Les Éditions de l'Opportun

THIERRY
DO ESPIRITO

# PHARAO-NIQUE !

## La vie sexuelle au temps des pharaons : Histoire et révélations

THIERRY DO ESPIRITO

# PHARAO -NIQUE!

La vie sexuelle au temps des pharaons :
Histoire et révélations

© Les Éditions de l'Opportun
16 rue Dupetit-Thouars
75003 Paris
www.editionsopportun.com

Éditeur : Stéphane Chabenat
Marketing éditorial : Sylvie Pina Geudin
Suivi éditorial : Clotilde Alaguillaume / Servanne Morin (pour l'édition électronique)
Conception graphique : Emmanuelle Noël
Conception couverture : Marion Alfano/ Olo.éditions

ISBN : 978-2-36075-337-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales ».

Ce document numérique a été réalisé par Pinkart Ltd

*« Je l'embrasse, elle ouvre ses lèvres, je suis ivre sans bière.*
*Oh, comme le vide s'est comblé ! »*[1]
*« Ma bien-aimée connaît parfaitement le lancer du lasso*
*Sans venir au dénombrement du troupeau*
*De ses cheveux, elle lance contre moi ses rets*
*De ses yeux, elle me rend captif*
*De sa parure, elle me maîtrise*
*De sa bague, elle me marque au fer rouge… »*[2]
*« Ô Isis, c'est toi la maîtresse de la terre.*
*Tu as rendu le pouvoir des femmes égal à celui des hommes. »*[3]
*« Fais un jour heureux, grandement deux fois, place des onguents et des huiles mélangées à ton côté, des guirlandes de lotus et des fleurs sur ton sein.*
*Cette dame qui est dans ton cœur est douce et elle est à tes côtés. »*[4]

1. « Doux propos », série de poèmes appartenant à un charpentier, transmis à un scribe de village, Qenherkhepeshef. Cité dans : Meskell (Lynn), *Vie privée des Égyptiens*, Nouvel Empire, Autrement.
2. Poème égyptien cité dans : Schott (Siegfried), *Les Chants d'amour de l'Égypte ancienne*, Maisonneuve.
3. Hymne en l'honneur de la déesse Isis.
4. Chant du harpiste de la tombe d'Inherkhâou, à Deir el-Médineh.

# INTRODUCTION

UL a porte de la chambre s'ouvre ! De l'Égypte, nous connaissions surtout les pharaons, les momies, les hiéroglyphes, les temples, les pyramides. Une civilisation extraordinaire, grandiose, mais figée dans les reliques de la mort, dans les tombeaux et monuments en ruine célébrant des souverains et des nobles disparus depuis des millénaires. La vie privée – et a fortiori la vie intime – des Égyptiens de l'Antiquité nous avait échappé.

Les Grecs nous ont laissé des monceaux d'images et de statues exaltant leur quête du plaisir, leur sexualité débridée, des faunes aux centaures en passant par les dieux et les simples mortels. Les Égyptiens ? Ils nous ont légué une Histoire singulièrement asexuée. En cause : les ravages du temps et la réserve des Égyptiens anciens peu enclins à s'extérioriser sur le sujet. Et aussi le puritanisme des égyptologues et des conservateurs de musée. Savez-vous que le sexe proéminent de la statue du dieu Amon-Min, au British Museum, a été totalement démonté au XIXe siècle, en pleine ère victorienne, pour éviter de choquer le public ? Et quand ils n'ont pas pu buriner le pénis en érection, comme sur un bas-relief qui le représente, ils l'ont recouvert avec une étiquette bien opportune[1] !

C'est le cas encore aujourd'hui : les graffitis pornographiques découverts à proximité du temple d'Hatshepsout, et qui semblent la concerner de près, ne sont toujours pas inscrits au planning des visites des touristes qui déferlent par milliers chaque année sur le site. Et ce n'est pas pour demain.

Même le plus célèbre des égyptologues nous a fait des cachotteries : Champollion a été l'un des premiers à consulter le papyrus pornographique de Turin, présenté dans ce livre. Horrifié par ce qu'il y a vu, bien éloigné de l'image idéalisée qu'il se faisait de l'Égypte, il s'est dépêché de le remettre sous la pile et s'est bien gardé de nous le traduire.

Fort heureusement, depuis plusieurs années, des livres, des expositions, des thèses de recherche donnent à voir une sexualité et une vie intime que nous ne connaissions pas, ou que nous avions déjà sous le nez sans les voir.

Mais qui veut traiter de ce sujet se heurte tout de suite à d'énormes difficultés. D'abord, tout cela est si ancien : trois, quatre, cinq, voire cinq mille ans, rendez-vous compte ! De nombreuses traces de cette civilisation sont difficiles à interpréter ou bien ont disparu. Et ce qui nous reste, c'est un puzzle dont il nous manquerait la plupart des pièces.

C'est ce que constatait Champollion lui-même : « J'ai vu rouler dans ma main des noms d'années dont l'Histoire avait totalement perdu le souvenir, des noms de dieux qui n'ont plus d'autels depuis quinze siècles, et j'ai recueilli, respirant à peine, craignant de le réduire en poudre, tel petit morceau de papyrus, dernier et unique refuge de la mémoire d'un roi qui, de son vivant, se trouvait peut-être à l'étroit dans l'immense palais de Karnak ! »[2]

Et si on déniche des éléments relatifs à la sexualité, ici ou là, il est risqué de les lire avec nos lunettes culturelles, suivant notre vision contemporaine de la sexualité. Car ce que les anciens Égyptiens nous ont laissé n'est pas très glamour : dieux figés, momies grimaçantes, cérémonies mortuaires, langue hermétique. Difficile de faire rimer ces mots avec sensualité, excitation, désir, orgasme. Certes, la renaissance de l'âme telle que la concevaient les Égyptiens, passe par la sexualité. Mais à des millénaires de distance, tout cela paraît bien trop glacé, symbolique ou euphémique. Quoique…

Jouer de la harpe, respirer une fleur de lotus[3], offrir une grenade, autant de situations observées dans les temples égyptiens et associées à l'acte sexuel, n'est-ce pas aussi éloquent que d'offrir une rose pour la Saint-Valentin ou d'allumer une bougie parfumée avant un dîner en amoureux ? Si c'est vrai, nous avons peut-être là une première clé pour percer ces mystères. Nous entrons aussi dans la sphère de l'intime. Qui peut se vanter d'avoir visité suffisamment de chambres à coucher pour nous en parler savamment et nous décrire la sexualité des Occidentaux, des Français ? Qui sait ce qui se passe dans le secret des alcôves quand la porte est refermée ? Qui pourra dire un jour les pulsions qui nous motivent, bien différentes de nos belles justifications pondérées, pulsions qui entraînent des manifestations si étranges de nos passions intérieures et de nos envies physiques ? Alors vous pensez, comment se livrer à une telle étude sur des gens morts il y a si longtemps et dont le langage nous est en partie inconnu !

Dernier problème, et de taille : l'imagerie et l'écriture étant le domaine réservé des hommes, la sexualité et le plaisir féminins sont occultés. Le point de vue est uniquement masculin. La connaissance progresse mais le déséquilibre est là. On ne sait pas leurs réactions face à ces schémas sexuels qu'elles subissaient tous les jours ni si elles agissaient pour les combattre, d'une façon ou d'une autre. Et

on ne sait pas non plus quels étaient les enseignements des mères à leurs filles ou des femmes âgées aux plus jeunes.

Sommes-nous totalement démunis ? Non ! Pour y voir plus clair malgré toutes ces difficultés et percevoir les comportements sexuels, les phénomènes culturels associés, voici comment nous pouvons aborder le sujet :

- à travers la religion, qui regorge de mythes et de symboles sexuels ;
- par l'histoire des rois et des reines de l'Égypte antique, qui nous renseigne sur leur personnalité, leur sexualité en interaction avec le pouvoir ;
- grâce à l'analyse de la vie quotidienne de la population égyptienne, ce qui nous donne quelques indications sur la vie intime ;
- et enfin en parcourant la littérature sensuelle, érotique et pornographique, qui met en avant les émotions éprouvées à cette époque.

Nous avons aussi de la chance : le sexe s'écrit ici en langage imagé au sens propre ! Les mots et les expressions érotiques sont transcrits dans des hiéroglyphes très visuels.

Voilà pour le fond. Quant à la forme, le parti pris de ce livre est celui d'en rire : après tout, même dans la religion égyptienne, le rire est associé à l'acte créateur[4]. L'égyptologie est forcément un sujet très austère, mais la sexualité supporte une certaine légèreté. Je suis convaincu que le rire est une des clés d'entrée vers les savoirs plus sérieux. Un peu de distance amusée, voilà un principe simple, procurant cette joie intérieure qui mène aux plaisirs de la vie.

Je souhaite de tout cœur que ce livre vous fasse aimer encore plus l'Égypte antique qui fascine tant, par ses découvertes comme par ses mystères. Comme je souhaite que la lecture de ses secrets plus intimes pimente et donne une autre dimension à vos prochains voyages en terre des pharaons.

Thierry do Espirito

# DES DIEUX BÊTES DE SEXE

*Battant des ailes, Isis fait*
*« se dresser ce qui était affaissé »*[5].

UL'origine charnelle du monde ne fait aucun doute pour les Égyptiens du temps des pharaons. À mille lieues du jardin d'Éden, d'Adam créé à partir de poussière, d'Ève sortie d'une côte de ce dernier, du pommier – autour duquel s'enroule le serpent mielleux –, les prêtres de l'Égypte antique racontent un commencement des temps où le sexe est omniprésent.

Précisons d'emblée que les scènes des temples en question n'étaient pas accessibles au commun des mortels, hormis pour les fêtes où l'on promenait les statues dans les rues et sur le Nil. Les prêtres et l'élite se les gardaient pour eux.

Comme l'explique l'égyptologue Pascal Vernus :

> « Il y a une sexualité ostensible dans l'Égypte antique. Mais la religion investit dans la sexualité pour des buts purement symboliques, pour expliquer les conceptions et les doctrines. Ainsi, pour expliquer que la mort n'est pas une fin et qu'on peut renaître après, la religion s'appuie sur le mythe d'Osiris qui réussit à procréer après la mort. Dans les monuments que dressent les particuliers, en revanche la sexualité est cachée. »[6].

De multiples versions des origines du monde et des dieux circulent, fragmentaires, plus ou moins complémentaires, se recomposant sans cesse, évoluant dans l'espace et le temps au gré de l'histoire égyptienne qui commence en -3 150 ans avant J.-C. Difficile de s'y retrouver parmi ces textes (Textes des Pyramides), mythes (celui d'Osiris) et aventures (celles d'Horus et Seth), sans parler des variantes selon les villes (Thèbes, Hermopolis, Héliopolis, Memphis, etc.). Sans prétendre tout synthétiser, on peut essayer de résumer les mythes en une seule histoire continue. Sachant bien entendu qu'il s'agit d'une tentative de reconstitution à partir d'éléments épars, qu'on en oublie ou qu'on en écarte forcément, c'est donc toujours un peu arbitraire. Mais cela donne une idée du contexte religieux de cette époque. Alors faisons comme si nous disposions d'une seule trame, déposée à la bibliothèque d'Alexandrie avant qu'elle ne soit détruite dans un incendie allumé par d'obscurs imbéciles.

Au commencement, était le Noun, sorte de bouillon primordial, liquide et gélatineux. Un gloubi-boulga de matière incréée. Une vaste étendue immobile entourée par la nuit absolue. Premier des dieux, Atoum flotte dedans, inerte, pendant une période indéterminée. Progressivement, il sent en lui la vie qui l'habite. Cela lui donne l'envie de se façonner un corps. Et de se sortir de son magma quotidien[7]. Mais pour cela, il lui faut une petite butte, un rocher, quelque chose pour se hisser dehors, vous comprenez…

Coup de chance, dans le Noun, il se heurte à un petit tertre en forme d'obélisque tronqué coiffé d'un pyramidion (*benben*). Il s'appuie dessus pour sortir du Noun. C'est ainsi qu'apparaît le Soleil : « J'étais Atoum dans le Noun et je suis Rê dans sa glorieuse apparition », raconte-t-il par la voix des prêtres dans *Le Livre des morts* égyptien. Le Noun s'écarte et s'éloigne. Chaque nuit, il tentera de revenir pour avaler le monde. Chaque matin, le Soleil le vaincra.

Créateur de lui-même, le dieu solaire Rê peut alors passer à la phase deux : engendrer sa propre descendance. Adam sans Ève, il est bien obligé de se débrouiller tout seul, mettez-vous à sa place ! Cela devient tout de suite plus torride que les mièvreries du jardin d'Éden. Surtout qu'Hathor, son complément et révélateur féminin, est déjà présente en lui et guide sa main[8] pour l'amener au plaisir. La « main de Dieu » n'a jamais si bien porté son nom.

Le fait est que ça marche : le vibrato d'Hathor est efficace et voilà le précieux liquide qui jaillit du sexe divin. À partir de là, les versions divergent. Selon les Textes des Pyramides (qui datent d'au moins 4 500 ans), la semence jaillit de son sexe et engendre directement des enfants jumeaux, Shou le sec, dieu de l'Air, et Tefnout l'humide, déesse de l'Eau :

> « Il prit son phallus dans son poing et en tira une éjaculation suave, et les jumeaux Shou et Tefnout naquirent. »[9]

Selon le mythe de la création héliopolitaine, Atoum s'appelle Khepri, il met au monde ses deux enfants Shou et Tefnout par une sorte d'autofellation (quelle souplesse !) puis en recrachant sa semence.

> « Je m'unis à mon propre corps, de sorte qu'ils sortirent de moi-même, après que j'eus produit l'excitation avec ma main fermée, que mon désir se fut réalisé de par ma main et que la semence fut tombée de ma bouche ».[10]

D'autres versions ultérieures parlent de simples expectorations, le dieu Atoum projetant le souffle de la vie.

Toujours est-il que Rê-Atoum-Khépri le père a fait le plus dur : il a maintenant un fils et une fille, donc un homme et une femme. On y voit tout de suite plus clair ! Et il y a du soleil (Rê), de l'air (Shou) et de l'humidité (Tefnout). À la bonne heure ! En vertu du proverbe « Plus on est de fous, plus on rit », ils vont

s’employer à se multiplier en copulant tous les deux, même s’ils sont frère et sœur. Comme leur père, ils font avec ce qu’ils ont sous la main.

## Le « mythe d’Osiris » ou la divine famille tuyau de poêle

Résultat des ébats fraternels divins : Shou et Tefnout engendrent deux enfants, Nout, le Ciel (une femme), et Gheb, la Terre (un homme). Lesquels se mettent à faire l’amour avec bien plus de fougue encore que leurs aînés. Le Ciel femelle chevauche la Terre mâle dans une étreinte interminable. Évidemment, Rê finit par s’en agacer. Car les galipettes publiques de ses petits-enfants l’empêchent de chauffer le monde correctement. Si l’on les laissait faire, ces deux écervelés auraient tôt fait de flanquer la création par terre.

Alors Rê demande à Shou de soulever sa fille Nout, pour qu’elle retrouve sa place de voûte céleste. Shou s’exécute. Rê peut ainsi naviguer tranquillement en entrant dans la bouche de Nout et réapparaître entre ses cuisses au bout de douze heures. C’est pour cela que Nout, la déesse céleste, est souvent représentée nue à quatre pattes au-dessus de son frère et époux Gheb, en pleine érection. Quand il n’arrive pas à copuler avec sa sœur, Gheb pratique l’autofellation[11]. Cela l’occupe et pendant ce temps-là, il ne fait pas de bêtises.

Mais durant la nuit, ce facétieux rejoint Nout en douce pour reprendre leur partie de jambes en l’air. Et le matin, leur père Shou doit les séparer de nouveau pour qu’ils ne se fassent pas attraper par le grand-père. Ce cycle symbolise l’alternance des jours et des nuits. Et Shou devient l’espace permettant la diffusion de la lumière que son père Rê produit.

Mais Rê s’aperçoit du manège. Et il est du genre rancunier. Il jette un sort à Nout qui, bien qu’enceinte de quintuplés des œuvres de Gheb, ne pourra plus enfanter au cours de l’année solaire. Non mais ! Furieux, Gheb (la Terre) tremble, se contorsionne, crache le feu de ses volcans et soulève ses montagnes avec fracas. Le paysage terrestre s’en ressent comme chacun peut le constater aujourd’hui. De son côté, Nout se languit de tristesse de ne pouvoir accoucher ni faire l’amour avec son frère. Tout est perdu ? Non, car « Zorro-Thot » arrive à ce moment-là.

Thot est un dieu ibis qui a la particularité de tout savoir, de tout connaître. Ce qui en fera plus tard le dieu des scribes et de la connaissance. Il se rend compte du chagrin de Nout. Ce malin va proposer une partie de senet[12] avec la Lune (qui est un principe masculin, à l’époque). Comme il sait tout, y compris comment tricher, il gagne les doigts dans le bec. À chaque partie gagnée, il empoche un jour. À la fin des cinq parties, la Lune lui offre cinq jours épagomènes, les cinq

jours solaires qui restent pour arriver aux trois cent soixant-cinq jours d'une année, quand on compte douze mois fois trente jours par mois.

Thot les offre à Nout, qui se dépêche d'enfanter cinq enfants vite fait, bien fait, un par jour solaire surnuméraire : Osiris, Isis, Seth et Nephtys, plus un certain Horus l'ancien[13]. Maudits par leur grand-père, mais en pleine santé et soumis désormais à l'alternance des jours et des nuits, donc du temps. Et Nout peut chevaucher de nouveau Gheb allègrement.

Formant un couple uni, et en vertu de l'exemple de leurs parents, Isis et Osiris vont consommer leur amour avec tendresse et vigueur. L'union de Seth et Nephtys sera plus chaotique. Seth est pourtant doté d'une sexualité dévorante. Mais ils n'auront pas d'enfant ; Nephtys est plus attirée par sa sœur Isis et par son autre frère Osiris. Et arriva ce qui devait arriver : elle trompe sa sœur avec son frère et finit même par avoir un enfant de lui, le chien Anubis, fruit de l'inceste et de l'adultère. C'est du joli ! Isis se sent obligée de l'adopter.

Dès lors, les ennuis commencent pour Isis et Osiris. Car Seth est du genre à se fâcher rapidement. C'est un dieu un peu marginal[14] : comploteur, querelleur, casse-pieds, jaloux, ambitieux, brutal et rétif à toute forme d'obéissance. Il faut dire à sa décharge qu'il n'a pas un physique facile. Sa tête, inspirée de celle d'un oryctérope, se compose d'un museau allongé, avec deux oreilles carrées et dressées. Ajoutez à cela un corps de chien et une queue fourchue, et vous comprendrez les plaisanteries qu'il a dû subir durant sa jeunesse. Consolation : son museau allongé donne au personnage une connotation sexuelle très affirmée.

Mais il est aussi d'une maladresse insigne. Un jour, voulant sans doute s'offrir un « cinq à Seth », il se change en taureau et course la séduisante Isis, qui se transforme à son tour en lévrier pour éviter de subir les assauts du bovidé en rut. Il n'arrive pas à la rattraper et, du coup, éjacule dans la poussière, sous les ricanements d'Isis qui se moque de lui en le désignant du doigt, réfugiée sur une hauteur. Une plante inconnue, du *bedded-kaou*, surgit à cet emplacement. Maigre consolation pour Seth, qui aura un peu plus de succès avec Anat, déesse guerrière nymphomane : il la surprend au bain et la viole. Anat se défend en l'empoisonnant. Puis, comme elle est de bonne composition, c'est elle qui va demander le contrepoison à Rê[15]. Comme celui-ci préfère occuper Seth plutôt que l'avoir dans les pattes, il le colle tous les matins à la proue de sa barque sacrée qui traverse le royaume des morts. Là, son agressivité fait merveille contre les créatures infernales, notamment contre le serpent Apophis, qui ne rêve que d'une chose : flanquer tout ce beau monde à la baille et avaler la Terre.

En dehors de ces bagarres quotidiennes, qui sont le seul côté un peu sympa qu'on lui connaisse, c'est lui qui déclenche les orages, le tonnerre, les éclairs, la

grêle, la pluie et même les tremblements de terre. D'ailleurs, chez les Grecs, on l'identifie au dieu Typhon, c'est pour vous dire. À part ça, il est le maître d'endroits agréables comme les déserts. Mais régner sur les scorpions et les serpents l'ennuie rapidement. Il préférerait nettement s'asseoir sur le trône d'Égypte : plus confortable que les cailloux pointus et brûlants du désert de Libye.

Il tend donc un piège grossier à Osiris : il fait faire un sarcophage richement décoré et organise un grand banquet, auquel il convie quarante-deux compères. Et il invite aussi Osiris, dans le rôle de la poire. Après les agapes, il déclare qu'il offrira le coffre à celui qui le remplira exactement. Tout le monde essaie le sarcophage. Évidemment, les compères d'Osiris n'ont pas la bonne taille :

« Trop gros ! », « Trop petit ! », « Trop maigre ! », « Trop grand ! »… Puis c'est le tour de ce naïf d'Osiris (dont Seth a pris secrètement les mesures) qui tombe à pied joint dans le panneau. Ou plutôt dans le sarcophage. Seth et ses sbires se précipitent dessus, clouent et scellent le couvercle puis le jettent dans le Nil. Isis a toutes les peines du monde à le retrouver. Échoué dans les roseaux du delta, près de Byblos, l'esprit magique d'Osiris y a fait pousser un sapin gigantesque, récupéré par le roi local pour soutenir le toit branlant de son palais. Après des péripéties invraisemblables dont je vous fais grâce, Isis finit par récupérer le corps de son époux.

Seth entre alors dans une colère noire. Il retrouve le corps d'Osiris et le découpe en une quinzaine de morceaux. Il les mélange bien et il les disperse aux quatre coins de l'Égypte. Isis passe un temps fou à les récupérer à l'issue de ce jeu de piste macabre. Mais elle y parvient quand même, puis reconstitue le corps d'Osiris en joignant les morceaux avec des bandelettes.

Malheureusement, il manque une pièce essentielle à son puzzle en 3D. Elle a beau chercher partout, vider et retourner ses poches et son sac : pas moyen de remettre la main sur le sexe de son mari. Il faut se rendre à l'évidence : le pénis en question a tout bonnement disparu. Après une rapide enquête, on s'aperçoit qu'il a été avalé par une bestiole du Nil. Par un oxyrhynque, poisson aussi moche que son nom, avec un nez effilé en forme de phallus[16] ? Ou peut-être par ce crocodile glouton de Sobek qui sifflote en se curant les griffes ? En tout cas, le zizi divin a disparu. C'est dommage.

Isis ne s'avoue pas vaincue : elle tente un de ces tours de passe-passe qui feront plus tard sa renommée au-delà de l'Égypte. Avec l'aide de ce chien d'Anubis, elle bricole le premier sex-toy du monde, un pénis artificiel en argile. Ou selon d'autres versions, elle tire parti d'une rigidité cadavérique bien placée[17]. Puis elle se transforme en milan et s'accouple à la momie. En battant des ailes pour

lui insuffler son souffle magique, elle fait « se dresser ce qui était affaissé »[18] : « Ta sœur Isis vient à toi, exultant de l'amour que tu inspires, tu l'as placée sur ton membre pour que ta semence pénètre en elle », raconte ainsi un des Textes des pyramides.

Isis peut alors chanter « Non, non, non, Osiris n'est pas mort ! »[19]. Elle récupère l'énergie fertile résiduelle d'Osiris et tombe enceinte. Elle accouche de leur fils Horus, et l'élève en cachette dans les marais de Chemmis, afin qu'il puisse monter sur le trône d'Égypte, laissé vacant par Osiris qui règne désormais sur l'au-delà. Le malheureux a donc connu la vie, la trahison et la mort. Mais grâce à Isis, il peut revivre dans la mort. Donc l'espoir des Égyptiens va pouvoir se reporter sur lui.

## Les « aventures d'Horus et Seth », ou les frères ennemis homo

Horus, pendant son enfance, c'est le genre gamin chétif malchanceux à qui il arrive toujours une tuile. La moindre peau de banane, le moindre scorpion, la fièvre la plus infime, le plus petit embarras gastrique, c'est pour lui. Isis, sa mère, passe son temps à le soigner et à le sauver. Sans parler des chausse-trapes que lui concocte Seth. Lequel prend le pouvoir par la force et succède à Osiris. Mais Horus, qui a grandi et forci entre-temps, ne l'entend pas de cette oreille.

S'ensuivent des bagarres à n'en plus finir entre Horus et Seth, avec divers moments croustillants, comme celui-ci. À l'issue d'une de leurs chamailleries, les deux dieux geignent et font le compte de leurs blessures : Horus a un œil au beurre noir fermé et Seth s'est fait arracher les testicules. Quand ils se battent, ces deux-là, ce n'est pas pour jouer. Thot-qui-sait-tout guérit l'œil de l'un[20] et les testicules de l'autre. Leur réconciliation tourne à la chevauchée fantastique :

> « Horus fait pénétrer sa semence dans le séant de Seth et Seth fait pénétrer sa semence dans le séant d'Horus. »[21]

Voulant à tout prix récupérer la couronne d'Égypte, Seth a alors recours à une stratégie curieuse, qu'on expliquera plus loin. Ce faux jeton essaie de féminiser Horus pour le rendre indigne du pouvoir, en lui proposant de dormir avec lui. Pendant que son compagnon de lit roupille[22] ou fait semblant, Seth se masturbe discrètement sur les cuisses d'Horus qui se protège, selon la suggestion de sa mère Isis (ou entre ses mains suivant une autre version). Mais tout cela échoue lamentablement. En effet, Isis récupère le sperme de Seth, en arrose ses salades et les sert à déjeuner à Seth. Parallèlement, elle masturbe son fils et jette sa semence dans l'eau. Quand Seth veut dénoncer Horus aux dieux car il s'est laissé prendre comme un faible, Isis appelle le sperme d'Horus qui répond de l'eau. En faisant la même chose avec le sperme de Seth, un disque d'or apparaît

sur son front de faux frère, indiquant qu'il a avalé son propre liquide séminal. Et toute la manigance se retourne contre lui.

L'un des épisodes est un procès interminable (quatre-vingts ans) devant le tribunal des dieux, présidé par Rê qui soutient Seth (c'est normal, vu le sacré coup de main qu'il lui donne tous les matins pour étriper le serpent mange-monde). Horus est soutenu par Isis. La joute juridique s'éternise et finit par dégénérer. Horus coupe la tête de sa mère qui voulait se réconcilier avec son frère Seth. Une fois de plus, Thot sauve la situation en remettant à Isis une tête de vache.

Le procès comporte plusieurs coups de théâtre. Ainsi, on fait appel à une déesse, Neith, qui donne son avis juridique. À Horus, le trône d'Égypte, à Seth en compensation, les déesses Anat et Astarté. Vu sous cet angle, cela mérite d'être considéré, se dit Seth. Mais Rê tergiverse car il doute des qualités d'Horus, ne le trouvant pas taillé pour le poste. L'un des juges, Baba, s'emballe et insulte Rê en lui reprochant son manque d'autorité, voire de virilité. Vexé, Rê quitte le tribunal. L'assemblée divine est consternée : sans président du tribunal, pas de décision possible.

Alors Hathor a une idée de génie, bien digne d'elle : elle va trouver le vieux Rê qui boude dans son coin. Elle se plante devant lui, soulève sa robe et exhibe à l'air libre sa vulve divine nue[23]. C'est gagné, Rê se marre et reprend sa place. Je ne sais pas si c'est aussi efficace avec les mortels.

Au final, et même si Seth est un adversaire coriace, Rê prend sur lui et se décide à jouer les Salomon : il déclare Horus roi d'Égypte et garde Seth à ses côtés pour déclencher le tonnerre quand il en a envie. Horus devient définitivement le roi des terres fertiles et Seth continue de régner sur les dunes et les tas de pierres. La dynastie des pharaons peut enfin commencer. Parachevons ce tableau en présentant d'autres divinités aux talents sexuels indéniables.

## Hathor, la réjouissance incarnée

C'est la déesse la plus sexy d'Égypte. Surnommée « la main de Dieu » (puisque c'est elle qui attise le désir d'Atoum quand il se masturbe dans le Noun), c'est en quelque sorte l'assistante du Créateur. C'est grâce à elle qu'il parvient à ses fins (jouir et engendrer ses deux enfants) grâce aux vibrations érotiques de la déesse. C'est pour cela que le sistre est son instrument de prédilection, instrument que les prêtresses agitent en se déhanchant voluptueusement. Elle est invoquée pour donner aide et protection durant la période fertile de la vie des Égyptiens[24].

Calme et tranquille, elle est représentée en Bastet, la déesse chatte. Elle incarne à la fois le principe divin de l'amour (physique ou spirituel) qui guide les hommes et les femmes, la fécondité, la maternité mais aussi la joie, et tout ce qui concourt au plaisir et à la jouissance : la beauté, la musique, la fête, la danse, l'ivresse, l'amour. Ce qui est plutôt sympa.

Mais elle n'a pas que des bons côtés. Sous les traits de Sekhmet, elle devient la lionne sauvage, sanguinaire, qui chasse cruellement les hommes dans le désert de Nubie. Chou et Thot vont la chercher là-bas et la ramènent avec des trésors de diplomatie en lui vantant les richesses de l'Égypte. À Philæ, elle se transforme en gazelle puis en belle jeune fille. Cette symbolique recouvre un phénomène naturel bien connu des Égyptiens. Née grâce aux orages grondants et dévastateurs qui déferlent sur la Nubie, la crue, synonyme de fertilité et de fécondité, recouvre chaque année doucement les rives du Nil en Égypte : c'est le « retour de la déesse lointaine ».

Tous les ans, lors de la fête de la bonne rencontre, les Égyptiens célèbrent son retour et sa rencontre avec Horus. La statue de la déesse remonte le Nil vers le Sud en bateau depuis Dendérah, tandis que la statue d'Horus quitte Edfou et descend vers le Nord. La rencontre du couple divin a lieu et il passe la nuit de noces dans la maison de l'amour. On ne sait pas trop comment cela se déroule, mais parmi les cérémonies qui marquent le cinquième jour du deuxième mois de la saison de l'inondation, la statue d'Hathor reçoit des prêtres un phallus de son père, le dieu solaire. En la stimulant, il est censé l'inciter à renouveler l'année suivante son acte créateur de fertilité[25]. On sait aussi qu'il existe une cérémonie « de l'ouverture des seins », dont le sens a été malheureusement perdu.

Son nom veut dire littéralement la « demeure d'Horus », la matrice universelle, celle d'où tout part quand on naît, celle vers laquelle on revient se blottir quand on quitte ce monde. Hathor incarne tout l'arc de la féminité : femme, épouse, amante. Il est donc normal que beaucoup d'Égyptiennes l'aient vénérée avec fougue pour qu'elle leur porte chance dans l'un, l'autre ou ces trois états à la fois.

Au tout début de l'histoire égyptienne, elle apparaît dans le panthéon égyptien sous la forme d'une vache, toile de fond du ciel nocturne : son ventre est couvert d'étoiles et ses quatre pattes soutiennent la voûte céleste. Nout a déjà le job, et on assimile souvent l'une à l'autre. Progressivement, Hathor est associée à la crue du Nil, qui survient soudainement et annonce une renaissance de la terre et l'abondance des récoltes. L'analogie avec la rupture de la poche des eaux et la naissance humaine est assez évidente. Côté état civil, c'est le trop-plein. Elle est fille de Rê, mais aussi son épouse. C'est aussi en quelque sorte sa mère, car elle

donne naissance au soleil du côté oriental, le matin. À midi, elle fait l'amour avec le « taureau de sa mère ». Le soir, elle avale le soleil parvenu à maturité. À l'aube, elle enfante à nouveau un genre de veau d'or. Par conséquent on la représente le plus souvent sous trois formes : en vache, en femme à tête de vache ou en femme, mais avec toujours le soleil entre les cornes. Il faut aussi signaler qu'elle est l'épouse d'un des nombreux avatars d'Horus, Horus de Béhédet.

Côté accessoires, quand elle est en femme, outre les fameuses cornes, elle porte souvent le collier *Menat*, symbole de fécondité (dont elle se sert aussi comme d'une crécelle), la croix *Ânkh* et le sistre. Le bruissement que fait la vache en se frottant aux papyrus des marais du Nil (« shhh-shhh ») se traduit par le son de cet instrument de musique : quand on l'agite, cela signifie que la déesse est présente. Et que tout devrait bien se passer.

Les reines qui s'en inspirent sont souvent représentées agitant ces sistres fétiches incitant à la danse… Ou à l'acte sexuel. Hathor porte aussi la fameuse perruque hathorique : une abondante épaisseur de cheveux noirs, avec deux grosses mèches séparées sur le front et passant derrière les oreilles, et deux masses de cheveux descendant de chaque côté jusqu'à la poitrine.

Plusieurs reines portent le nom de Nefret (« la belle »), Néfrou ou Néférou (« Beauté »), allusion directe à la déesse de la beauté qu'incarne Hathor. Et les reines arborent souvent la perruque hathorique, en hommage à la déesse. Elles sont la plupart du temps des prêtresses d'Hathor. Son culte est extrêmement développé et, ce qui est très étonnant, en plus des femmes, des hommes aussi sont prêtres d'Hathor. Mais en quoi consiste ce culte ? Nul ne le sait, la description du cérémonial ayant été perdue.

Seules subsistent des traces étranges. Comme cette statuette de bois du musée de Leyde[26] montrant une prêtresse d'Hathor, Imeret-Nebes, aux charmes soulignés : son vêtement transparent laisse ses seins apparents et ne cache presque rien. Tout indique qu'elle est une prêtresse de haut rang assimilée à Hathor et à son culte. Une inscription indique qu'elle est « la main de Dieu et la femme de Dieu ». On ne peut être plus clair. Et même si la perruque de cette statuette est trop grande pour appartenir à la statuette d'origine, trouvée à Thèbes, c'est un indice que la prêtresse d'Hathor peut aussi enlever sa perruque et se présenter le crâne rasé, à certains moments de la cérémonie.

## Min, le « taureau de sa mère » chaud lapin

On dit que le dieu Amon-Min est la fusion du dieu Amon avec Min, un autre dieu. Amon, on sait d'où il vient. Mais Min ? J'ai eu beau chercher, je n'ai rien

trouvé expliquant ses origines. D'après Pascal Vernus[27], c'est durant la protohistoire pharaonique que le culte serait apparu, à Coptos, d'où partait une piste qui allait vers la mer Rouge. C'est à Coptos qu'on a retrouvé une très ancienne statue colosse du dieu Min, tenant son sexe en érection de la main gauche. Dans la chapelle rouge de Karnak, une scène murale étonnante, traitée en relief dans le creux, montre la reine Hatshepsout embrassant un Amon-Min en pleine possession de ses moyens. Amon-Min, divinité ithyphallique (c'est-à-dire représentée avec un sexe en érection), devient « le taureau de sa mère », sa mère étant la déesse du Ciel, qu'il féconde pour donner naissance au Soleil.

Amon-Min est l'esprit de l'univers. On le représente armé d'un fouet avec lequel il stimule la Lune (principe mâle, on l'a déjà dit) afin qu'elle dissémine dans l'air et dans la nuit des germes qui vont générer des êtres. On voit aussi souvent près de lui de la laitue sauvage (Lactuca virosa), dont le suc laiteux (d'où le nom de laitue) présente une analogie visuelle avec le sperme. Sur certaines peintures, il a la peau noire, symbole de fécondité (la couleur de la boue des crues du Nil).

Patron des caravaniers, dieu de la puissance sexuelle masculine, il est au centre des rites pharaoniques du Nouvel Empire. Le clou du spectacle, c'est quand le pharaon disperse sa semence dans les eaux du Nil. Ce n'est pas ce que vous croyez : il jette simplement des graines de blé dans le fleuve pour permettre une crue annuelle abondante et riche en limon. Au début de la saison, l'image du dieu Min est portée dans les champs pour bénir la récolte. À cette occasion, jeunes filles et jeunes gens se livrent à diverses démonstrations en public, nus de préférence, comme grimper à un grand poteau sous les yeux d'une foule de jeunes gens surexcités.

## Bès, quand on veut

Le nom du dieu du foyer se décline de plusieurs façons : Bès, Bésou, Bisou, Bisu. Facile de ricaner grassement sur des sonorités qui nous suggèrent bien des invitations sensuelles Mais c'est une divinité sympathique, très ancienne, venue de la région des Grands Lacs d'Afrique, et dont la représentation s'est stabilisée en Égypte au Nouvel Empire seulement. Et sa popularité s'est développée largement à partir de cette période, sans jamais se démentir.

C'est un dieu courtaud et grimaçant, protecteur de la musique et de la danse. Les danseuses n'hésitent pas à se faire tatouer l'effigie de leur patron sur les cuisses, à l'exclusion de tout autre personnage ou dessin. Il protège aussi les Égyptiens dans leur vie quotidienne, c'est-à-dire tout le temps, ce qui explique sa popularité. Il est associé à la fécondité : on le représente parfois en Bès

combattant, gnome difforme écartant de grandes ailes, piétinant des serpents, symboles des forces du Mal, avec un sexe en érection qui n'a rien à envier à celui d'Amon-Min. Cela le fait alors ressembler au démon mésopotamien Pazuzu, cher à Tardi[28].

Il est marié à Taouret, divinité de l'accouchement (c'est logique, en même temps) : elle tient les mauvais génies à distance à ce moment crucial et ses seins allongés et rebondis garantissent un allaitement abondant. Bès n'est pas bien loin, car on le voit sur de nombreux dessins et objets, invoqué comme protecteur lors de l'accouchement. Il existe même un masque grimaçant de Bès conservé au musée de Manchester : les « sages-femmes » de l'époque le mettaient-elles quand elles venaient accompagner les naissances ? Et les vertus érotiques de Bès se retrouvent tout naturellement à Ibiza, île des nuits torrides estivales, qui tire son nom du Bès. Quand les Phéniciens arrivèrent sur l'île, ils ne trouvèrent pas d'animal dangereux ni venimeux, et attribuèrent cette chance aux vertus du dieu Bès.

## La crue du Nil : ça s'en va et ça revient

Il est important de connaître le climat et le calendrier pour savoir dans quel cadre temporel et météorologique se déroule la vie intime des Égyptiens.

Globalement, il ne pleut jamais en Égypte. Les rares fois où cela arrive, on attribue ça aux victoires du Mal sur le Bien et on espère craintivement le retour du soleil. Le ciel est donc toujours bleu, la température torride une bonne partie de l'année. La nuit, la voûte céleste d'un noir tirant sur le bleu nuit s'illumine d'étoiles scintillant dans l'air pur. Le seul phénomène notable est la crue annuelle du Nil, qui revient avec régularité tous les ans à la même époque.

À partir du V^e^ millénaire avant J.-C., les Égyptiens mettent de l'ordre dans leur calendrier et en fixent le début par un autre phénomène assez simple à observer : le lever de l'étoile Sirius dans le ciel, qui avait lieu à cette époque le 19 juillet[29]. À l'époque, cela coïncidait avec le début de la crue du Nil. Le 1^er^ de l'An égyptien était donc tout trouvé. À partir de la mi-juillet, en effet, les eaux du fleuve sont gonflées par les fortes pluies qui se sont abattues non pas sur l'Égypte, mais en amont sur l'Éthiopie, au-delà des grandes cataractes. L'inondation (akhet) recouvre alors les plaines autour du Nil avec 1,50 mètre d'eau, de mi-juillet à mi-novembre. Autrement dit au bon moment car le cagnard cogne dur à cette époque. De mi-novembre à mi-mars, c'est la période dite de la croissance ou de l'émergence (*peret*), quand l'eau se retire et laisse sur le sol une couche de limon noir. L'association avec la fertilité féminine est toute trouvée, et c'est pour cela que beaucoup de reines sont représentées noires de peau sur les

peintures. C’est à cette époque de l’année que les paysans ensemencent et travaillent la terre ainsi fertilisée par cet engrais naturel. De mi-mars à mi-juillet, c’est la sécheresse (*shemou*), période pendant laquelle se font les récoltes, et notamment les moissons. C’est dans les derniers jours de cette saison, du quatorze au dix-huit juillet (les fameux cinq jours épagomènes), que devait logiquement commencer l’inondation, qui annonçait la saison suivante.

Pour fixer les dates d’un événement, on parle donc de l’an X du règne de tel pharaon, le premier, deuxième ou troisième mois de telle saison, tel jour indiqué par un nombre de zéro à trente.

# LE SEXE À LA COUR DE PHARAON

*« Lorsqu'il se fut approché d'elle,*
*son amour courut dans sa chair,*
*transportée par sa virilité.*
*Le palais était inondé du parfum du dieu,*
*toutes ces senteurs venant du Pount. »*[30]

Dans l'Égypte ancienne, la famille royale peut faire des choses que l'élite ou le peuple ne se permettent pas : mariage entre frères et sœurs, dans certains cas entre père et fille, polygamie, harem, concubines… Cela répond à des besoins a priori concrets à l'époque mais restés obscurs à des millénaires de distance : garder un sang pur, légitimer un couronnement ou une ascendance, *etc.*

Mais comment s'y prenaient-ils réellement ? Mystère. La sexualité des pharaons ne s'étale pas au grand jour et on est contraint d'imaginer leurs activités dans ce domaine en se fondant sur l'étude des personnalités, telles qu'elles ressortent des récits, légendes, peintures, bas-reliefs et autres statues. Mais que déduire de la moue hautaine et méprisante de la reine Tiyi ? De la douceur empreinte de fermeté affichée par la « pharaonne » Hatshepsout ? Du port altier et lointain du prolifique Ramsès II ? Du visage déformé d'Akhenaton ? De la beauté trop parfaite de Nefertiti ? Des traits si jeunes et quasi souffreteux de l'enfant roi Toutankhamon ? Essayons de voir cela de plus près.

## Nuit de noces, pompe royale

Comment se passe la nuit de noces de nos joyeux monarques ? On n'en sait pas grand-chose car :

• Ils ne se sont pas vraiment exprimés sur le sujet ;

• Il n'existe aucun compte rendu de la première nuit passée par le couple royal, raconté par des témoins directs ou indirects (comme aurait pu le faire un

serviteur en pagne ayant regardé par le trou de la serrure, par exemple) ;

• Tout cela date de plusieurs millénaires, au bas mot : difficile de retrouver le moindre indice probant, sachant que les repères culturels ont disparu ;

• La sex-tape n'existait pas.

Donc, pour ce qui est des ébats nuptiaux, l'analyse de la symbolique est la seule piste probante. On sait seulement que la nuit de noces avait lieu dans la chambre de la reine. L'observateur attentif décèle tout de même, de-ci de-là, quelques détails troublants.

Ainsi, dans le temple des millions d'années de Ramsès III[31], on y trouve des scènes peintes où le pharaon touche le pubis bien visible de son élue du moment. Sur une autre peinture, sa partenaire lui frôle le bras sous le coude, signe qu'une limite d'intimité a été franchie. En retour, le souverain effleure son menton. Ramsès III joue aussi une partie de *senet* avec deux femmes, dont l'enjeu sera probablement plus torride qu'une bise pour le vainqueur. Son bras retombe nonchalamment autour du cou d'une des femmes, qui lui rend son affection en lui titillant le téton.

Dans une autre scène enfin, le roi se voit remettre des fruits (grenades et figues) dont la teneur érotique (« J'aime les figues », dit bien la chanson…), à l'époque, est évidente. On boit des liquides qui enivrent, on respire des parfums qui envoûtent et font perdre la tête, on avale des psychotropes qui font perdre la conscience. Des attouchements, des préparatifs, des ébats symboliques sont exposés. Mais l'acte charnel n'est pas montré. Sauf un exemple fameux, bien que controversé, concernant la reine Hatshepsout.

La religion nous donne aussi quelques indications sur ce qui se passe réellement. Selon le mythe pharaonique, le dieu Amon-Rê se choisit une épouse parmi les plus belles femmes du pays. Il est aidé en cela par Hathor qui en connaît un rayon sur le sujet, et qui sera chargée d'annoncer la bonne nouvelle à l'heureuse élue, dont le consentement est tout de même requis pour la bonne forme. Guidé par ce puits de sciences de Thot, Amon-Rê arrive la nuit dite auprès de la couche de l'épouse. Elle se réveille et le reconnaît (le dieu, et non pas son mari. Tiens, où est-il, au fait, celui-là ?). Et elle lui laisse exprimer le désir ardent que toute son attitude trahissait.

Ce sera ensuite au dieu Khnoum aidé de son tour de potier magique de façonner le corps de l'enfant, et de lui adjoindre son ka, autrement dit son double, incarnant son essence divine. Quant à l'accouchement, il sera laissé aux bons soins des « fées » Isis, Nephtys, Meskhénet et Héqet.

Pour avoir une idée de l'entente au sein du couple royal, il faut évaluer l'importance qu'a l'épouse aux yeux du souverain pendant leur mariage. Seuls

indices : les mobiliers funéraires des épouses. Quand on le retrouve, on se doute que la reine Hétephérès a compté pour son mari Snéfrou et son fils Kheops (Ancien Empire) au vu de l'ampleur du trésor funéraire découvert dans sa tombe. Et si l'on devait juger la qualité des relations sexuelles à l'aune des monuments laissés à la mémoire de leurs épouses, Pépi I^er^ et Ramsès II remporteraient assurément la palme. Pépi I^er^ offre la première pyramide décorée avec des Textes des pyramides à son épouse Ânkhesenpépi I^re^. Ramsès II, pour qui rien n'est trop beau, fait cadeau à sa bien-aimée Néfertari d'un temple et de colosses à Abou Simbel, ainsi que d'une tombe dans la Vallée des Rois.

Mais d'autres sont choyées également. La Grande Épouse royale de Thoutmosis III, Mérytrê Hatshepsout aura droit à une tombe dans la Vallée des Rois. Autre Grande Épouse royale, Tiyi, mariée à Aménophis III, se voit dédier un temple en Nubie. Pourtant, les seuls moments où la sensualité s'affiche, c'est quand Akhenaton et Néfertiti sont au pouvoir : ils se caressent et s'embrassent en public à tout bout de champ, dans une mise en scène de leur vie privée qui paraît bien affectée.

On peut aussi se faire une vague idée de la tendresse des rapports entre roi et reine en observant de près leurs statues. Tout en virilité affectée, Képhren debout, poings serrés, pied gauche avancé et yeux plissés par la majesté (ou l'effort de paraître), est tendrement enlacé par son épouse, dont le bras droit passe dans son dos, tandis que sa main gauche touche le bras gauche de son époux. Sur les colosses du temple jubilaire d'Aménophis III, la Grande Épouse royale lui passe aussi la main dans le dos. Tout cela présentée dans un bloc minéral qu'il faut des semaines à tailler, sans parler des étapes de validation par le souverain, sa cour, ses prêtres et ses conseillers en communication. Ce qui perd évidemment en spontanéité.

Il faut donc examiner d'autres manifestations de la sexualité pharaonique. Notamment les phénomènes qu'on relève à ces époques : la polygamie, l'inceste, le harem…

## Polygames ad vitam æternam

Les titres sont ronflants : Grande Épouse royale, épouse royale, épouse… Mais le fait est qu'ils servent plusieurs fois dans un règne… Dans le domaine de la polygamie, les pharaons sont imbattables. Il faut dire à leur décharge que les dieux auxquels ils se réfèrent montrent l'exemple et ne se gênent pas pour être polygames. Amon et Seth ont chacun deux femmes. Horus en a sept. Et Montou[32] en a trois.

Côté pharaons mortels, il est difficile d'établir un classement dans ce domaine, la documentation faisant défaut pour certains pharaons. Et les égyptologues se contredisent allègrement. Mais globalement, on peut répertorier les principaux champions de la polygamie comme ceci :

• Ramsès II : vainqueur toutes catégories, avec une douzaine d'épouses ;

• Pépi I^er^ : huit ou neuf épouses ;

• Amenhotep III : huit épouses ;

• Montouhotep II, Thoutmosis II : sept ou huit épouses ;

• Piânkhy : six ou sept épouses ;

• Akhenaton : six épouses ;

• Pépi II : cinq ou six épouses ;

• Sésostris II : cinq épouses ;

• ésostris III, Taharqa : quatre ou cinq épouses ;

• Amenemhat III, Amenhotep I, Horus Den, Horus Djer, Khafrê (Khéphren), Khoufou (Kheops), Osorkon II, Ramsès III : quatre épouses.

Il est amusant de remarquer que ce dernier a essayé de faire autant, sinon mieux que son père Ramsès II. Soit il n'y est pas parvenu, soit il a eu des tas de concubines impossibles à répertorier…

Notons, parmi les plus sages, Djoser, Horus Djet, Narmer, Khâsekhemoui, Ramsès I^er^, Ramsès IV, Ramsès VI, Séthi I^er^, Smendès I^er^, Toutânkhamon (et pour cause) qui n'ont qu'une seule épouse attestée chacun.

À l'inverse, la polyandrie n'étant pas attestée chez les pharaons ni auprès du peuple. On peut juste mettre en exergue des reines comme Hétephérès ou Mérytaton, qui ont été mariées avec deux ou plusieurs époux.

## Inceste de Pharaon

On ne peut parler de la sexualité des pharaons sans évoquer la question épineuse de l'inceste. Si de nos jours le sujet est extrêmement délicat, à l'époque il n'était pas frappé du même interdit. Rappelons d'emblée que l'inceste reste une exception pour le peuple égyptien. On observe seulement son développement à une époque tardive, bien précise : les colons grecs, arrivés dans les bagages des Ptolémées, se mélangent peu avec la population locale. Beaucoup d'hommes préfèrent alors rester célibataires ou se marier avec leur sœur, plutôt que de convoler avec des Égyptiennes.

Mais au sein de la royauté, il est pratiqué depuis des temps immémoriaux : les mariages entre frères et sœurs sont courants. Cela se comprend si l'on suit le raisonnement que le mariage entre frère et sœur est le seul moyen de ne pas perdre son rang, quand on est placé très haut dans l'échelle sociale. Ou tout simplement si le pouvoir royal se légitime uniquement par le sang royal.

Ainsi, durant la IV$^{e}$ dynastie, Hétephérès II épouse son frère Kaouab I$^{er}$, avec qui elle a quatre enfants. Kaouab mort assassiné, elle épouse son demi-frère Djédefrê et ils ont une fille, Néferhétepes. Djédefrê mort à son tour, elle épouse semble-t-il son oncle, Ânkhkhâf. Increvable, elle mourra après avoir été partie prenante ou témoin de sept règnes successifs. Une autre fille de Kheops, Khamerernebty I$^{re}$, épouse son frère Khéphren. Sa propre fille, Khamerernebty II, épouse son frère Mykérinos.

Sous la V$^{e}$ dynastie en revanche, ces pratiques cessent et les princesses royales vont chercher leur mari hors de la famille royale. Puis cela recommence sous la VI$^{e}$ dynastie : Téti I$^{er}$, Pépi I$^{er}$ et Pépi II se marient avec leurs sœurs. À la XI$^{e}$ dynastie, Montouhotep II suit l'exemple de ses glorieux ancêtres, histoire de raffermir un modèle royal qui a du plomb dans l'aile.

Ensuite, la pratique de l'inceste par les pharaons connaît une nouvelle éclipse avant de réapparaître à la XVII$^{e}$ dynastie, là encore pour redonner vigueur à un régime ébranlé par des invasions : Seqenenrê-Taâ convole avec sa sœur Iâhhotep I$^{re}$. Puis sous la XVIII$^{e}$ dynastie, c'est Ahmosis I$^{er}$ qui se distingue en épousant Ahmès Néfertari. Idem avec leur fils Aménophis I$^{er}$, qui se marie avec sa sœur Ahmosé-Méritamon. Et rebelote avec Thoutmosis I$^{er}$, fils d'Aménophis I$^{er}$, qui épouse sa sœur Ahmès, avec laquelle il aura une fille, la fameuse Hatshepsout.

En revanche, les mariages entre père et fille, ou mère et fils sont quasi inexistants. On ne cite en général que deux cas :

• Aménophis III qui s’est marié avec deux de ses filles, Satamon et Isis ;

• Ramsès II qui a fait la même chose avec Bentata, fille de son épouse Isetnéfert, et Mérytamon, fille de son épouse Néfertari.

Mais dans ces deux exemples, rien n’indique qu’Amenhotep/Aménophis ou Ramsès aient eu des relations charnelles avec leurs filles. Même chose avec Akhenaton dont il est impossible de dire si, lorsqu’il s’est marié avec ses filles, Mérytaton et Ânkhésenpaaton, ces jeunes princesses étaient en âge d’avoir des relations sexuelles. On est à la limite du symbolique et du politique et en l’absence de preuves tangibles, le doute subsiste.

La nécessité de conserver un sang royal est l’hypothèse la plus couramment évoquée pour expliquer l’inceste. Mais les raisons véritables sont plus obscures, car on constate à l’inverse que beaucoup de pharaons sont allés chercher des épouses bien au-delà du cercle royal proche.

Ainsi, l’on se demande bien pourquoi Akhenaton s’est marié avec trois de ses filles, lui qui avait des concubines en pagaille et qui s’était marié avec la si belle Néfertiti. Peut-être s’agissait-il de transmettre un peu de cette « irradiation sacrée qui en avait fait des dieux incarnés »[33], irradiation divine qui ne se transmettait que par la mère[34], à condition qu’elle appartienne au cercle très restreint des élus royaux. Or il n’est pas sûr que Néfertiti ait été une prétendante naturelle à ce « poste ». Akhenaton se serait donc marié avec certaines de ses filles pour résoudre ce problème.

Il faut cependant rester prudent car les sources écrites sont parfois contradictoires ou difficiles à interpréter. Et puis de nombreuses momies ont disparu ou ont été mélangées, les tombeaux réemployés dans un jeu de chaises musicales macabre. Sans parler des traductions sujettes à caution et des querelles d’experts autour des filiations sur des momies vieilles de 2 000 à 4 000 ans !

## Harem : de l’alcôve à la maison de retraite

Si le pharaon aimait tant faire l’amour, on imagine qu’il passait son temps au harem, où il pouvait choisir à sa guise les femmes les plus superbes, qui se jetaient à ses pieds pour passer une nuit avec lui. Or ce n’est pas tout à fait ainsi que les choses se passaient. Mettons d’abord les choses au point. Il y a le harem tel qu’il était en réalité et l’image qu’on s’en fait pour avoir trop lu de littérature délirante destinée à émoustiller le lecteur.

Le harem du sultan ottoman sert de référence indéboulonnable. On pense tout de suite à un souverain bedonnant, portant des bagues sur ses gros doigts, affalé mollement sur des coussins moelleux, désignant du doigt une des jeunes filles

faisant la danse des sept voiles devant lui, tout en grappillant du raisin. À tort ou à raison, cette image sert de référence dans l'imaginaire collectif. Loin du cliché, essayons de comprendre ce qu'était le harem du pharaon et ce qui s'y passait.

Première grande différence avec le harem de la Sublime Porte : il n'y a pas d'eunuque. Aucun document ne les mentionne, alors que cette étrange condition n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des scribes. Ensuite, le terme de harem recouvre une définition plus extensive : les appartements de la reine dans le palais ou ailleurs sont appelés harem. Et tout ce qui sert à l'entretien de ce harem est aussi nommé « le harem » : personnel, artisans, ateliers, cuisines, domaines, *etc*. Et les princesses ont aussi leur harem, leur domaine dirait-on aujourd'hui.

Enfin, ce n'est pas un endroit où le pharaon choisit à volonté de quoi satisfaire son appétit sexuel, même s'il y a en effet quelques « favorites » : des femmes de la bonne société que le pharaon a distingués le temps d'une faveur, d'un amour sans lendemain ou du caprice d'un soir. Ces dernières portent un ornement particulier, une couronne de fleurs piquées dans un diadème[35]. On les appelle les « dames du harem », et certaines sont données ensuite en mariage à des hauts fonctionnaires par le pharaon lui-même.

Mais le harem au sens premier est celui de la reine, des épouses secondaires et des princesses égyptiennes ou étrangères que Sa Majesté a épousées pour diverses raisons. Elles constituent une représentation de la politique intérieure et extérieure du pharaon à un moment donné. En l'an 10 de son règne, par exemple, Aménophis III prend dans son harem Giloukhepa, la fille du roi de Mitanni[36], Shuttarna II. En l'an 30, il se marie avec une princesse d'Arzawa, Tarhoudaraba. Puis en l'an 36, le pharaon se marie avec une autre princesse de Mitanni, Tadukhepa[37], alors qu'il vient de convoler avec une sœur du roi des Kassites. Il demandera plus tard à ce dernier de renvoyer une autre de ses filles. Outre la sujétion des femmes, tout cela concrétise des liens avec ses vassaux ou ses égaux. Une scène présentée sur un sceau d'améthyste d'origine syrienne montre Aménophis III terrassant ses ennemis, tandis que s'avance un noble asiatique tenant une femme nue par la main. On comprend ainsi la portée de l'échange.

Les courriers diplomatiques montrent d'ailleurs les négociations serrées entre le pharaon et ses collègues royaux des pays environnants, qui aboutissent à ces mariages de raison d'État. Ainsi, Aménophis III discute rudement avec Kadashmancharbe, le roi des Kassites. Aménophis en a assez de se faire arnaquer : il se plaint des messagers qui prennent l'or et les présents, puis qui racontent n'importe quoi à leur souverain à leur retour. Une autre fois, il se plaint d'avoir été trompé sur la marchandise, car la princesse qu'on lui a envoyée

n’est pas aussi belle que sa description emphatique le laissait supposer. Évidemment, aujourd’hui, il prendrait soin de la « liker » au préalable sur Facebook ou Instagram, avant d’entamer la conversation sur Twitter, puis de lui proposer un verre place Tahir avant de conclure au Ramses Hilton du Caire. Mais à l’époque, tout cela n’est pas possible bien sûr…

En retour, le roi des Kassites voudrait bien une belle princesse égyptienne en cadeau. Aménophis l’envoie balader avec mépris : selon une sorte de loi du puissant, le pharaon ne donne jamais ses filles en mariage à des rois étrangers. Kadashmancharbe réduit ses exigences à une « quelconque jolie femme » car il a besoin d’or pour financer ses infrastructures.

Ainsi, l’intérêt est de sceller des alliances. Utiliser les femmes, mères, cousines, et autres relations féminines des rois et princes étrangers représente une stratégie pour comprendre ce qui se passe dans les autres cours et pour faire passer des messages. Cela permet aussi d’introduire du sang nouveau dans les cours un peu trop repliées sur elle-mêmes, évitant la dégénérescence endogamique des souverains.

Ces femmes-là sont donc de bonne condition et elles viennent avec leur suite de servantes et de gens de maison, qui s’occupent d’elles et de leurs enfants. Ainsi, quand Thoutmosis III fait venir sa nouvelle concubine syrienne, Giloukhépa, elle débarque à Malgatta (le palais du roi) avec trois cent dix-sept femmes à son service !

Le harem est en quelque sorte la résidence attachée au rang des femmes, et ce sont des unités économiques qu’elles sont chargées de faire fonctionner. Des Business Units, comme on dit de nos jours. Il est commandé par la Grande Épouse royale, dont c’est une des fonctions principales, ou par la reine mère. Hatshepsout, par exemple, détient le titre de régente des épouses royales[38]. Elle est assistée par une sorte de directrice adjointe, la Supérieure du harem, qui fait tourner la boutique quand la reine est occupée ailleurs. C’est-à-dire quasiment tout le temps. Outre des épouses importantes, telle la fameuse Maâthornéférouré, on trouve aussi dans le harem les reines mères, qui viennent couler leurs vieux jours de manière agréable plutôt que d’être dans une maison de retraite de la banlieue sordide de Thèbes. C’est ce que fera Tiyi, la mère d’Akhenaton, par exemple.

Globalement (et même si cela varie avec les époques), il existe un harem de palais dans la capitale (laquelle varie selon les époques : Thèbes, Memphis, Amarna), un dans chaque ville principale (Médinet el-Gourob) qui accueille les femmes du palais pendant les déplacements, et un d’escorte qui accompagne le pharaon dans ses déplacements pour la chasse, l’agrément ou la guerre. Comme

le rappelle l'égyptologue belge Claude Obsomer, avant l'affrontement décisif de la bataille de Qadesh, Ramsès II demande à son fils aîné d'éloigner « les femmes et les enfants ». C'est plus prudent, en effet…

Le harem de Mer-our, à el-Gourob, est le seul des harems du Moyen et du Nouvel Empire dont il subsiste des traces. Il est situé à l'entrée du Fayoum, contrée luxuriante et lieu de séjour prisé par la cour du pharaon. On a asséché ce qui n'était auparavant qu'un marais infesté de moustiques et de crapauds et on en a fait une villégiature agréable pour la cour et la bonne société. Cœur économique de la cité, le harem se divise en un harem du Nord et un harem du Sud de la ville. On y a trouvé des traces du passage et du séjour d'Aménophis III, de Ramsès II et même de Toutankhamon pourtant peu porté sur la bagatelle. Ce qu'ils y font n'est pas raconté dans les temples funéraires. Mais on se doute que certains n'y faisaient pas qu'invoquer Amon et prier Hathor.

Outre le service du roi et l'éducation religieuse, l'activité qui y règne est tournée vers l'agrément et l'éducation des femmes. Leur bonne origine sociale les rend exigeantes et elles s'adonnent à toutes sortes d'activités recherchées : musique, danse, poésie, artisanat (tissage). Les étoffes du harem d'el-Gourob sont d'ailleurs réputées à cette époque. On y trouve aussi des artisans : par exemple ceux qui fabriquent les produits de toilette et de beauté : khôl, huiles, onguents. Ces divers métiers sont tenus par des hommes et il faut aussi compter avec les scribes mâles qui administrent le harem, les impôts qui le financent, les champs et le bétail, *etc.*

Si on veut se représenter l'intérieur du harem de Mer-our, à Gourob, il faut faire un effort d'imagination à partir des peintures découvertes ici et là. Imaginez donc un portique d'entrée, surveillés par des gardes costauds et sinistres. Mais aussi faciles à corrompre qu'un gardien du temple d'Abou Simbel chargé d'interdire les photos aux touristes. Puis des enclos successifs de murs concentriques gardés par des portiers soupçonneux. Incorruptibles eux aussi à ce qu'on dit… Au beau milieu, un corps d'habitation principal avec un grand vestibule et une salle centrale surmontée d'un toit-terrasse, supporté par des colonnettes agrémentées de motifs floraux. À ce corps de bâtiment sont accolées des petites pièces réservées à la reine et à ses filles. Ici on chante, là on apprend à danser, à jouer du luth ou de la harpe. Un peu partout, des serviteurs masculins discrets nettoient le sol avec des balais végétaux, agitent des éventails ou préparent et apportent les repas. Pour un peu, on se croirait au Club Med.

Comme ameublement et décoration, des coffres à linge ou à bijoux, incrustés d'ivoire, des panneaux peints de miniatures. Des jarres remplies de victuailles ou de boisson, des lits à sommier de chanvre, des chaises, des fauteuils, des

tabourets pliants. Suprême raffinement : des coussins en peau de gazelle remplis de duvet de tourterelles[39]… Un jardin rafraîchissant et une volière complètent l'ensemble. Il y a un autre bâtiment important, le *kep*, dans lequel les enfants, jeunes princes et princesses, sont élevés par des gouvernantes et éduqués par des précepteurs.

Derrière les murs, dans une atmosphère un peu confinée par les convenances et les murailles, les différentes strates du harem s'efforcent de vivre ensemble ou de faire évoluer leur condition. Les épouses royales ou secondaires affichent leur tranquillité hautaine ou remâchent leur insatisfaction. Les favorites pensent à garder l'affection du roi ou cherchent à se marier, une fois l'appétit sexuel de sa Majesté rassasié. Les reines mères continuent de jouer leur rôle apaisant auprès de leur fils pharaon ou tissent les ficelles d'intrigues qui remontent jusqu'au palais.

Les enfants sont eux-mêmes le jouet des ambitions ou des calculs des adultes. Selon leur naissance et leur rang social, on essaie de les placer à leur majorité. On s'efforce de remonter dans l'échelle sociale en manigançant un beau mariage. Le sang royal donne de l'appétit aux uns, des envies assassines aux autres. Évidemment, certaines intrigues se joignent à des complots fomentés ailleurs ou débouchent sur de véritables conspirations pour déboulonner le souverain ou changer l'ordre de sa succession. La chronique a gardé la trace de quelques conspirations fameuses. Comme on va le voir, le sexe est intimement lié à la possession ou à la conquête du pouvoir.

## Pépi I^er^ : cherchez la femme chez les femmes

Un soir d'un jour indéterminé de la VI^e^ dynastie, le roi Pépi I^er^ (qui règne de -2332 à -2283) convoque l'un de ses serviteurs les plus dévoués, Ouni. Il lui confie le soin de juger seul et dans le plus grand secret, les agissements de sa Grande Épouse royale Ouretimtès[40], dont il a tout lieu de penser qu'elle conspire méchamment dans son dos, depuis le harem. Ouni s'étonne et se rengorge d'une telle confiance : « Il y eut un procès dans le harem royal contre l'épouse royale, la grande du sceptre-hetes. Sa Majesté fit en sorte que je me porte à juger seul, sans qu'il y eût aucun vizir de l'État, ni aucun magistrat là sauf moi… »

Pépi n'a cure de son étonnement et lui rappelle qu'il se méfie de son personnel comme des plaies d'Égypte. Et il a raison : son père Téti I^er^ a été assassiné par ses propres gardes du corps. À l'issue de son enquête ultra-secrète, et grâce à ses accointances avec Nébèt, une femme de sa famille travaillant au harem royal, Ouni recueille assez d'informations pour découvrir la vérité. Il court en rendre compte au pharaon, avec force courbettes obséquieuses. La reine est exécutée ou

évincée, nul ne sait. Et le pharaon se marie d'un coup avec les deux filles de Nébèt et il nomme sa belle-mère vizir du sud en Abydos. Une première ! De là à penser qu'Ouni avait intérêt à déclarer la reine coupable, pour faciliter l'ascension sociale de sa famille, il n'y a qu'un pas…

## Ramsès III : Noël du patron, partouze en prison

L'Histoire a retenu le nom de Ramsès III pour sa lutte contre la corruption qui gangrène le royaume, pour sa guerre inlassable contre les peuples des mers, mais aussi pour deux faits originaux : les grèves d'ouvriers des chantiers royaux de Deir el-Medineh et le complot de harem qui aboutit à sa fin tragique. Et à un procès dramatique au final grand-guignolesque.

Si on suit les papyrus qui relatent l'histoire, la grève des ouvriers démarre le dixième jour du deuxième mois de la saison Péret. Soit le lendemain du 25 décembre de notre calendrier. Contre toute attente, les ouvriers décident de cesser de faire des cadeaux au patron. Le conflit social dure dix-huit jours avant que le prolétariat excédé n'obtienne satisfaction. On accède à leur demande d'être nourri à la pause déjeuner. C'est quand même la moindre des choses : essayez de marteler la roche pendant des heures sous le soleil avec une pierre et le ventre creux.

Au même moment, Tiyi[41], l'épouse royale, souhaite voir son fils Pentaour monter sur le trône. Mais l'héritier légitime de Ramsès III est un autre Ramsès, Heqamaât Mériamon, le futur Ramsès IV. Il a la chance d'être le fils de la première Grande Épouse royale de Ramsès III, tandis que Tiyi n'est que la seconde. D'où le drame. On sait peu de chose de Tiyi, hormis qu'elle devait avoir entre 40 et 50 ans à l'époque de ce complot. Elle se dit qu'il y a un bon coup à jouer. Cela tombe bien, le bon peuple n'a pas l'air content du pharaon, qui vit dans le luxe, pendant que les ouvriers de sa tombe triment dans la poussière en criant famine. « En supprimant le pharaon », se dit Tiyi en substance, « on devrait régler la question sociale et y voir plus clair dans cette succession compliquée ». Elle met dans la confidence plusieurs femmes du harem et fait jouer ses réseaux féminins pour convaincre divers personnages haut placés de la finesse de son analyse (et aussi, plus prosaïquement, des bénéfices qu'ils pourront tirer du futur nouvel ordre établi par la reine).

Ce qui est notable cette fois-ci, c'est qu'il s'agit d'un complot ourdi au sein du harem itinérant, celui qui accompagne le souverain dans ses grands déplacements. Le grand chambellan (Paibakkamen), le directeur (Panik) et les scribes de la chambre du roi ainsi que les contrôleurs et le substitut impliqués sont en effet des cadres du harem itinérant. D'autres personnages importants sont

impliqués : le fils de la reine Tiyi, Pentaour, évidemment, des échansons, l’assistant du chambellan, entre autres, se sont ralliés au complot et entrent dans la danse macabre pilotée par Tiyi depuis son gynécée. Plus six épouses des hommes gardant la porte du harem. Sans oublier le chef des archers de Nubie dont le frère est lui aussi marié avec une femme du harem itinérant.

Pour faire bon poids, les comploteurs recrutent un général (Paiis), deux scribes spécialistes, et surtout un magicien et le directeur des prêtres de Sekhmet. Ces derniers donnent de précieux conseils pour fabriquer des figurines de cire destinées à envoûter les gardes qui protègent les accès aux appartements du roi. La première étape est couronnée de succès : Ramsès III est proprement égorgé[42] par des tueurs à gages, froids et décidés. Mais lors de la deuxième étape, les séditieux manquent leur coup et tombent dans la case prison, suite à une indiscrétion d’un conjuré bavard.

Ulcéré par la trahison de sa belle-mère, Ramsès IV prend les choses en main. Le procès est retentissant : une bonne partie des grands du royaume risquent leur tête. Tiyi et vingt-huit conjurés sont condamnés à mort et poussés au suicide par empoisonnement (le malheureux Pentaour en fait partie) ou bien exécutés. On change même les noms des condamnés dans la lecture du jugement, histoire que la malédiction les poursuive dans l’au-delà, par une sorte de double peine divine. C’est alors que survient un rebondissement assez savoureux. On apprend que l’un des comploteurs en chef, Paiis, a envoyé des femmes du harem proposer des parties fines à l’échanson Pabès, au scribe des archives May et au porte-étendard Hori, tous trois faisant partie de la commission qui a condamné les conjurés ! En échange de leur mansuétude, Pabès, May, Hori, Pais, un soldat et le chef des gardes, ont profité des charmes de ces dames et se sont envoyés en l’air en prison avec les princesses et sans frais !

Le procès reprend. Mais trois juges compromis ont changé de côté dans la cour de justice. Ils sont condamnés à avoir le nez et les oreilles coupés. Pabès préfère se suicider avant l’application de l’horrible sentence. Hori, qui a dénoncé ses compagnons de partouze, s’en sort avec une simple réprimande. C’est ce qu’on appelle avoir le nez creux.

On le voit, le harem n'était pas que plaisir, villégiature et repos. Intrigues et querelles y naissaient et éclaboussaient parfois le pouvoir royal.

## Sésostris Ier : qui va à la chasse perd son père

Cette histoire ne vaut que par la forme du récit adopté par son auteur, le scribe Khety. Il raconte un fait véridique en se mettant à la place du pharaon assassiné à cette occasion, Amenemhat Ier. Visiblement, ce dernier lui a raconté les événements avant de mourir. Ou a fait en sorte de lui passer un dernier petit mot griffonné sur un papyrus ensanglanté. Par le truchement d'une harangue posthume, le père s'adresse à son fils d'outre-tombe et lui raconte le malheur survenu en son absence, ledit fils, le prince Sésostris, étant parti chasser des trublions libyens.

*« C'était après souper, la nuit était venue. Cela faisait une heure que j'étais étendu sur mon lit car j'étais fatigué. Comme je commençais à m'endormir, les armes destinées à ma protection furent tournées contre moi. Je fus éveillé par un combat et je réalisai que c'était un combat engageant mes gardes du corps. Je pris rapidement des armes dans ma main, je fis reculer les lâches sous les coups.*

*Mais personne ne peut se battre seul la nuit. Aucun succès n'est possible sans aide. Ce combat eut lieu alors que j'étais sans toi, avant que les courtisans aient appris que je voulais te léguer le pouvoir, avant que je ne me sois assis avec toi pour t'instruire. Car je n'y étais pas préparé, je n'avais pas prévu la négligence des serviteurs (…). Des femmes avaient-elles auparavant recruté des hommes de main ? »*

Pour Amenemhat Ier, le complot est signé : « des femmes » ont fomenté un attentat pendant que le prince n'était pas là. Visiblement pour mettre un autre héritier que lui sur le trône. Ça sent la querelle de succession. Mais Sésostris Ier revient à temps et remet de l'ordre dans son palais. Pour l'anecdote, c'est de là que part l'histoire de Sinouhé. Informé du complot, Sinouhé regrette d'avoir été embarqué dans cette histoire et de ne pas avoir averti son prince. Il s'enfuit à l'étranger. Il reviendra plus tard, couvert de gloire, et sera gracié par Sésostris.

## Tranches de vie royales

Pour essayer d'y voir un peu plus clair dans la sexualité au temps de l'Égypte antique, on peut aussi s'intéresser à la vie des pharaons et des « pharaonnes ». Bien que ce dernier terme soit impropre, il donne une bonne idée de leur statut. Rappelons que le rôle de la femme dans le couple pharaonique est plutôt passif mais l'épouse royale avait un privilège de taille : celui de concevoir l'héritier du trône lors du « mariage sacré », la fameuse théogamie dans laquelle le dieu Amon prenait l'apparence de l'époux pour se glisser dans la couche nuptiale. Elle devenait alors, « Mère de dieu », l'incarnation de Mout.

Bien entendu, seuls les enfants mâles sont censés être issus de cette union divino-mortelle. Seule Hatshepsout renversera cette « théogamie » pour légitimer son accession au trône. On ne compte que cinq ou six « pharaonnes » pour quelque trois cents pharaons dans toute l'histoire de l'Égypte antique. Cependant, un nombre plus important assure des régences managées d'une main de fer. Et leur rôle de reine mère fait perdurer leur pouvoir en traduisant le traitement respectueux que leur réserve leur pharaon de fils.

En dehors de cas exceptionnels, les hommes sont prépondérants et les femmes ne jouent que des seconds rôles. Comme dans la société d'ailleurs, où l'éducation est réservée en priorité aux garçons. Les femmes de l'élite peuvent apprendre à lire et à écrire. Mais les scribesses et les femmes médecins se comptent sur les doigts de la main[43]. On ne compte que cinq femmes prêtres de Sobek dans toute l'histoire de l'Égypte, dont la femme de Sésostris II, Khenemet-Nefer-Hedjet-Ouret.

S'il faut en croire les auteurs grecs et romains, rien n'interdisait aux femmes d'exercer le pouvoir pharaonique. On remarquera néanmoins que trois au moins des règnes féminins connus se situent à la fin d'une dynastie, traduisant l'absence d'une descendance mâle et les troubles qui s'ensuivent.

Les quelques portraits de femmes et d'hommes devenus reines et rois qui suivent vont nous permettre de comprendre, ou du moins d'imaginer la nature de leurs rapports intimes.

## Nitokris : la mariée était en noir

## (règne supposé de -2152 à -2150)

On ne sait rien de sa vie sexuelle, mais on peut supposer cette reine très belle et très amoureuse de son mari. En évoquant cette dame, l'historien et prêtre

égyptien Manéthon[44] est dithyrambique : « Il y eut une femme Nitokris[45] qui régna ; elle était plus courageuse que tous les hommes de son temps, et c'était la plus belle de toutes les femmes ; elle avait le physique d'une blonde aux joues roses ». Fausse blonde car c'est d'une perruque dont il s'agit. Une mode qui a eu sa courte gloire en ces temps anciens, avant que le noir ne reprenne le dessus.

Nitokris est un personnage légendaire : on n'a pratiquement aucune trace de son règne. Son nom apparaît dans la liste des pharaons de Manéthon. Elle est aussi présente dans la liste royale du Canon de Turin. Mais le papyrus en question n'est pas incontestable sur ce point. On suppose juste qu'elle est l'épouse ou la sœur du roi Mérenrê II, qui la précède dans la chronologie royale. Ce qui suit est donc à ranger du côté de la légende, et c'est Hérodote qui joue le rôle du conteur.

Il était une fois une jolie princesse, Nitokris, qui se maria avec un beau prince, Mérenrê. Quand le père du prince mourut, tous deux accédèrent au trône d'Égypte. La reine était très amoureuse de son pharaon et le couple se promettait de filer des jours heureux, remplis de plaisirs charnels sous le ciel toujours bleu… Mais le paradis tourna soudain au cauchemar : son frère mari fut assassiné un an après son accession au trône, lors des troubles qui trouvaient leur source dans la fin de règne interminable du pharaon précédent, Pépi II[46], le supposé père de Mérenrê II.

La vengeance est un plat qui se mange froid, même sous le soleil brûlant d'Égypte. Nitokris prend donc tout son temps pour préparer la sienne. Premier temps, la reine veuve fait ami ami avec les assassins de son époux. Elle joue la comédie de la réconciliation, au nom de l'intérêt supérieur du royaume. Deuxième temps, histoire de sceller cette réconciliation, elle convie les protagonistes du drame qui l'a privée de son époux frangin à un magnifique banquet dans une somptueuse salle en sous-sol, construite et décorée tout exprès. Ils auraient dû se méfier… mais les plats sont alléchants et les vins parfumés promettent une belle ivresse. Bref, ces gourmands inconscients oublient vite leurs soupçons et les voilà occupés à festoyer. Nitokris s'éclipse alors discrètement, soi-disant pour aller chercher des danseuses, en vantant leur déhanchement cadencé, synonyme de soirée pleine de promesses lubriques. Dès qu'elle est sortie, les portes de la salle sont refermées bruyamment à double tour. Interloqués, les convives se regardent sans comprendre ce qui se passe. L'explication ne tarde pas à arriver : de l'eau pénètre dans la pièce et commence à monter. La machination est effroyablement géniale : un tuyau détourne l'eau du Nil tout proche et déverse des mètres cubes d'eau sur le lieu des ripailles. En quelques minutes, la salle en sous-sol est submergée et tout ce beau monde

meurt noyé. Sa soif de vengeance apaisée, Nitokris[47] se suicide en se jetant dans un tas de cendres où elle s'étouffe. La légende s'arrête là. Dans la réalité, plus difficile à reconstituer en l'absence de traces tangibles de son règne, la reine aurait régné à la mort de Mérenrê II, mort tout bêtement de sa belle mort car parvenu au trône à un âge avancé, compte tenu du règne interminable de son père prédécesseur. La légende est nettement plus piquante.

## Sobeknéférourê, le canon « pharaonne » (règne de -1799 à -1795)

Son nom est dédié au dieu crocodile (Sobek[48]) et signifie « la beauté de Sobek ». Elle est la fille d'Amenemhat III, un pharaon prestigieux qui règne quarante-cinq ans et dont on connaît le visage, grâce aux nombreuses représentations qu'il a laissées un peu partout en Égypte : traits épais, grandes oreilles un peu décollées, nez écrasé, lèvres charnues, menton rebondi. Heureusement pour elle, Sobeknéférourê est autrement plus harmonieuse. Elle est représentée, au musée de Louqsor, coiffée de la couronne des pharaons. Elle prend le pouvoir à la mort de son frère Amenemhat IV, qui succède à Amenemhat III mais qui meurt au bout de neuf ans de règne, sans descendant mâle.

Sobeknéférourê un pharaon à part entière dont le nom apparaît bel et bien dans la liste royale conservée à Turin, qui indique qu'elle a régné trois ans, dix mois et vingt-quatre jours. Rien dans sa description officielle ne masque son genre féminin : elle porte un nom d'Horus femelle et son nom de naissance en fait une fille de Rê. Son séjour au palais a dû faire sensation dans ce temple macho : un buste sans tête conservé au Louvre la représente arborant certes la fameuse coiffure des pharaons (on en voit un bout), le *némès*, ainsi que le pagne traditionnel des rois. Mais elle porte sous le pagne une robe plissée qui lui évite de se promener torse nu comme les pharaons. Sa robe à bretelles est très moulante et très échancrée, donnant à voir son décolleté et le début de son dos. Sur un autre buste[49], elle est coiffée d'une perruque blonde serrée, un uræus au front et vêtue d'une robe du couronnement.

On ne sait pas grand-chose de son court règne, hormis la présence d'invasions plus ou moins pacifiques dans le nord de l'Égypte, qui coupèrent le royaume en plusieurs morceaux. Elle a été enterrée, semble-t-il, dans la pyramide nord de Mazghouna.

## Taousert, la momie flingueuse

## (règne de -1191 à -1189)

C’est la « Tahoser » héroïne du livre de Théophile Gautier, *Le Roman de la momie*. Elle est la deuxième épouse de Séthi II et Grande Épouse royale. À cette époque, l’Égypte est sans cesse gouvernée par des souverains plus qu’âgés : le règne de Ramsès II a duré si longtemps que ses descendants sont des vieillards quand ils accèdent enfin au trône. Après la mort de son mari, Taousert devient corégente en attendant la majorité de Siptah, pharaon boiteux[50] monté sur le trône à 12 ans. Elle gouverne alors avec l’aide de Bay, chancelier trésorier d’origine syrienne.

Bay est l’homme fort de ce régime en crise. Ayant fait fortune grâce à ses vignobles dans le delta du Nil, il finit par se voir plus beau qu’il ne l’est. Cinq ans plus tard, les ouvriers qui s’échinent à aménager sa tombe à Deir el-Medineh apprennent que ce n’est plus la peine de se casser la tête : Bay a été exécuté comme traître par ordre du pharaon[51]. « An 5, troisième mois de Shemou, le 27. Ce jour, le scribe de la tombe Paser est venu en personne annoncer : pharaon, vie, santé, force, a fait exécuter le grand ennemi Bay. »

Le rôle instigateur de la reine est clair comme de l’eau de roche. Le pharaon Siptah est une marionnette dans ses mains. Et comme par hasard, il meurt seize mois plus tard dans des circonstances obscures, et, bien sûr, sans héritier, cela tombe bien. Taousert peut alors se faire fabriquer ses cartouches de « pharaonne ». Elle va régner un an et demi. Mais l’Égypte de cette époque est ingérable, minée par des conflits internes, l’inflation, la disette, l’agitation sociale, les invasions dans le Delta… Cela tourne vite à la gabegie et à la guerre civile. Elle meurt dans des circonstances inconnues, probablement de sa belle mort, et elle est remplacée par son rival, Sethnakht, général en chef des armées. Lequel meurt à son tour quelques années après.

Taousert sera la seule femme, avec Hatshepsout, à être enterrée dans la Vallée des Rois, dans un magnifique tombeau récupéré par son successeur. On la voit dessinée sur un mur du temple d’Amon d’Amada (Soudan), en train de danser en rythme et d’agiter des sistres en cadence. Comme Sobeknéférourê, elle devait avoir du tempérament.

## Hatshepsout, la veuve joyeuse et le célibataire endurci

## (règne de -1479 à -1458)

Visage fin, nez un peu busqué, petit menton pointu, petite taille, et dents de lapin héritées de la lignée des Thoutmosis : Hatshepsout est facile à reconnaître.

Fille de Thoutmosis I^er^ et de la reine Ahmès, elle naît à Thèbes vers -1504. Elle aurait probablement connu le destin des autres reines : femme au foyer, compagne aimée et mère adorée. Mais voilà, un hoquet de l'Histoire transforma sa vie en destin. Et son couple supposé avec son principal collaborateur en une boîte à fantasmes inépuisable.

En ce temps-là, la mortalité infantile ravage jusqu'au proche entourage de Pharaon. Et ce ne sont pas les remèdes de bonne femme des sorciers royaux qui peuvent y changer grand-chose. Hatshepsout perd très tôt ses frères[52], Amenmès et Ouadjmès (morts tous deux avant leur père) et sa sœur, Néféroubity[53] (décédée à l'âge de 5 ans).

Attention, cela devient compliqué. À 15 ans, elle se marie avec un fils que son père, Thoutmosis I^er^, a eu avec une épouse secondaire Moutnofret. Aujourd'hui, on dirait son demi-frère. Le mariage consommé, Hatshepsout et son demi-frère Thoutmosis II ont une fille, Néférourê. Il a aussi un enfant avec une épouse secondaire, Iset, un garçon, le futur Thoutmosis III.

Pressentant les conséquences d'une issue fatale, le père d'Hatshepsout, Thoutmosis I^er^, associe sa fille à la conduite des affaires du royaume. Et proclame devant ses courtisans que c'est bien elle qui devra prendre sa succession en cas de malheur. À ce niveau-là, c'est de la voyance car l'issue fatale se concrétise. Souffreteux et malade, le mari d'Hatshepsout, Thoutmosis II, est arraché prématurément à l'affection des siens : il meurt entre 25 et 30 ans, en -1479. Son père lui aussi disparu, la voilà corégente en attendant que son beau-fils Thoutmosis III, âgé de 5 ans, soit appelé à régner.

Sans être courante, la corégence est un schéma connu dans l'Égypte de l'époque. Mais Hatshepsout prend ses responsabilités à bras-le-corps. D'abord, si elle indique bien sur les documents et autres stèles que le pharaon « officiel » est bien Thoutmosis III, elle se présente comme reine en titre. Tant qu'à faire, elle se donne une légitimité divine. On met donc la pression sur les prêtres d'Amon et ils créent une légende tout à fait raccord avec les ambitions d'Hatshepsout.

Il était une fois dans le ciel le dieu Amon qui parlait devant une douzaine de grandes divinités rassemblées (Isis, Osiris, etc.). Amon leur annonce qu'il a envie d'engendrer avec une mortelle de belle apparence pour que son rejeton gouverne la Haute et Basse-Égypte. Le conclave panthéonien approuve bruyamment, cela va faire de l'animation et des choses à raconter car on s'ennuie mortellement dans cette éternité qui n'en finit pas. C'est Thot, le dieu à tête d'ibis, qui est chargé d'annoncer la bonne nouvelle à la reine Ahmès, tel l'ange Gabriel déboulant devant la Vierge Marie. Dans le rôle du dieu qui tient à

la fois la chandelle et la clé d'or, Thot s'acquitte de sa tâche en conduisant Amon vers la chambre de la reine Ahmosis. La suite, c'est Christiane DesrochesNoblecourt[54] qui la raconte, en s'appuyant sur les lectures des hiéroglyphes de Deir el-Bahari.

> « Lorsqu'Amon, seigneur de Karnak, vint, il s'était donné l'apparence de son époux, le roi de Haute et Basse-Égypte. Il la trouva endormie dans la splendeur de son palais. Elle s'éveilla à l'odeur du dieu et sourit face à sa Majesté. Aussitôt, il se dirigea vers elle, prête à s'en emparer [55]. Il l'étreignit alors, et lui imposa son brûlant désir, agissant de façon qu'elle le vît sous sa forme de dieu. Lorsqu'il se fut approché d'elle, son amour courut dans sa chair, transportée par sa virilité. Le palais était inondé du parfum du dieu, toutes ces senteurs venant du Pount. »

À ce moment-là, la reine a un sursaut. Elle se rend compte qu'Amon a pris la place de son époux dans sa couche. Va-t-elle l'en sortir avec pertes et fracas ? Que nenni ! Elle saute sur l'occasion. Mettez-vous à sa place, ce n'est pas tous les jours qu'on a un dieu dans son lit. Suite du récit des ébats : « Elle permit qu'il jouisse d'elle. Elle l'embrassa… Ensuite, cette épouse et mère royale Ahmès déclara : Seigneur, vraiment, combien grande est ta puissance ! C'est noble chose de voir ta face lorsque tu es uni à Ma Majesté, en ta perfection, et que ta rosée a pénétré toute ma chair. »

Cette formule est un peu brumeuse. Alors pour mieux se faire comprendre, Amon prononce une sorte de résumé magique de l'envolée prononcée dans l'exaltation des chairs. Pendant qu'il attrape son pagne posé sur la chaise, il susurre à Ahmès :

> « Celle qui s'unit à Amon (khénémèt-Amon), celle qui est la première des nobles dames (Hatshepsout), ce sera assurément le nom de cette fille que j'ai placée dans ton ventre, (suivant) ces paroles sorties de ta bouche. »

Dans le temple de Deir el-Bahari, que se fera construire plus tard Hatshepsout, la nuit de noces torride est représentée de façon symbolique. On voit Amon et la reine Ahmès assis sur un plateau, soutenus par les déesses Neith et Selkis, elles-mêmes assises sur un lit. L'accouplement se déchiffre à deux niveaux : le couple royal-divin est figuré bras et mains se touchant et jambes entremêlées. Et Amon fait sentir sa croix ansée à Ahmès. La symbolique de l'union sexuelle est assez évidente.

Tout dans le récit fait par les prêtres montre qu'Hatshepsout est bénie des dieux. D'ailleurs, ils s'y sont quasiment tous mis. Enceinte des œuvres du dieu Amon, sa mère voit le dieu Knoum façonner le corps de sa fille sur son tour magique et lui ajouter son *ka*[56] royal. Les déesses Heqet et Meskhenet jouent les sages-femmes au moment de l'accouchement. La théogamie[57] étant désormais complète, Hatshepsout peut se faire appeler pharaon, au grand dam des intrigants mâles du palais. Résultat, Thoutmosis II a disparu de la liste pharaonique.

Et elle ne fait pas les choses à moitié. Au début de son règne, qui va durer au moins vingt-deux ans, elle se fait représenter en reine classique, avec un corps et des vêtements de femme. Sur les peintures, sa peau tire sur le jaune, couleur reconnue comme féminine à l'époque, et non sur le rouge pharaon masculin. Mais petit à petit, des attributs royaux masculins viennent s'ajouter à sa féminité : elle arbore à la fois la mitre à deux cornes *atef* des pharaons mâles et une robe longue moulante assez sexy qui ne cache rien de son genre. Sur sa poitrine ronde descendent les deux pans de sa coiffure royale, le *némès*. Et sa peau tire désormais sur l'orange, mélange du jaune dame et du rouge monsieur. Les derniers temps de son règne (entre l'an 16 et l'an 22), son corps devient plus androgyne, doté de tous les attributs des souverains mâles : pagne, *némès*, barbe postiche[58]. Parallèlement, comme le note Pierre Tallet[59], les représentations de Thoutmosis III se rapprochent de plus en plus de celle de la reine, au point de lui ressembler comme deux gouttes d'eau. Attention, pas de confusion avec le travestissement : cette représentation conventionnelle ne signifie pas qu'elle s'habille en homme dans la réalité : ces représentations symboliques concrétisent sa réelle prise de pouvoir, même si Thoutmosis III demeure le souverain légitime. Les textes en hiéroglyphes indiquent d'ailleurs sans ambiguïté qu'elle est une femme. Dernière étape de cette prise du pouvoir : elle fait déplacer la momie de son père Touthmosis I^er^ pour la faire enterrer ailleurs, dans la tombe qu'elle a fait préparer pour elle-même dans la Vallée des Rois. Histoire de bien montrer que c'est la seule filiation qui vaille[60]. Mais elle ne franchit pas le dernier pas et date son règne en se fondant sur celui du fils de son défunt mari. Une fois en place, Hatshepsout va s'entourer de grands personnages, qui vont servir leurs ambitions : Ahmès-Pen-Nekhbet, Hapouseneb, Djehouti, Ineni, Nehesy et Senmout. C'est ce dernier qui nous intéresse car elle l'aurait mis dans son lit (un peu comme sa mère Ahmès avait fait avec le dieu Amon).

Senmout est un personnage tellement important qu'il s'est fait faire deux tombes, un sarcophage à Thèbes et un cénotaphe[61] au Djebel Silsileh. Et l'on a retrouvé des statues commémoratives, pas moins de vingt-cinq, des stèles, des portraits, des dessins, des effigies, des tas de petits objets à son nom.

Issu d'une famille aisée de Thèbes, sans être noble, il se fait remarquer lorsqu'il est embauché comme tuteur précepteur de Néférourê, la fille d'Hatshepsout et de Thoutmosis II. Ses états de service auprès de la reine le font rapidement monter en grade : intendant des domaines d'Amon, il est chargé de l'érection à Karnak de deux obélisques extraits des carrières d'Assouan. Puis Senmout est chargé du chantier du « temple des millions d'années » à Deir el-Bahari, merveille architecturale. S'occupant des principales cérémonies, il donne

son avis sur les questions religieuses, ramène sa fraise avec talent en astronomie. Bref, il est omniprésent. Il participe aussi à la préparation et à l'exécution du fabuleux voyage vers le pays de Pount, d'où les Égyptiens reviennent chargés d'ébène, de résine d'oliban et de myrrhe[62], de plants de ces arbres pour les jardins d'Amon, d'or, d'ivoire, d'ébène, de peaux de panthère, de parfums et d'huiles de sycomore. Sans oublier une panthère vivante et une girafe.

Lorsqu'elle réceptionne les trente et un plants d'arbres et les nombreux sacs de gomme débarqués à Thèbes, Hatshepsout a une réaction étonnante : elle s'approche des masses odoriférantes, saisit le baume sacré et s'en couvre les bras et le torse, sous le regard ébahi du bon peuple et d'un scribe témoin éberlué, qui raconte la scène :

> « Sa Majesté elle-même, avec ses propres mains, répand l'huile sur tous ses membres. Son parfum est comme un souffle divin. Son odeur s'est répandue aussi loin que Pount, sa peau s'est transformée en électrum. Elle brille comme les étoiles, dans la salle des fêtes, en présence de la terre entière. »

C'est la gloire pour Senmout. Sur un graffiti trouvé à Séhel[63], on le représente de la même taille que la reine Hatshepsout, une sacrée entorse au protocole artistique. Malin, il se fait représenter sous les traits d'une statue prenant soin de la petite princesse Neferourê. Il fait graver dessus un cryptogramme qui rend discrètement hommage à sa proximité avec sa reine de cœur. Et il s'en vante :

> « Signes que j'ai faits, selon l'idée de mon cœur, et par mon propre travail, sans les avoir trouvées dans les écrits des anciens. »

Il va plus loin : il demande qu'on représente autant que possible des statues féminines de la reine et des statues masculines de lui, son humble serviteur. De fait, on retrouve sa représentation un peu partout dans le temple de Deir el-Bahari, et notamment dans des niches et derrière certaines portes.

Évidemment, ce couple au pouvoir fait jaser. Vous pensez : une reine veuve qui exerce les pleins pouvoirs, femme séduisante et séduisante femme de pouvoir, qui plus est. Et un homme à poigne dévoué, fidèle, certes, mais célibataire endurci toujours fourré au palais. Les dessins qui le représentent montrent un homme aux cheveux bruns, mi-longs, légèrement bouclés, des scarifications sur le visage dans lesquelles Christiane DesrochesNoblecourt a vu ses origines nubiennes. Et aussi de grosses lèvres pincées qui lui donnent une sorte de sourire crispé et ironique, qu'il arbore en permanence à la face des courtisans…

L'égyptologue tourneboulée par la liaison met même en avant deux indices graveleux : deux graffitis pornographiques réalisés par les chefs de chantier de Deir el-Bahari ont été retrouvés dans une grotte tout près du temple d'Hatshepsout. L'un montre un homme du peuple qui exhibe crûment son sexe dardé devant une femme placée en face de lui, qui semble être de statut royal.

L’autre représente une femme debout et penchée en avant, les cheveux (ou une coiffe royale) retombant sur le visage, recevant l’ardeur d’un homme qui s’active derrière elle. Réalisés par des ouvriers des chantiers royaux, ils semblent caricaturer Senmout en train de désirer puis de prendre la reine à la hussarde.

Hypothèse audacieuse, car rien n’est avéré. De fait, la reine est extrêmement prudente, et elle sait les conséquences de l’affichage public d’une telle relation. Et Senmout est un vieux renard qui sait ce qu’il a à perdre si cela se savait. Mais pour l’éminente Christiane DesrochesNoblecourt, plus de doute : le faisceau d’indices concordants est suffisamment fourni pour voir en Hatshepsout et Senmout un couple non officiel qui s’est aimé de toutes les manières possibles. Elle leur attribue même un enfant, un fils du nom de Maïherpéra, dont la momie, affublée d’une dénomination royale, a été retrouvée dans la Vallée des Rois et qui présente des ressemblances étonnantes avec les deux plus hauts personnages de l’État. Consommé ou pas, cet amour a donc été grand.

Mais comme toujours, tout lasse, tout casse, tout passe. Senmout tombe en disgrâce deux ans avant que Thoutmosis III prenne enfin le pouvoir. Il a été pris la main dans le sac et écarté des affaires qu’il confond allègrement avec les siennes. La mort de la petite princesse Néférourê, dont il était le précepteur et protecteur, n’a rien arrangé. Hatshepsout disparaît à son tour, vers -1458, sa présence est de toute façon insupportable au nouveau pharaon. Et quand Senmout décède, la vindicte royale le poursuit. Ses deux tombeaux, dont l’un est même situé sous le temple d’Hatshepsout, resteront vides : on n’a retrouvé son corps dans aucun de ces monuments funéraires. Quant à son sarcophage[64], il a été brisé en mille morceaux, ce qui dénote un acharnement assez poussé.

La reine Hatshepsout, elle, a disparu de la circulation dans des circonstances obscures. Maladie l’obligeant à quitter le pouvoir ? démission volontaire ou forcée, révolution de palais, mort naturelle ? Nul ne sait. Ce qui est sûr en revanche, c’est qu’on fait disparaître des traces de son règne. Ses objets funéraires n’ont pas été détruits (ce qui aurait signifié la volonté d’effacer son souvenir, même dans l’au-delà). On soupçonne bien sûr le pharaon Thoutmosis III, teigneux et revanchard. Mais si c’est lui, sa « colère » a été de courte durée. Et probablement plus par calcul politique lié à sa succession[65] que par un ressentiment personnel. Et selon Pascal Vernus[66], les martelages de statues et autres corrections de cartouches se sont surtout attachés à détruire les références à sa féminité dans l’exercice de ses fonctions de pharaon. Il y aurait donc là, selon lui, tous les indices d’une « normalisation sexiste ». Enfin, il faut noter que Ramsès II a fait écrire son nom sur beaucoup de monuments de ses

prédécesseurs et qu'Hatshepsout en a fait les frais comme d'autres pharaons mâles.

La « reine mystérieuse » disparaît donc des mémoires. Même Champollion ne sait trop quoi faire des indices de son règne quand il tombe dessus. La découverte de la momie d'Hatshepsout ne contribue pas tout de suite à réduire le mystère. En 1903, Howard Carter avait trouvé deux momies dans une tombe[67], l'une dans le sarcophage et l'autre posée à même le sol. La momie du sarcophage fut identifiée comme étant la nourrice d'Hatshepsout, Satrê, et transportée au musée du Caire. La seconde resta seule dans la tombe, anonyme jusqu'en 2007, date à laquelle Zahi Hawass[68] annonça à grand renfort de publicité qu'elle était celle de la reine Hatshepsout[69]. Une dent retrouvée dans un vase canope à son nom s'emboîtait exactement dans une alvéole de la mâchoire de la momie solitaire. Mais les études ADN n'ont rien confirmé pour le moment. La « veuve joyeuse » a emporté sa part de mystère comme bagage pour son voyage dans l'éternité. Espérons qu'elle y est enfin seule avec Senmout.

## Ramsès II, le rouquin mangeur de femmes

## (règne de -1279 à -1213)

Il faut toujours se méfier de ceux qui se vantent de leurs exploits sexuels. Ramsès II est de ceux-là, il a fait écrire partout qu'il était le plus grand. Il se serait marié avec une bonne douzaine d'épouses, soi-disant. Son harem comptait deux cents concubines. Et, cerise sur la pièce montée, il se serait marié avec six de ses filles. Et peut-être même avec une de ses petites-filles ! Tout cela lui aurait donné, selon la légende, plus de cent enfants.

Eh bien, pour une fois, la légende est bien en dessous de la réalité ! Vainqueur toutes catégories ! Dans la tombe KV5 mise à jour en 1995, on n'en finit pas de trouver des sépultures d'enfants du grand roi. On en est aujourd'hui à cent vingts, et à peu près autant de garçons que de filles.

Il faut dire à sa décharge qu'il a pas mal convolé. Outre Nefertari et Isis-neféret, on lui connaît un total de onze épouses officielles. Il est vrai aussi qu'il y a dans ces unions quatre mariages « diplomatiques » : avec une fille du roi de Babylone, une fille d'un prince syrien et deux filles du roi hittite Hattousili III. Mais il faut y ajouter un grand nombre d'épouses secondaires et de concubines. On comprend donc que sa progéniture soit excessivement nombreuse.

Vu sa longévité exceptionnelle, ses principaux enfants (vingt au total), ceux qu'il a eus avec ses épouses officielles, sont presque tous morts avant leur père. Un seul réussit à lui succéder, Mérenptah, monté sur le trône à un âge

relativement avancé (55 à 60 ans). Même le prince Charles ne pourra pas faire mieux… « Ramsès le grand », né en -1304, serait mort en -1213, soit à l'âge de 91 ans. Ce qui donna une atmosphère crépusculaire aux dernières années de son règne, où il passa son temps à enterrer sa parentèle et sa progéniture.

À quoi ressemblait Ramsès II ? Il était grand pour un Égyptien de l'époque (sa momie fait 1,73 mètre), il avait un assez noble visage, un nez crochu, une forte mâchoire et des cheveux roux… Et donc un certain penchant pour la bagatelle.

Honneur à l'épouse préférée, Néfertari, sa première Grande Épouse royale : son nom complet est Néfertari Meryenmout, soit « La plus belle de toutes, aimée de Mout ». Ses origines ne sont pas connues, l'hypothèse la plus fréquemment évoquée est qu'elle viendrait de la ville d'Akhmîm, où on a retrouvé une statue de sa fille Mérytamon.

Ramsès, qui est lui « aimé d'Amon », ne tarit pas de compliments sur Néfertari dans les textes qu'il a laissés : « La dame de charme », « La riche d'éloges », « La belle de visage et la douce d'amour », « Celle pour qui le soleil brille ». Pour elle, il fait construire un hypogée (une tombe souterraine) dans la Vallée des Reines, et le petit temple d'Abou Simbel, où elle est représentée par deux colosses entourés chacun de deux colosses de Ramsès II. Elle y est aussi représentée divinisée, Isis et Hathor ajustant sa coiffe.

Il l'épouse quand il a 15, 16 ans, elle en a tout juste 13 ou 14. Il ne deviendra lui-même pharaon qu'à l'âge de 25 ans. De leur mariage seraient nés une dizaine d'enfants, cinq garçons et cinq filles. Dans les fêtes et les rituels, elle se fait remarquer :

> « La noble dame, grande d'éloge, qui possède la grâce, douce d'amour, la maîtresse de Haute et Basse-Égypte, aux belles mains tenant les sistres, à la voix agréable dans le chant… »

proclame ainsi une inscription sur une ses statues qui la représente avec son fils, en robe transparente. Sur le mur d'un des temples, elle danse en rythme en agitant les sistres telles des claquettes. À Louqsor, on la voit en perruque courte, et une couronne par-dessus, et deux longues tresses qui lui descendent dans le dos. Aux fêtes de Min, elle apparaît en robe moulante, avec le collier *menât* d'Hathor et les sistres aux rythmes endiablés, invitant explicitement le dieu à la procréation[70]. Partout, de son vivant, c'est la seule épouse figurée dans les illustrations des rituels accomplis par le roi.

Néfertari joue un rôle très important. Religieux tout d'abord : si Ramsès II est l'aimé d'Amon, son épouse est l'aimée de Mout. Dans la conduite des affaires, c'est la même chose, Ramsès II prenant régulièrement son avis. Et elle le remplace aux commandes du pays quand son belliqueux mari part guerroyer des mois durant contre les ennemis extérieurs. Mais elle est présente à la bataille de

Qadesh, sur les bords de l'Oronte. Elle intervient aussi en diplomatie pour favoriser la paix avec les Hittites (peuple d'Anatolie, région de la Turquie actuelle). Elle correspond ainsi avec Puduhépa, l'épouse du roi hittite Hattousili III, pour contribuer à mettre au point un traité de paix entre les deux pays.

Elle meurt probablement à 40 ans, entre la vingt et unième et la trente-quatrième année du règne de Ramsès, c'est-à-dire entre la signature du traité de paix égypto-hittite, et le mariage de Ramsès II avec la fille d'Hattousili III, qui le concrétise. Son époux pleure Néfertari et lui fait construire l'un des plus beaux tombeaux d'Égypte. Sur l'un des mur de la chambre funéraire, il fait écrire un des poèmes qu'il a composés pour elle :

> « Mon amour est unique, personne ne peut la rivaliser, parce qu'elle est la plus belle des femmes vivantes. Elle a volé loin mon cœur… »

Son chagrin a l'air sincère. Mais il va s'en remettre.

Parmi les autres épouses, il y a Isis-Nefret, avec qui il a sept enfants. Le titre de Grande Épouse royale qu'on lui a octroyé, probablement après sa mort, ne rend pas compte du manque d'affection que lui exprime en fin de compte son pharaon de mari. L'épouse suivante induit bien plus de fantasmes : il s'agit de la fameuse épouse hittite avec qui il se marie en grande pompe.

Petit retour historique qui explique cette union : la bataille de Qadesh. Contre les Hittites, justement. Cela manque de mal tourner pour Ramsès II, qui manœuvre comme un boulet et qui est à deux doigts de se faire occire, pour avoir chargé bêtement l'ennemi tout seul sur son char. Il s'en tire par miracle. Bilan, match nul[71], et les deux belligérants se décident à une paix des braves qui leur sauvent la face. Cela se traduira par le premier traité de paix signé au monde. Et par un beau mariage, trente ans plus tard.

En l'an 34 de son règne, souhaitant vivre en paix avec son puissant voisin, Hattousili III lui écrit pour lui promettre sa fille : « La dot sera plus belle que celle du roi de Babylone. J'enverrai cette année ma fille. Des serfs, du bétail, des moutons, des chevaux l'accompagneront. Mon frère devra envoyer une escorte en pays d'Aya[72] ». Qu'à cela ne tienne. Ramsès II est charmé et attend l'arrivée de la belle promise. Enfin, ça c'est la théorie. En pratique, cela dure des mois. Déjà, les négociations sont sévères entre les deux cours avant même que les roues du chariot de la princesse aient commencé à tourner. La mère de la princesse, Puduhepa, met un point d'honneur à s'assurer qu'elle pourra continuer à voir sa fille sans passer par les fourches caudines des bureaucrates égyptiens. Et comme Ramsès n'a pas tenu sa propre parole, elle lui rappelle dans un courrier cinglant qu'il doit renvoyer, comme il s'y était engagé, un des neveux

dévoyé d’Hattousili, réfugié à la cour de Ramsès. Et qu’il ne faut pas qu’il s’imagine qu’il va s’enrichir à ses dépens : ce mufle de Ramsès II a eu le culot d’avouer que la dot de la princesse va lui permettre de renflouer le déficit budgétaire de l’Égypte !

Ramsès accuse le coup et se calme, envoie une délégation recevoir la princesse avec tous les honneurs dus à son rang. Il supervise les travaux du palais réservé à sa future épouse, à Pi-Ramsès. Le jardin, en particulier, est une poésie florale, à base de roses trémières, de camomille, de pavots et de bleuets, de papyrus et de lotus, mêlés aux tonnelles de vigne, aux sycomores, aux palmiers dattiers et aux perséas[73]. Ça et là, roucoulent des tourterelles et glougloutent des fontaines.

Finalement, la princesse prend la route. Elle quitte la capitale des Hittites, Hattusha[74], en Anatolie, descend vers Kadish. Puis le cortège traverse les défilés du Taurus, taille la route vers Adana, à trente kilomètres de la côte méditerranéenne. Il passe par le royaume vassal de Kizzuwatna, pour gagner Alep, et enfin Qadesh sur l’Oronte, où Ramsès II et le grand-oncle de la princesse s’étaient battus des années auparavant. À Témesq (nom égyptien de Damas, ville frontière du royaume hittite), on verse des torrents de larmes : la reine Puduhepa fait des adieux déchirants à sa fille, qu’elle n’est pas près de revoir. Miracle dûment répertorié, la météo habituellement exécrable à cette période de l’année, se révèle clémente, et évite à la princesse et à sa suite de se peler sous les bourrasques de neige et de patauger dans la boue des mauvais chemins.

Voilà enfin la jolie Hittite qui débarque à Pi-Ramsès (actuel Qantir), et arrive le moment de vérité : « Sa Majesté vit qu’elle était belle, la première parmi les femmes, et les grands la considéraient comme une réelle déesse ». On loue sa grâce, on lui donne un nom égyptien, Maâthornéferourê. On lui écrit des poèmes. Mais Ramsès s’en désintéresse assez rapidement.

La vie reprend vite ses droits et rien de transcendant ne vient éclairer le parcours de la nouvelle Grande Epouse royale. Une lettre de son père est connue, en réponse à la lettre de Ramsès II lui annonçant qu’il était grand-père d’une petite fille, Néférouré : « Il est dommage que ce ne soit pas un fils, je l’aurais volontiers destiné à mon trône ». On sait aussi qu’elle quitte un jour son palais de Pi-Ramsès pour rejoindre le harem royal de Gourob. Arrivée en Égypte comme une princesse des Mille et Une Nuits, elle finit sa vie dans l’ombre du harem à remâcher ses souvenirs. Visiblement, Ramsès a d’autres chats à fouetter et d’autres épouses et concubines à honorer.

Reste à considérer un aspect moins reluisant de ses exploits sexuels. A-t-il eu des enfants avec ses filles, comme on l’entend si souvent ? Si l'on suit la

chronique des années Ramsès II, depuis le décès de sa grande chérie Nefertari, il aurait épousé deux des filles qu'ils eurent ensemble, Mérytamon et Hénouttaouy, et peut-être même une troisième, Néfertari II. Ce pharaon libidineux se serait marié aussi avec deux filles qu'il a eues avec Isis-Néféret, l'autre Grande Épouse royale : Bentanah, Nebettaouy. Puis il aurait épousé Hénoutmirê, la fille de sa propre fille et épouse Mérytamon.

Cela veut-il dire qu'il se serait rendu coupable d'inceste ? Rien ne permet de l'affirmer. Premier point important, quatre de ses filles épouses (Nebettaouy, Hénouttaouy, Mérytamon, Nefertari II) n'ont pas d'enfants connus. Il reste deux cas tangents :

• Hénoutmirê, avec laquelle il se serait aussi marié, serait la fille de sa propre fille, Mérytamon, d'après certains égyptologues. D'autres affirment qu'il n'en est rien. Ce qui est certain, c'est qu'Hénoutmirê apparaît bien dans la liste des épouses mais pas dans la liste « officielle » des filles de Ramsès II ;

• Sa fille aînée, Bentanat, devenue sa grande Épouse royale, avec laquelle il aurait eu une fille : on a retrouvé une représentation de Bentanat et d'une jeune fille (au nom inconnu), en présence du roi. Mais encore une fois, on ne trouve aucune trace archéologique de cette supposée fille, et rien qui la relie biologiquement à Bentanat. Pour le moment du moins.

Résultat des courses : Ramsès II s'est bel et bien marié avec ses filles pour des raisons que la raison royale imposait. Mais il n'est avéré nulle part qu'il a consommé (formule épouvantable en l'espèce) ces mariages. La confusion à ses dépens viendrait des difficultés de transcriptions et de traduction, d'un langage obscur car imagé (la fille, la sœur et la femme sont souvent des notions à géométrie variable), déchiffré hors contexte. Et aussi du pataquès historique provoqué par les pilleurs de tombes, le réemploi des sépultures et des sarcophages[75], et la dégradation des preuves par le temps, les conditions atmosphériques et le contexte politique.

Enfin, si l'inceste était avéré, on peut aussi émettre l'hypothèse qu'il s'agissait de prolonger la fécondité du couple royal, les filles mettant au monde des enfants du même sang que leur mère, et assurant ainsi la succession. Cela peut paraître affreux, mais c'est plausible.

## Akhenaton et Néfertiti, premiers people (règne de -1353/52 à -1338 ?)

En 1887, une paysanne d'El Tell en train de sarcler son champ jure soudain comme un charretier embourbé quand son outil de jardinage fait des étincelles

contre des objets durs. Elle racle la terre plus profond et exhume des dizaines de tablettes d'argile couvertes de caractères cunéiformes. Elle réalise très vite que ce genre d'objet a une grande valeur aux yeux des roumis, valeur dont les raisons lui échappent mais qui peut lui éviter de continuer à s'escrimer en plein soleil. Elle se met en rapport avec quelques trafiquants d'antiquités du coin. Les tablettes sortent du sable et de l'éternité pour passer directement au marché noir.

Mais quelques pièces finissent par tomber aux mains de spécialistes plus scrupuleux et l'affaire s'ébruite. La police égyptienne met tous les trafiquants en prison et les égyptologues se manifestent rapidement : ils rachètent les tablettes en circulation[76]. Bingo ! Ils comprennent qu'il s'agit des restes rares de courriers diplomatiques de l'époque des pharaons[77].

On a en effet découvert ces tablettes aux alentours des vestiges d'une ville inconnue. Ont été également découvertes des stèles qui indiquent qu'un pharaon mystérieux, un certain Akhenaton, et sa reine tout aussi mystérieuse, Néfertiti, auraient fondé ici une ville, Akhetaton, et y auraient vécu heureux au point d'y faire construire un temple funéraire. Mais vu le nombre de martelages de cartouches royaux qu'on observe, les égyptologues en concluent qu'une malédiction posthume a frappé le couple de souverains, et que la ville a été rayée de la carte après leur destin funeste. Mais alors, qui étaient Akhenaton et Néfertiti ?

Il existe plusieurs versions des origines de Néfertiti (« La belle est venue »), sans qu'aucune ne soit à ce jour certaine. La version la plus couramment admise indique qu'elle serait la fille d'Aÿ, grand dignitaire et futur pharaon[78]. Elle n'est pas de sang royal et si elle se marie avec un pharaon, son rôle politique est appelé à être assez effacé.

Si sa vie est peu connue, sa beauté est légendaire. On en a une idée grâce au fameux buste découvert en 1912 à Amarna dans l'atelier du sculpteur Thoutmès : visage à l'ovale parfait, grands yeux en amande, pommettes hautes et à peine saillantes, nez fin, bouche charnue rehaussée de rouge. C'est un portrait officiel. Et donc, même sans Photoshop, il est certain que cette beauté a été améliorée, voire exagérément embellie. Petite mais hautaine, elle a un teint clair qui frappe ses contemporains. Elle porte ses cheveux longs cachés dans une haute toque bleue aux allures de mortier renversé. Au milieu de la toque, un diadème d'or orné de pierres précieuses et d'un uræus[79] sur le devant. Plusieurs représentations de Néfertiti montrent que son visage n'est pas le seul reflet de sa beauté : une statue conservée au musée du Louvre la montre à peine revêtue d'un tissu plissé qui met en valeur poitrine, hanches et fesses généreuses.

On ne sait pas vraiment quand elle se marie avec Aménophis IV. Ce qui est sûr, c'est qu'en l'an 3 de son règne, Aménophis IV devenu Akhenaton grâce au décès prématuré de son frère aîné Thoutmosis, prétendant logique au trône, dévoile son rêve un peu délirant de fonder une nouvelle religion monothéiste, consacrant le dieu Aton comme puissance universelle dispensant la lumière, la chaleur, la vie, la douceur et la paix. Le clergé d'Amon, cramponné à sa ville fétiche de Thèbes, doit, la mort dans l'âme, accepter la construction d'une nouvelle capitale politique et religieuse, Akhetaton. En plein désert… C'est un peu le Versailles d'Akhenaton : loin des turbulences de l'ancienne capitale, et disponible pour exprimer de nouvelles formes d'architecture.

Sur le papier, le couple Akhenaton-Néfertiti file alors le parfait amour. Six filles naissent de leur union[80]. Le disque solaire étant désormais la seule image admise du dieu Amon, le roi et la reine deviennent des sujets d'adoration : leur vie quotidienne est mise en scène tels des people antiques. Dans un style artistique étonnant, les peintures et les bas-reliefs montrent un couple célébrant les joies simples de l'existence, saisi dans des gestes quotidiens : se promener en ville (en char, tout de même, ce qui fait de l'animation en ville), se montrer régulièrement à la fenêtre du palais et y lancer des petits bijoux pour les hauts fonctionnaires, manger ensemble, jouer avec leurs enfants, s'embrasser en public (pendant qu'Akhenaton conduit le char, ce qui est assez dangereux) ou encore pour Néfertiti, donner le sein à son fils. Sur une stèle conservée au Louvre, on voit Néfertiti assise sur les genoux de son auguste époux. On voit aussi le couple royal représenté en haut-relief se tenant par la main, lui vêtu d'un pagne et elle habillée d'une robe blanche plissée transparente. Il existe aussi des talatates (pierre de construction en grès) avec des dessins montrant Néfertiti se lavant avant de rejoindre son mari, ou le couple montant sur un lit en se tenant par le bras[81].

La cellule familiale devient ainsi le centre du monde[82]. Et Néfertiti joue un grand rôle lors des fêtes royales célébrées avec son époux au temple d'Aton. Quand on s'est attaché à reconstituer par ordinateur le temple d'Aton à Karnak, brisé en milliers de morceaux, on s'est rendu compte que les représentations de Néfertiti apparaissaient encore plus souvent que celles de son mari. Curiosité : on la voit tuer ses ennemis en les tenant par les cheveux, dans la posture traditionnelle des pharaons mâles au combat. C'est dire le rôle majeur qu'elle a dû jouer, rôle dont la postérité a gardé peu de traces, compte tenu de la malédiction qui a touché le couple après sa disparition.

Comme on l'a vu, Akhenaton et Néfertiti n'ont eu aucun fils et jouent au couple parfait. Mais ce grand sentimental d'Akhenaton se laisse gagner par le

démon de midi et n'y résiste pas trop. Il possède un harem à Amarna qui n'est pas là pour rien. Il s'est marié avec d'autres femmes : Kiya (une des filles du roi de Mitanni), Nebetâh, ses propres sœurs, Mérytaton, Mâkhétaton et Ânkhesenpaaton, ses propres filles (même si on peut penser que ce sont des mariages de façade destinés à préserver la royauté). Tout cela fait beaucoup. Kiya est la mieux placée et ce, pendant quelques années, pour succéder à la place de Grande Épouse royale de Néfertiti. Mais cela se termine mal pour elle. Toutes ces unions sont sans descendance certaine. Sauf une – une épouse secondaire, fille d'Amenhotep III et de la reine Tiyi, donc sa propre sœur – lui donne un fils dont on se souviendra longtemps : le fameux Toutankhamon[83].

La fin de ce couple déjanté et glamour est un imbroglio historique qu'on n'a toujours pas réussi à démêler. L'une des hypothèses serait que Néfertiti serait morte avant son mari. Akhenaton, qui sentait un vent mauvais se lever contre ses réformes religieuses contestées et contre l'Égypte en général (les Hittites attaquant à nouveau), aurait tenté de préserver son pouvoir et sa filiation en se remariant vite fait avec sa fille Mérytaton. Mais tout ceci, c'est au conditionnel passé.

## Qui veut m'épouser, moi reine ? (rencontre mythique)

Les bouleversements que subit l'Égypte, entre la fin du règne d'Akhenaton et la mort de Toutankhamon, rendent difficile une exposition définitive des faits. Mais si les archives égyptiennes de cette époque sont muettes ou peu claires, les archives hittites ont, elles, gardé la trace d'une extraordinaire correspondance avec la cour d'Égypte : une reine veuve d'un pharaon fraîchement décédé aurait écrit au roi hittite Suppiluliuma pour lui demander de lui donner un de ses fils en mariage ! Mais de qui s'agit-il ? De Néfertiti ? De Mérytaton ou d'Ânkhésenamon ? Mystère. Les spécialistes se déchirent et il est impossible de privilégier telle ou telle piste.

Je vous raconte donc la version Mérytaton. À l'époque de son mariage consanguin de circonstance avec son père Akhenaton, Mérytaton avait 13, 14 ans tout au plus. La jeune épouse se glisse dans les sandales de la reine Néfertiti décédée : sur des stèles conservées à Berlin, on la voit servant à boire à son royal époux, ou recevant de lui une caresse affectueuse sur le visage ; sur une autre peinture, elle est montée sur un char aux côtés d'Akhenaton. Elle a tellement bien intégré son rôle de Grande Épouse royale que le roi de Babylone, Bourna-Bouriash II, se plaint qu'elle n'ait pas contribué à sa guérison et qu'elle n'ait pas demandé de ses nouvelles[84] !

Quand Akhenaton passe l'arme à gauche prématurément (peut-être à cause de la peste, comme Néfertiti et quatre de leurs filles), Mérytaton prend le pouvoir avec l'aide des principaux personnages du royaume. Il y a urgence, l'Égypte est au bord de la défaite face aux Hittites devenus menaçants. Dans un pays complètement chamboulé, à la merci des intrigues de palais pour la renverser, Mérytaton entame alors une démarche surprenante. À l'inverse de Ramsès III qui avait accepté la demande du roi hittite de lui envoyer sa fille, c'est elle qui envoie un courrier au nouveau souverain hittite Souppilouliouma I^er^. Elle lui écrit :

> « Mon mari est mort et je n'ai pas de fils. Les gens disent que tu as de nombreux fils. Si tu m'envoies un de tes fils, il deviendra mon époux, car je répugne à prendre un de mes serviteurs [comprendre : « Les hauts dignitaires qui me servent »] pour en faire mon époux. »

À la lecture de cette missive, Suppiluliuma écarquille les yeux et demande qu'on lui serve un autre verre de hapuštiya (boisson hittite), histoire de se remettre de sa surprise. Puis il réunit son conseil et leur fait part de sa stupéfaction : « Depuis les temps anciens, pareille chose ne s'est jamais produite ! » Après quelques palabres et horions divers, on décide d'envoyer un messager de haut rang, le chambellan, Hattoushaziti, avec la consigne d'essayer d'y voir plus clair dans cette embrouille. Il est vrai que les Égyptiens sont en mauvaise posture, militairement parlant, et le roi hittite a commencé à pousser ses pions avec succès. Après quelques jours de voyage, le chambellan paraît devant la reine d'Égypte et lui fait part des doutes du souverain. Furieuse, elle écrit séance tenante une réponse au roi hittite, d'un ton assez pète-sec :

> « Pourquoi dis-tu : "Ils essaient de me tromper" ? Si j'avais un fils, aurais-je écrit à un pays étranger d'une façon humiliante pour moi et mon pays ? Vous ne me croyez pas et vous dites une chose pareille ! »

Au retour du messager encore tout secoué par les réprimandes de la reine, Suppiluliuma est rassuré sur ce point. Il envoie son troisième fils, Zannanza, rejoindre la reine et se faire couronner roi d'Égypte. Mais selon toute vraisemblance, la démarche de Mérytaton n'est qu'un subterfuge du pouvoir égyptien pour gagner du temps au moment d'une succession compliquée : le malheureux Zannanza est assassiné soit en chemin par les sbires du général Ay, soit très peu de temps après avoir accédé au trône d'Égypte, dans le palais. Désormais plus affirmée, Mérytaton reprend seule le pouvoir pour trois ans, le temps que Toutankhamon soit assez grand pour régner. L'une de ses premières décisions est de retransférer la capitale d'Amarna à Thèbes. Elle meurt très jeune, un an après, probablement âgée de 17 ans.

Voilà, je vous laisse le soin d'imaginer la même histoire en l'intégrant à la biographie de Néfertiti ou d'Ânkhésenamon, au choix, aucune piste n'étant à

écarter dans la délicate histoire égyptienne…

## Toutankhamon, amant chétif

La découverte de sa tombe reste l'un des événements majeurs du siècle dernier. Mais les richesses dont elle regorgeait ont masqué une triste réalité : le règne de Toutankhamon n'aurait pas mérité une telle gloire posthume. On le sait, d'autres rois et reines ont eu des règnes bien plus prestigieux. Mais on a pillé leurs tombes, donc il ne reste plus rien pour en parler. Parvenu très jeune au pouvoir, Toutankhamon est sous la coupe de généraux qui ont la haute main sur les affaires, compte tenu des menaces d'invasion qui pèsent sur le pays.

Quant à ses exploits sexuels… Il suffit de rappeler que le jeune pharaon était une plaie vivante. Il était paludéen au dernier degré (il avait la malaria tropica, qui vous donne la fièvre toutes les quarante-huit heures). Il était aussi atteint du syndrome de Klippel-Feil, fusion congénitale des vertèbres cervicales, qui limite fortement les mouvements du cou. Et il avait contracté la maladie de Köhler, qui avait occasionné chez lui une nécrose du petit doigt de pied gauche. Il marchait donc en boitant. D'ailleurs, on a retrouvé des cannes dans sa tombe. Et pour couronner le tout, si je puis dire, il souffrait horriblement d'une dent de sagesse. (L'Efferalgan n'existant pas à l'époque…)

Il faut dire qu'il est le fils d'Akhenaton et d'une des sœurs d'Akhenaton[85]. Il se marie avec Ânkhésenamon[86], troisième fille et veuve de son père Akhenaton, sa nièce et sa belle-sœur ! Tout fiévreux, boiteux et raide du cou qu'il soit, il réussit quand même à avoir deux enfants. Dans sa tombe en effet, on a découvert deux fœtus momifiés dont Toutankhamon est le père : une fille prématurée de 5 mois et une autre visiblement morte à la naissance. On ne peut que rendre hommage à Ânkhésenamon qui les a conçus. Compte tenu d'un mari aussi affaibli, son dévouement sexuel force le respect.

Quand on regarde les représentations du jeune roi et de son épouse, on a l'impression qu'elle prend soin de lui. Apparaissant sur une peinture murale d'Amarna, elle lui fait humer des fleurs de lotus. Ailleurs, sur un coffret en ivoire de son mobilier funéraire, elle l'accompagne dans les étapes symboliques de son voyage vers l'éternité, habillée d'une robe plissée transparente et lui offre des fleurs. Ou sur un autre coffret, elle lui fixe rituellement un collier *menât* au cou (pas évident, vu la raideur dudit cou, évoquée plus haut). Sur le dossier d'un fauteuil, elle est représentée appliquant un onguent odoriférant et bienfaisant sur le corps bien fatigué de son mari. Sur un bas-relief, on le voit quitter le monde des vivants d'une démarche aussi chancelante que celle qu'il devait avoir dans la réalité.

Mais ne nous y trompons pas : tout cela est symbolique et rend compte d'une codification sans rapport avec nos interprétations actuelles. Dans un autre bas-relief, le jeune roi est représenté versant un liquide parfumé dans les mains offertes de la reine, allusion transparente à l'acte sexuel. « Verser » (« séty ») a le même son, quand on le prononce, que « sétchy » (faire l'amour, ensemencer)[87]. Et sur le naos[88] de sa tombe, on le voit chasser rituellement des oiseaux avec un arc… Bander son arc est ici une allusion assez transparente à l'acte sexuel. Il est assis dans un fauteuil avec Ânkhésenamon à ses pieds (ce qui limite singulièrement ses performances cynégétiques, soit dit en passant).

Mais sa femme, quant à elle, à ses pieds est dans une position codifiée, comme l'explique Pascal Vernus[89] : « Certes, elle tient une flèche dans sa main qui a fait beaucoup gloser certains experts. Mais sa position est très courante : en réalité, elle se baisse et lui désigne le gibier avec le doigt de son autre main. Sur un autre document, on voit d'ailleurs une autre reine dans la même position, en train de dire à son roi : « Attrape-moi ce beau loriot ! ».

Toutankhamon, on le sait, est mort prématurément, probablement des suites d'une fracture de la jambe (avec arrachement de la rotule) qu'on a observée sur sa momie. Char saboté ? Chute provoquée ? Les circonstances de cet accident sont obscures. Il avait de toute façon peu de chances de vivre vieux avec un aussi lourd passif physique. Ânkhésenamon a peut-être davantage joué le rôle d'infirmière attachée au service d'un enfant-roi perclus d'affections diverses que d'une princesse saisissant à pleines mains les attraits charnels d'un souverain vigoureux. Une théorie, interprétation de plus…

## Cléopâtre, la belle et le bête

*« L'âge ne peut la flétrir ni l'habitude épuiser l'infinie variété de ses appas. Les autres femmes rassasient les désirs qu'elles satisfont ; mais elle, plus elle donne, plus elle affame ; car les choses les plus viles ont de la grâce chez elle ; tellement, que les prêtres sacrés la bénissent au milieu de ses débauches. »*

William Shakespeare, *Antoine et Cléopâtre*

Je m'apprêtais à éviter le sujet, considérant avec raison que cette reine n'a rien à faire dans un ouvrage sur la sexualité des pharaons, malgré ses frasques légendaires. Certes, c'est en déchiffrant un cartouche de Ptolémée et de Cléopâtre que Champollion a trouvé la clé de déchiffrement des hiéroglyphes.

Mais il faut bien se rappeler que la belle n'appartient pas à l'histoire pharaonique proprement dite car elle fait partie de la lignée des Ptolémée, qui sont eux-mêmes les descendants du général d'Alexandre le Grand. Lequel a envahi l'Égypte et s'y est fait proclamer pharaon, en -331, lui le Macédonien. Il

prend le pouvoir sachant que l'Égypte est déjà sous domination perse, et que son dernier pharaon, Nectanebo II, a été expulsé du pouvoir depuis un bon moment. Et quand Cléopâtre VII devient reine trois cents ans plus tard, l'Égypte est une province romaine. Donc a priori, plus rien à voir avec les pharaons. Mais comment passer outre cette figure féminine incontournable au pays des pyramides ? Donc je ne résiste pas au bonheur de m'attaquer à la biographie passionnante de cette reine formidable.

Cléopâtre naît au cours de l'hiver -69, -68 avant J.-C. Elle est la fille de Ptolémée XII et d'une de ses concubines. Adolescente, elle assiste au rétablissement, par les Romains, de son père sur le trône d'Égypte, après la révolte de Bérénice. Ce qui lui donne une idée de l'état du pays et des forces en présence. Devenue adulte, elle fait preuve d'une grande intelligence, est polyglotte, belle, dotée de charisme, et de plus elle possède une voix singulière, que l'on n'oublie pas. Elle arrive au pouvoir à la mort de son père, en -51. Selon une tradition déjà bien établie, elle se marie avec son frère, Ptolémée XIII, trop jeune pour régner. Très vite, leur relation se dégrade.

En -49, lors de son passage à Alexandrie, elle s'immisce dans la guerre entre Pompée et César, et joue la mauvaise carte en séduisant (jusqu'à l'union charnelle) le fils de Pompée. Mauvais choix car, en juin -48, Ptolémée XIII, gamin manipulé par ses conseillers, fait assassiner Pompée, général romain en révolte contre César. Il voulait s'attirer la reconnaissance de César, mais ce dernier le prend très mal. Il convoque le couple pour les réconcilier, surtout parce qu'il a envie de se faire rembourser un prêt contracté par leur père.

Cléopâtre connaît la réputation de César. Comme le dit crûment un historien de l'époque, « César baisait beaucoup de femmes et aussi d'autres que le hasard lui faisait rencontrer »[90]. Cela fait un peu beaucoup.

Elle joue le tout pour le tout et se présente devant César enroulée dans un tapis. Enfin, ça, c'est la galéjade racontée par ce plaisantin de Plutarque. Selon toute vraisemblance, ce n'est pas un effet sensuel : elle rejoint juste César, cachée dans un sac de grains, lui-même enroulé dans un tapis, pour échapper à la vindicte de son frère, dont les sbires empêchent les allées et venues autour du général romain. César se laisse séduire. Fin politique, il sait qu'une forte position sur l'un des greniers à blé de Rome peut lui valoir le respect de la Ville éternelle. Tout en s'abandonnant avec la belle égyptienne aux délices d'Alexandrie, et après s'être débarrassé du frangin encombrant (qui se noie dans le Nil en s'enfuyant et dont on retrouvera le corps dans la vase), il lui demande d'épouser un autre de ses frères, Ptolémée XIV, ce qui lui permet d'assurer le vrai pouvoir. Le frère et la sœur mariés remontent le Nil sur un bateau somptueux, puis César

retourne à ses combats et prononce le fameux *« Veni, vidi, vici ! »* après avoir vaincu Pharnace. Et il reprend son emploi de séducteur à mi-temps.

Il retourne ensuite à Rome d'où, en -46, il convoque la reine, qui a accouché entre-temps de leur fils Césarion. Elle n'y est pas très bien reçue. César ne la traite pas trop mal mais Cicéron et Pline n'ont pas de mots assez durs pour montrer en quelle estime ils tiennent la « prostituée de César ». Elle se console dans les bras d'Antoine. Deux ans plus tard, César est assassiné aux ides de Mars, comme chacun sait. Cléopâtre va profiter de la situation : elle rentre à Alexandrie, fait assassiner froidement son frère Ptolémée XIV et, se proclame reine.

Mais le contexte n'est pas des meilleurs : la famine et les crues font des ravages en Égypte. Et les assassins de César se font une guerre qui déborde jusqu'au Nil. Fort heureusement, cette fois, elle choisit le bon camp. Et se voit invitée par Antoine à Tarse (Turquie). Connaissant les goûts de luxe d'Antoine, elle le rejoint dans un bateau à la poupe dorée, aux cordages de soie, aux voiles pourpres parfumées, propulsé par des rames d'argent. L'équipage compte des chérubins et des femmes langoureuses grimées en nymphes, en sirènes. Le tout évolue au son des flûtes et des lyres, avec au beau milieu, Cléopâtre alanguie sous un pavillon en tissu d'or. Le soir, parvenue à terre, elle l'invite dans sa résidence illuminée par les flambeaux. Il faut ce qu'il faut, et Cléopâtre n'a pas que le sexe en tête : elle doit négocier âprement l'avenir de l'Égypte. Bien sûr, Antoine, 42 ans, retombe dans les filets de Cléopâtre, 29 ans. Pour l'impressionner, l'homme s'habille en Hercule, et elle entre dans le jeu de son amant « demi-dieu. » Il joue au grossier personnage et adore se montrer en compagnie des soldats. C'est un habitué des banquets, des ripailles et de la rigolade avinée. Elle est plutôt grave et sérieuse, voire impitoyable (elle fait empoisonner sa sœur Arsinoé). Mais elle est investie de son rôle de reine et sait que cet idiot qui se croit fort est facile à manipuler.

Commence alors une liaison qui durera dix ans, avec trois enfants à la clé, tout d'abord des jumeaux, Alexandre Hélios et Cléopâtre Séléné, qui vont pouvoir jouer aux Lego avec Césarion (le fils de César), puis plus tard un troisième enfant, Ptolémée Philadelphe. Belle famille pour ce couple étonnant formé par une reine et un général romain. Césarion est proclamé roi en -35, sous le nom de Ptolémée XV.

Antoine se sent pousser des ailes. Il est comme subjugué par Cléopâtre, qui sait l'amuser, se joindre à ses bêtises d'enfant, pour mieux le manipuler par la suite. Elle chasse avec lui, ils jouent et boivent ensemble. Ils se promènent la nuit déguisés dans Alexandrie, tapent aux portes et partent en courant. La femme

officielle d'Antoine, Fulvie, multiple les actions pour essayer de les séparer. Elle aime son époux et serait prête à tout lui pardonner. Mais elle déteste Cléopâtre. Elle meurt opportunément en -40, après une ultime rencontre orageuse avec son mari. Curieusement, Antoine se marie alors avec Octavie (la sœur du futur empereur romain Auguste), pour des raisons politiques, ce qui met Cléopâtre en rage.

Mais les nuages s'amoncellent. Octave, le concurrent d'Antoine, s'est bien moqué de lui, y compris en lui mettant Octavie dans les pattes. Antoine finit par se séparer de son épouse félonne, et retourne dans les bras de Cléopâtre, qui rêve de devenir reine, mais à Rome. À cause de ses décisions politiques hasardeuses et de ses banquets interminables, Antoine finit par se mettre les Romains à dos.

Enfin, Octave livre contre lui la fameuse bataille d'Actium qui s'achève avec la déroute d'Antoine et de Cléopâtre : ils s'enfuient ensemble piteusement. Après avoir passé ses derniers mois en banquets décadents, Antoine tente de se suicider en se laissant tomber sur son épée. Il se rate et entame une agonie sanguinolente, avant de mourir quelques jours plus tard. Cléopâtre lui rend les honneurs funèbres en le faisant embaumer. Elle essaie sans conviction de séduire le vainqueur Octave. Il reste de marbre et lui propose juste de la ramener à Rome, pour célébrer son triomphe. Probablement couverte de chaînes. Elle décide alors de s'empoisonner. Elle meurt, piquée par un aspic posé sur un plat de figues, selon Plutarque. Plus sûrement en buvant une sorte de ciguë. Seul fils biologique de César, le malheureux Césarion, 16 ans, est exécuté sur ordre d'Octave. Les deux autres enfants de la reine survivent : sa fille en se mariant à un roi berbère, son autre fils en disparaissant prudemment de la circulation. Cléopâtre aura tenté par tous les moyens, y compris par les sentiments et le sexe, de maintenir son pouvoir au service d'une Égypte reconstruite, plus forte et entourée d'alliances puissantes. Mais les événements romains en auront décidé autrement.

# LE PEUPLE AU LIT

*« Mon désir me porte vers toi,*
*mon cœur me porte vers toi,*
*comme le désir d'Horus vers son œil,*
*celui de Seth vers ses testicules,*
*celui d'Hathor vers sa tresse*
*et celui de Thot vers son épaule. »*[91]

Ð Qu'est-ce que le peuple et en quoi se différencie-t-il de l'élite ? Au Moyen Empire, on estime la population égyptienne à un million, un million et demi, dont trois à cinq pour cent appartenant à l'élite lettrée[92]. Le reste est constitué de soldats, de fermiers, d'ouvriers agricoles, de petits fonctionnaires et d'esclaves. L'espérance de vie est dramatiquement courte : entre 25 et 35 ans. C'est terrifiant ! Il faut donc impérativement avoir des enfants et vite. Et pour cela, se faire beau ou belle pour attirer son ou sa partenaire, car l'horloge biologique s'emballe rapidement.

## Coquetterie égyptienne

La toilette du matin est une tradition bien respectée. Les demeures royales et les maisons des nobles sont pourvues de salles de bains, où l'on se douche en se renversant l'eau d'un vase sur le corps, seul ou aidé d'un domestique. Les ablutions sont obligatoires pour accéder aux espaces cultuels, qui sont légion. Quand on descend dans l'échelle sociale, cela se dégrade un peu : il faut se contenter de faire sa toilette en dehors de la maison ou dans une pièce au sol sans carrelage. On peut aussi aller se baigner dans le Nil, pour ceux qui ont la chance d'habiter à côté. En évitant le courant et les crocodiles. Pour se laver, les Égyptiens utilisent du savon pâteux à base de graisse animale et de craie, de l'argile, du natron ou encore des lupins écrasés en poudre[93].

Les hommes se rasent tout le corps, les femmes s'épilent, y compris le pubis : la peau lisse est une recherche constante pour cette population qui a le poil en horreur. Ainsi les hommes portent-ils rarement la barbe, sauf en signe de deuil. Évitons un haut-le-cœur en ne dévoilant pas la composition de la crème

dépilatoire utilisée à cette époque, hormis ce détail : l'une comprend des excréments de mouche, l'autre du sang de vulve de chienne[94].

Une fois que la peau est propre et sans poil, des parfums aromatiques et des onguents couvrent les mauvaises odeurs corporelles qui ne manquent pas de survenir par la suite : oliban, térébenthine, gomme arabique, myrrhe importée du pays du Pount, huile de moringa, huile d'amande, miel, lait… Les onguents sont parfois proposés dans des cuillères en bois, remplissant un corps de canard en creux maintenu par une jouvencelle semblant nager dans l'eau. Quand on ne se parfume pas, c'est signe qu'on se néglige… ou qu'on ne se remet pas d'une séparation non consentie.

La peau peut être embellie aussi par le tatouage, pratique connue dès la plus haute antiquité et importée de Nubie. Les chanteuses, les musiciennes et les danseuses, notamment, en faisaient leurs marques de reconnaissance, quand les dames de l'élite s'en passaient. Figures géométriques, points répétés en ligne ou symétriquement, sur le ventre, les cuisses, la poitrine, le dos, les bras, les pieds et même le pubis… Parfois, tout le corps est tatoué. Ou seulement certaines parties pour mettre en valeur l'image reproduite. Ainsi, à Deir el-Medineh, une scène peinte sur la paroi du vestibule d'une maison représente le propriétaire et sa femme recevant des offrandes en compagnie de deux musiciennes. L'une joue de la harpe, l'autre, jeune et dénudée, danse et joue de la lyre. Sur ses cuisses, un tatouage du dieu Bès.

## Khôl vert, khôl noir

Se maquiller les yeux est une pratique qui remonte à la nuit des temps. Les Égyptiennes écrasent la malachite qui va donner une poudre verte. C'est cette poudre qu'elles étalent autour des yeux. Il faut cependant attendre l'Ancien Empire pour voir les femmes rehausser leur regard par un long trait de khôl noir qui accentue le charme mystérieux de leur iris légèrement décalé.

Cette pratique esthétique a aussi la vertu de protéger les yeux. Les Égyptiens avaient découvert le khôl en tant que collyre pour prévenir et soulager des infections oculaires. En effet, bien que comprenant du plomb, un produit très toxique, la présence de ce métal à très faible dose entraîne la production d'une enzyme cellulaire qui active le système immunitaire et protège l'œil des attaques bactériennes oculaires ! Le pharaon et ses sujets ont aussi été conquis par l'effet esthétique que conférait le khôl au regard, et femmes et hommes l'utilisaient pour se maquiller.

On trouve des preuves de soin de la peau pour combattre les rides et lutter contre le vieillissement. Des recettes existent, notamment dans le papyrus

Ebers[95]. En revanche, les Égyptiennes ne semblent pas connaître le rouge à lèvres. Mais il y a des exemples de femmes aux ongles des pieds et des mains sinon vernis, du moins peints, comme dans la tombe de Pachedou à Deir el-Medineh : plusieurs personnages représentés (hommes et femmes) ont les ongles blancs. Et ce que les Égyptiennes recherchent le plus, c'est un teint blanc, presque nacré, ce qui les fait fuir le soleil et rechercher l'ombre en permanence. Le teint hâlé est réservé aux paysannes : les femmes nobles ou de la bonne société veulent une peau blanche.

## Cheveux érotiques

> « Il me trouva toute seule assise. Alors il me dit : viens, passons une heure couchés ensemble. Défais ta chevelure ».[96]

Cheveux ou perruques sont des atouts indispensables de la séduction. C'est un atout érotique : la chevelure très abondante est perçue comme plus sensuelle. Et la femme égyptienne attire l'attention de son partenaire par un mouvement de la tête lançant une mèche de ses cheveux. C'est autant un piège pour attirer qu'un lasso pour enserrer l'amant potentiel, une fois qu'il s'est approché trop près ! D'ailleurs, dans l'un des poèmes des chants d'amour, une jeune femme qui attend la venue de son amant fait en sorte de parer à toute éventualité : « J'ai revêtu ma perruque pour être prête à tout moment »[97].

La chevelure constitue un élément important dans la construction de la féminité et de la sexualité. Dans les temples, dans les tombeaux des reines et des nobles, on ne compte plus les images de femmes en train de se coiffer ou coiffées par leurs servantes, le matin ou en prélude à une prochaine rencontre avec un homme. La variété des coiffes se manifeste à travers les gestes de la servante qui sépare les mèches, brosse, relève, attache, met des épingles… Le port de coiffures spécifiques répond aussi à l'observance des fêtes ou d'actes rituels, comme l'accouchement ou l'allaitement. La femme qui vient d'accoucher se coiffe, signe de son envie de plaire à nouveau. Pour les hommes, le crâne rasé et le port de la perruque ne sont pas monnaie courante : ils marquent l'appartenance à une élite. Les hommes du peuple ont les cheveux courts, et à tout le moins négligés. Le papyrus pornographique de Turin met en scène des hommes à moitié chauves, mal rasés, signe de leur position sociale plus basse.

Les Égyptiens ont les cheveux épais. Leur couleur varie du châtain clair au noir le plus profond. Ce noir lui-même a d'infinies nuances que les Égyptiens se plaisent à comparer au bleu nuit ou l'indigo très foncé. Sur une stèle conservée

au Louvre, le grand prêtre d'Amon Menkhéperrê, qui officia de -1045 à -992, parle ainsi de la belle Moutirdis, prêtresse d'Hathor :

« Ses cheveux sont plus noirs que le noir de la nuit, que les raisins et les figues. »

Dans un autre papyrus, un homme décrit la chevelure d'une déesse :

« Sa nuque est haute, sa poitrine resplendissante, ses cheveux du vrai lapis-lazuli. Son bras l'emporte sur l'or, ses doigts sont comme des boutons de lotus. »[98]

Ramsès II fait exception avec sa tignasse rousse, couleur associée à la sorcellerie dans l'imaginaire de l'époque, ce qui ne l'a pourtant pas empêché de régner longtemps sur un peuple à cheveux bruns.

Compte tenu de la sécheresse qui règne la plupart du temps, il faut prendre soin des cheveux, pour les débarrasser de la poussière et les protéger d'un soleil agressif et du vent brûlant du désert. On peut les laver avec du savon à base de cendres végétales ou de natron[99] mais l'eau n'est pas vraiment abondante dans le pays. On doit aussi les peigner, les débarrasser des poux qui pullulent. D'où ces peignes doubles à dents plus ou moins rapprochées, qu'on retrouve souvent dans les tombes, et qui permettent de lutter contre ces parasites. Et quand la vermine devient insupportable, on se rase le crâne.

Les cheveux peuvent être également mis en valeur. Les femmes multiplient les nattes, franges, tresses, boucles, frisettes et même extensions en vrais ou faux cheveux – les idées et les possibilités sont infinies… Sont ajoutés baumes et parfums, servant autant à attirer l'attention qu'à protéger la chevelure[100]. Ces dames utilisent aussi des bandeaux en or pour les nobles, des rubans simples pour les autres.

Quand ils ne sont pas assez longs, ou qu'on commence à les perdre, certaines recettes sont employées. Comme celles de Sechséchet I^re^, la mère de Téti I^er^, connue longtemps après son règne pour la longueur et la beauté de sa chevelure. Au point que près de mille ans après sa mort[101], les apothicaires de la XVIII^e^ dynastie avaient conçu une lotion contre la chute des cheveux en faisant référence à sa coiffure légendaire :

« Remède pour faire pousser les cheveux, préparé (jadis) pour Sechséchet, mère de la Majesté du roi Téti I^er^ juste de voix ».

La mixture pour avoir de longs cheveux « comme la reine » était réalisée à base de pattes de chien, de noyaux de dattes et d'ingrédients divers dont du sabot d'âne[102]. Que des ingrédients naturels… Une autre mixture de soin capillaire comporte de la graisse d'hippopotame et des excréments de gazelle, mélangés avec de l'ocre rouge, du minerai de plomb (galène), de la graisse et de l'arbre *khet-des*. Je serais curieux de voir l'aspect de ce baume magique…

Dès lors, comment se débarrasser d'une rivale ? Certes, on peut l'envoûter, en utilisant une statuette de femme nue et attachée, piquée d'épingles magiques, si l'on en croit des pratiques rapportées datant de la période hellénistique. Mais vous pouvez aussi plus sûrement faire tomber les cheveux de votre rivale, qui perdra instantanément son pouvoir de séduction. Comment procéder ? Il suffit de lui faire avaler (discrètement) du *ver ânârt* (un ver de vase) cuit dans la graisse[103]. Mais la maîtresse a tout de même la possibilité de prendre un antidote. Enfin, si elle a le cœur bien accroché : car il est composé du bas de la jambe d'hippopotame et d'écailles de tortue[104]. Bon appétit.

Mais pour remédier à la calvitie, cacher les cheveux blancs ou masquer ses cheveux filasse, ou tout simplement par coquetterie, perruques et postiches sont les méthodes les plus en vogue tout au long de l'Égypte des pharaons. Les perruquiers acquièrent un savoir-faire extraordinaire. Les femmes et certains hommes en portent : longues et tombant sur la poitrine pour les femmes, courtes pour ces messieurs. La plus ancienne connue remonte à la XI^e^ dynastie, soit deux mille ans avant notre ère.

La reine Ahmès-Méritamon, qui arbore une magnifique chevelure épaisse enroulée sur sa tête – comme le montrent les statues ou les dessins de son sarcophage qui la représentent –, avait encore des tresses et des extensions postiches dans sa chevelure lors de la découverte de sa momie. Et l'on a aussi retrouvé des paniers pleins de tresses et de mèches dans sa tombe, pour qu'elle puisse se faire belle dans l'au-delà. Sa belle-mère, la reine Ahmès-Néfertari, utilisait également des fausses tresses afin d'épaissir artificiellement sa chevelure. Ce procédé coûtait très cher : ces perruques complexes et lourdes, très recherchées, étaient donc au-dessus des moyens de la plupart des Égyptiennes.

## Blanc partout

Les jeunes enfants se promenaient tout nus. Et, par ailleurs, il n'était pas rare qu'ils assistent aux ébats amoureux de leurs parents, comme on le voit sur certains dessins. Pour les adultes, la tenue est plus recherchée. Les vêtements sont fabriqués pour la plupart à partir de drap de lin simple blanchi. Le lin est aussi la matière première des pagnes pour les hommes, des jupes que portent hommes et femmes, des tuniques portées par les deux sexes également. Les hommes portent aussi, plus traditionnellement, des jupes de cuir. Pour les femmes, la robe fourreau a longtemps été à la mode. Elle était réalisée en entourant le corps avec un tissu rectangulaire qui faisait une à trois fois le tour du corps, avant que l'extrémité soit glissée dans la partie supérieure de la robe[105]. Les bretelles courtes retenant la robe en haut sont très courantes, avec des variantes : une de chaque côté, formant un décolleté plongeant, deux croisées, une seule de travers, *etc.*

Il existe aussi divers types de jupes et les vêtements peuvent se superposer en des compositions de tissus blancs aux formes variables. Parfois, une cape est ajoutée par-dessus ou un châle, ou un manteau fait de tissus qu'on enroule autour de soi. Compte tenu de leur prix, les vêtements sont réutilisés autant que faire se peut.

Le vêtement a peu de fioritures, hormis le plissage, le gaufrage et la broderie. Rarement de couleurs, sauf pour les ceintures, les rubans dans les cheveux et parfois les sandales. Le noir des cheveux contrastant avec la blancheur de la peau, voilà l'idéal féminin de la mode de l'époque.

Et en dessous ? Eh bien, rien de bien affriolant, selon notre point de vue d'Occidentaux du XXIe siècle, blasés par les expériences sensuelles vestimentaires. La lingerie érotique des femmes égyptiennes tient en un paragraphe. Un grand triangle de tissu noué à la taille, dont la base entoure le bas des reins et la pointe remonte entre les jambes pour se nouer à hauteur de la ceinture[106]. Pas de soutien-gorge pour les femmes, à part parfois une bande de tissu passée sur les seins, sans qu'on soit certain que ce soit là sa véritable fonction. Mais l'absence de lingerie, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ne signifie pas qu'il n'y ait pas de vêtements sensuels. Ils existent tout autant, mais reflètent une autre vision de ce qui plaisait et attirait les hommes et les femmes. Par exemple, quoi de plus sexy qu'une femme nue portant juste une ceinture à la taille ? On en voit des quantités dans les banquets dessinés dans les tombes. Autre exemple : la robe de lin blanc recouvrant tout le corps. Mais si le lin est très fin, et si la lumière passe à travers, quoi de plus sensuel qu'un corps nu qui

se devine sous le vêtement ? Et le lin mouillé, alors ? Cette fois, la peau traverse le vêtement et le lin trempé ne cache plus rien, ou si peu. La preuve avec ce poème trouvé à Deir el-Medineh, dans le village des ouvriers. La jeune femme envoie un message à son amant, dévoilant ses intentions de lui faire partager ses ablutions.

« J’aurai envie de descendre dans l’eau

Pour me laver devant toi
Et ferai en sorte que tu vois mes charmes
À travers ma robe de lin royal de première qualité. »

Il existe néanmoins des vêtements plus sensuels, selon nos critères actuels. Comme ceux de la princesse Néfertiabet, fille ou sœur de Kheops et épouse d'Oupemnéfret. Une stèle funéraire conservée au Louvre[107] la représente prenant le repas dont elle va bénéficier pour l'éternité, entourée de tous ses biens matériels : aliments, boissons, fards, encens, linges, *etc.* le tout en quantité astronomique.

Le plus intéressant pour nous est qu'elle est vêtue d'une robe fourreau moulante en peau de panthère, descendant jusqu'au mollet, remontant sur son épaule gauche et couvrant son bras gauche, laissant du même coup son épaule et son bras droit nus. Sa main gauche semble cacher pudiquement le haut de son sein droit, compte tenu de la découpe un peu osée de la robe. Mais ne nous y trompons pas, ce vêtement indique sa fonction de prêtresse.

Dans certaines situations exceptionnelles, les bretelles des robes encadrent des seins nus ou plongent entre eux, comme ces pleureuses à gages qui accompagnent de leurs larmes fabriquées le défunt. Ou ces figurines, en bois, de femmes portant des paniers sur la tête, vêtues de robes blanches avec une variation de position de bretelles qui laissent dans tous les cas leur poitrine apparente.

Dernier élément : les chaussures. Là, aucune fantaisie, hommes et femmes portent des sortes de tongs en papyrus, dont le petit claquement sec devait retentir dans les maisons comme dans les rues et donner le rythme de la vie.

## Les bijoux n'ont pas de sexe

Si l'on s'était fondé sur les seuls bijoux retrouvés dans les tombes des pharaons, des reines et des nobles, on se serait imaginé que les Égyptiennes et les Égyptiens tenaient les colliers, bracelets et autres bagues en piètre estime, tant il y en avait peu. Mais les tombes furent pillées et encore pillées, systématiquement, souvent dès l'Antiquité. Il fallut des découvertes comme celles du trésor intact de la reine Hétephérès I$^{re}$ , la mère du pharaon Kheops, pour avoir une idée plus précise de l'importance des bijoux et de leur magnificence. Outre un mobilier luxueux (des fauteuils et des chaises à porteur recouverts de feuille d'or, une véritable chambre à coucher portative), l'archéologue George Andrew Reisner sortit de l'oubli le nécessaire de toilette de la reine, qui comprenait une collection de rasoirs (ce qui confirme bien le soin

apporté à l'épilation) en cuivre et en silex. Il exhuma aussi un coffre à bijoux vermoulu, lui aussi recouvert de feuille d'or, qui contenait vingt bracelets en argent identiques, décorés de motifs de papillons incrustés de cornaline, turquoise et lapis-lazuli) et séparés par des petits disques de cornaline.

L'argent avait plus de valeur que l'or, à cette époque, on conçoit donc la richesse de cet ensemble porté régulièrement par la souveraine. D'ailleurs, lorsque Reisner découvrit une représentation de la reine (sur un coffre devant contenir les rideaux du lit), il s'aperçut qu'elle portait à l'époque quatorze de ces mêmes bijoux au bras ![108]

Tous les Égyptiens de l'Antiquité portent des bijoux, quelle que soit leur classe sociale. Bracelets, anneaux, colliers, pendentifs, boucles d'oreille, épingles à cheveux, ceintures sont seulement plus ou moins ouvragés selon les moyens de leur propriétaire. Et les hommes ne sont pas en reste, bien au contraire ! Ils en porteraient plus que les femmes même, selon les études menées à Deir-el-Medineh. On trouve comme exemple la tombe de l'architecte royal Kha et de sa femme Méryt, laquelle, même avec un nom pareil, a droit à des accessoires et des meubles bien moins nombreux et précieux que son mari.

Mention spéciale pour le collier le plus connu à l'époque, le *menat* (de *menet* qui signifie nourrice), sorte de collier rappelant la chevelure d'Hathor, composé sur le devant d'un large bourrelet fait de nombreuses petites perles et pourvu d'un contrepoids tombant dans le dos. Les musiciennes le portaient, le contrepoids pendant dans le cou, ou bien le tenaient en main pour le présenter à la personne à qui elles désiraient offrir de bonnes vibrations. Le son des perles du collier s'entrechoquant transmettait vie et puissance aux jeunes femmes, attirait l'amour vers elles et les rendait fécondes. Il était aussi symbole de la renaissance de l'être dans l'au-delà.

## Virginité pas obligée

Il est difficile de savoir si la virginité jouait un rôle dans le mariage, comme condition sine qua non. On sait que des contrats de mariage spécifiaient que la virginité était requise pour la jeune fille qui se mariait[109]. C'est assez cohérent avec d'autres pratiques observées ailleurs à la même époque. Néanmoins, l'absence de virginité ne signifiait pas le déshonneur. C'est donc pour le moment une équation à plusieurs inconnues.

## « Purifications rituelles »

Les *hemesen* sont les règles, aussi appelées « purification rituelle ». À Deir el-Medineh, on a retrouvé des listes de vêtements à nettoyer et notamment des « bandes du derrière » (serviettes faites de deux épaisseurs de lin que l'on donnait à nettoyer pour les réutiliser). Certaines femmes de Deir el-Medineh, ayant leurs règles, justement, étaient, semble-t-il, isolées dans des endroits dédiés, les « cabanes menstruelles », sans qu'on sache si elles étaient considérées comme impures pendant la menstruation, s'il s'agissait d'un rite isolé ou en relation avec l'accouchement. Parmi les ouvriers de la Vallée des Rois, le mari dont la femme avait ses règles avait droit à des congés pendant cette période, si les troubles occasionnés rejaillissaient sur la tenue de la demeure de la femme concernée[110].

## Circoncision pour peu, excision pour personne

À propos de la circoncision, les experts se chamaillent un peu. Certains affirment que c'était la règle pour les garçons de 12 ans et qu'elle était pratiquée lors de cérémonies collectives, comme un rituel initiatique de génération. On tient les mains du jeune garçon et on lui masque les yeux pour lui éviter de s'évanouir. Le sexe est enduit d'un produit atténuant la douleur. La circoncision était pratiquée avec un silex. D'après Guillemette Andreu[111], il s'agissait d'ailleurs plus d'une incision du prépuce que d'une ablation totale.

D'autres spécialistes sont plus réservés et notent que rien ne prouve que les circoncisions rapportées puissent être considérées comme une généralité. Les études menées montrent que des groupes sociaux entiers d'hommes n'étaient pas circoncis, comme les ouvriers de Deir el-Bahari. On peut donc en conclure que la circoncision existait bel et bien, mais qu'elle était réservée lors de certaines cérémonies rituelles, à certaines personnes de statut élevé (comme les pharaons) et à certains groupes ethniques et/ou régionaux. En revanche, il est peu probable qu'elle ait marqué le passage de l'enfance à l'adolescence pour l'ensemble de la génération concernée.

Quant à l'excision, même si elle est probable, elle n'est nullement avérée. On n'en trouve pas trace dans les illustrations ni sur les momies de femmes retrouvées.

**« On s'embrasse ? Ou pas ? »**

Le baiser est quasiment inconnu à cette époque en Égypte. On s'enlace, on rapproche son visage de l'autre, mais on ne s'embrasse pas. On a un exemple contraire : Akhenaton se fait représenter en train de donner un baiser de nez à Néfertiti.

## L'art de la fête

De nombreuses fêtes rythmaient la vie le long du Nil. Elles permettaient de s'évader d'un quotidien rythmé par des travaux épuisant et un système politique plutôt pompeux : fêtes marquant les saisons, fêtes des semailles, fêtes des moissons, fêtes religieuses, commémorations d'événements[112], *etc*. Le spectacle et la participation du peuple, l'exaltation communiquée par l'ambiance et les boissons (le vin parfumé pour les plus fortunés et la bière pour le *vulgum pecus* coulaient à flot), les débordements suscités par la ferveur religieuse, tout cela contribuait à sortir de la routine et à faciliter les rencontres. L'ivresse aidant (boissons alcoolisées et parfums narcotiques y contribuaient), chacun pouvait se défouler dans la mesure de ses possibilités sociales. La fête la plus en rapport avec notre sujet était bien évidemment « La belle est revenue », pendant laquelle Amon-Min, en grande majesté et en pleine érection, rejoignait Hathor pour une nuit divine, chacun arrivant de son côté à Deir el-Bahari.

Parmi les fêtes notables :

• Sed : cette fête célébrait le jubilé du pharaon, après trente ans de règne, et tous les deux ans après. Cette cérémonie régénératrice devait démontrer l'aptitude du souverain à continuer à régner. Hatshepsout l'a célébrée à la seizième année de son règne, en comptant peut-être les années de règne de son père Thoutmosis I[er] pour faire bon poids.

• Opet. Elle avait lieu tous les ans, durant le deuxième mois de l'inondation, du 18 août au 16 septembre. Sa durée était variable, de quelques jours à près d'un mois, selon l'humeur du pharaon.

La fête est aussi privée, soit pour une cérémonie familiale, soit pour le simple plaisir de réunir des connaissances, en tout bien tout honneur ou non. On peut y regarder des danseuses, qui sont les éléments obligés de toute fête qui se respecte. On peut aussi y vider son verre. Le vin rouge est une boisson courante même si le vin n'a pas encore la qualité des cuvées d'aujourd'hui. Il est parfumé avec diverses essences, le rapprochant plus de la térébenthine que d'un premier cru de morgon. La bière est une boisson habituelle, produite à base d'orge fermenté. Les tavernes sont là pour accueillir les buveurs. Les femmes n'y sont pas les bienvenues, sauf si leur réputation est le cadet de leur souci.

Les parfums jouent aussi un rôle envoûtant. L'encens est le roi dans ce domaine. Les psychotropes peuvent aussi mener vers des plaisirs dont il est difficile de se souvenir. Par exemple concernant le lotus, on sait qu'il contient de l'apomorphine et d'autres alcaloïdes hallucinogènes. Même si ce n'était pas forcément connu à l'époque.

Toutefois méfions-nous encore : le plaisir sexuel ne passe pas forcément par les intercesseurs habituels actuels. La rencontre, un regard échangé, une parole qui touche, une attitude suffisent. Comme cette jeune fille qui a aperçu le garçon qu'elle aime par la porte ouverte de sa maison, assis avec sa famille. Cette vue l'enchante et la touche. Et cela suffit à déclencher son désir.

> « Comme je passais pour le voir, près de sa maison,
> j'ai trouvé sa porte ouverte
> et le frère (autrement dit l'homme aimé), debout, à côté de sa mère
> tous ses frères et sœurs avec lui.
> Il a porté le regard vers moi quand je passais
> J'étais seule pour jubiler. »[113]

## La séduction arrangée

Et si malgré tout cela, vous ne parveniez pas à rencontrer l'homme ou la femme dont vous rêvez ? Meetic® et Adopteunmec® n'existant pas en ces temps obscurs sans Internet, on peut toujours avoir recours à la menace. Non pas contre la femme convoitée. Mais contre les dieux pour qu'ils aient enfin la

présence d'esprit de faire un beau geste. Sinon ? On peut toujours se rabattre sur des recettes aussi peu ragoûtantes que celles destinées à faire pousser les cheveux ou à avoir une belle érection.

Messieurs, que diriez-vous de celle qui consiste à capturer vivants une huppe et une hirondelle[114], puis à leur barbouiller la tête de sang d'âne, puis à les décapiter, leur arracher le cœur, les enduire de sang d'âne, les faire sécher pendant quatre jours dans une peau d'âne ? En plus de ce brouet infâme qui sera broyé, puis déposé dans un récipient au domicile de l'homme en quête d'amour, il faudra faire boire une bière ou du vin avec une dose de sève d'arbre à la femme de ses pensées. En évitant qu'elle s'en rende compte, évidemment. Et dire une formule magique.

Pour les femmes, outre les habituelles recettes de sorciers qui pullulent à cette époque, il est possible de faire appel à une confrérie masculine d'un genre un peu particulier, apparue à la XIX$^{e}$ dynastie : les « chauves d'Hathor ». Ce sont des dignitaires religieux qui monnaient leur intercession auprès de la déesse. Chauves sur le devant et musiciens (ils jouent du sistre), ces gardiens de porte du temple d'Hathor procurent une dot ou un amoureux à la jeune fille, ou un époux à la veuve. En échange, il faut déposer une onction parfumée sur leur calvitie, poser des boissons et de la nourriture (du pain, de la bière, par exemple) dans leur paume ouverte et leur offrir des parures.

Le chef des tisserands Bahy explique ainsi son rôle étrange :

> « C'est moi le chauve préféré de la Déesse Or, le porte-parole de ma souveraine. Mettez-moi de la bière sur ma main, du jus de datte dans ma bouche, de l'huile douce sur mon vêtement, et que soit nouée une guirlande de fleurs à mon cou. »

Cela ressemble assez fortement à de la mendicité de haut vol, le chauve d'Hathor faisant payer son entregent supposé auprès de la déesse. Il valait mieux payer son écot avant de leur demander d'intervenir. Le rappel sonore de la solitude nocturne guettait celles qui refusaient d'offrir les dons sollicités.

On voit plusieurs personnages de ce type représentés en statue cube[115] : assis jambes repliées devant la poitrine, tenant de la main gauche un sistre d'Hathor pendant entre leurs jambes, le coude du bras droit posé sur les genoux de manière à mettre la main droite devant leur bouche.

## Mariage à l'égyptienne

Sur le papier, en l'occurrence le papyrus, les hommes et les femmes ont le droit de posséder et de vendre des biens, de conclure des contrats, de se marier et de divorcer, de recevoir un héritage et d'entamer des poursuites devant les tribunaux en cas de litige. Dans la réalité, c'est plus complexe, et les droits des

femmes sont limités. Ainsi, l'initiative du divorce revient la plupart du temps aux hommes.

On se marie jeune. Dès la puberté pour les femmes, soit 13, 14 ans, et même 12 ans dans certains cas avérés. Entre 15 et 20 ans pour les hommes. Le mariage est une cérémonie privée. Le terme en lui-même n'existe pas dans la langue hiéroglyphique, c'est un signe. Pas besoin de passer devant un quelconque fonctionnaire, même si les couples mariés peuvent posséder des biens communs et se protéger du divorce en signant un contrat de mariage. À partir du Moyen Empire environ, garçons et filles ont une dot, que les parents épargnent en perspective de leur mariage.

Les mariages sont souvent arrangés, par le père, par la famille, voire par des instances supérieures. Bien sûr des poèmes (écrits par des hommes) vantent l'amour véritable et les relations fondées sur la seule passion. Mais le consentement des époux est secondaire. C'est le père de la jeune fille qui donne son accord et qui décide souvent de l'époux, après négociation avec la famille. Toutefois, si le mariage ne déroge à la règle de se marier avec une personne de même condition ou d'une meilleure condition, on peut imaginer que les amoureux peuvent influencer leurs parents pour que le mariage soit conclu selon leurs vœux.

On peut citer le cas malheureux d'une jeune fille peu préparée à la vie conjugale, qui pleure quand elle apprend que son père la laisse dans sa nouvelle maison et retourne à son travail à Thèbes. Et qui le supplie de la ramener chez lui en lui disant qu'elle sera plus heureuse à côté de ses frères qu'à côté de son mari[116]. À l'inverse, on connaît le cas d'un père, un ouvrier, Horemouia[117], qui dit à sa fille Tanetdjesere : « Tu es ma fille, si ton mari te chasse du domicile conjugal, tu pourras résider chez moi dans ma propre maison. Personne n'osera te déloger ! »[118]

On évite les mariages mixtes, les mariages entre gens de villes ou de peuples éloignés. Le meilleur mari est le voisin. Parfois même le cousin germain. Dans les couches un peu plus aisées, il n'est pas rare de récompenser le mérite ou de parier sur des dons prometteurs en autorisant le mariage d'un homme de moyenne extraction avec une femme plus aisée. L'élément déterminant, ce sont les emplois, souvent des charges qui se transmettent, au fils ou au gendre.

Le mariage se traduit par une fête qui consiste pour le mari à accueillir sa femme dans sa nouvelle maison. Pour se marier, on a juste besoin de déclarer vouloir fonder une maison. Autrement dit, en général, si on est de condition modeste, on détruit l'installation précédente ou on s'installe à côté, et on bâtit sa maison en brique de boue séchée et en bois de palmier. Si on se réfère aux seuls

restes du village de Deir el-Medineh, l'habitation elle-même fait en général quatre-vingts mètres carrés et comporte quatre pièces et une cuisine au rez-de-chaussée. La cuisine elle-même est tout équipée, le confort égyptien implique d'avoir un four, des mortiers pour écraser les céréales et un pétrin. Au premier étage, une terrasse dont on ne peut profiter qu'aux heures fraîches de la journée.

La femme mariée devient la « maîtresse de maison ». Elle peut alors se consacrer à son foyer et à ses enfants, selon la morale de l'époque. On a toutefois des exemples de femmes prenant des responsabilités dans les affaires de leur mari, et des exemples aussi de correspondances entre époux se tenant mutuellement informés de leurs activités professionnelles.

## La polygamie, réussite et ennuis

La polygamie n'est pas interdite mais peu pratiquée. Certes, la femme légitime semble garder un statut privilégié sur la concubine. Mais pour autant, la pratique est-elle courante parmi le peuple ? Rien n'est moins sûr. Les sources dont on dispose sont fragmentaires et difficiles à interpréter. Cette pratique est observée dans certains villages, comme Deir-el-Medineh, qui sont étudiés de manière approfondie depuis quelques années. Mais leur situation particulière (des ouvriers et leurs familles confinées dans des villages fermés, loin de tout) ne permet pas de tirer des conclusions extensives. Vu le prix de l'entretien d'une progéniture plus nombreuse, et les conséquences des éventuels divorces, on peut penser que la polygamie est plus pratiquée dans les milieux aisés.

On a ainsi un exemple assez éclairant avec le prêtre Heqankht, au Moyen Empire, vers -2000 avant J.-C. Il écrit des lettres à sa famille pour essayer de remettre de l'ordre dans les affaires de sa maisonnée, déstabilisée par son absence. Ces lettres retrouvées donnent une idée des ennuis d'un homme marié à deux épouses en même temps, habitant sous le même toit. Le mari est retenu pour son sacerdoce à Thèbes. Quand le chat n'est pas là, les souris dansent et se bagarrent. Le bruit des disputes lui parvient aux oreilles. Notamment une de ses servantes, Senen, qui n'arrête pas de s'accrocher avec sa seconde femme, Hotepet.

Dans une première lettre, après avoir donné des instructions sur la gestion de son domaine en son absence, il se fâche tout rouge :

> « Maintenant, expulsez la femme de ménage Senen ! Quand vous aurez reçu cette lettre, elle ne doit pas passer un jour de plus dans ma maison ! Est-ce vraiment vous qui lui permettez de faire du mal à ma seconde épouse ? Qu'a-t-elle fait à Merisu (un des membres de la maisonnée) pour qu'il la déteste à ce point ? (…) Faites votre devoir ! Ne sommes-nous pas ensemble dans le même bateau ? Il serait bon qu'on en finisse (avec ces histoires). »

Visiblement, la situation ne se calme pas car il apprend qu'on ne parle plus à sa seconde femme et qu'on lui refuse de recevoir son personnel ou ses amis. Nouvelle colère du chef de famille :

> « Je vous ai déjà dit : "N'empêchez pas Hetepet d'avoir son coiffeur ou son serviteur près d'elle. Prenez bien soin d'elle ! " Hélas, si seulement vous étiez aussi efficace pour ce genre de choses… »

Et il remet les choses au point :

> « C'est ma deuxième femme. On sait ce qui doit être fait pour la deuxième épouse d'un homme. Tout ce qui lui est fait à elle est fait aussi à moi. Si l'un d'entre vous tolérait que sa femme soit accusée devant lui, je le tolérerais aussi. »

La polygamie, on le voit, ne fait pas forcément le bonheur des polygames. En revanche, les mariages en série sont plus fréquents : on se marie, on divorce et on se remarie plusieurs fois. Le divorce était assez simple, compte tenu de la simplicité du mariage lui-même, simple cérémonie privée. On observe aussi, évidemment, les « amours » ancillaires. Le maître de maison profite de la présence de servantes et d'esclaves sous son toit pour assouvir ses pulsions.

## Le divorce sans peine

Il est donc simple de se marier, et encore plus simple de divorcer. Soit parce que la séparation est souhaitée par les deux parties, soit parce que l'un des époux répudie l'autre. Si les deux n'arrivent pas à se mettre d'accord, notamment sur la répartition des biens acquis avant et après le mariage, l'affaire se termine au tribunal local. Les motifs de divorce sont multiples : mésentente, infidélité, stérilité de l'épouse. La femme récupère sa dot, et les biens communs sont répartis selon la règle un tiers pour la femme, deux tiers pour le mari[119]. Là encore, soit on se met d'accord, soit on se retrouve devant tribunal.

On sait que le divorce était assez fréquent. Et que certains hommes se mariaient plusieurs fois, avec une épouse plus jeune que la précédente. Quitter le foyer signifiait alors retourner dans la maison paternelle. Le corollaire était la présence de nombre de femmes âgées se retrouvant seules.

## Morale et morale

Ptahhotep était ce qu'on appelait alors un « père divin », le grade le plus élevé dans la religion égyptienne, un vizir sous le règne du pharaon Djedkarê Isési (environ -2400 avant J.-C.). Son nom signifie « Que Ptah (le grand dieu de Memphis) puisse être satisfait ». Parvenu à l'âge canonique de 110 ans, il veut léguer à son fils Akhitotep le fruit de l'expérience de toute sa vie. Il se met à écrire des textes de sagesse, les plus anciens connus, qu'on nomme encore aujourd'hui « L'Enseignement de Ptahhotep »[120]. Mettant en maximes les acquis de la tradition orale, il assemble une suite de leçons de morale destinées à bien vivre en famille et bien se comporter en société. Ce livre nous donne aujourd'hui une idée de ce que devait être la bonne moralité de l'époque.

Les copies qui nous sont parvenues parlent de la place respective de l'homme et de la femme. Elles se composent d'un prologue, de trente-sept maximes et d'un épilogue. Il explique d'abord comment bien se tenir (« ne sois pas vorace à table, ne sois pas hautain à cause de ce que tu sais, reste calme face à un contradicteur »), choisir et entretenir la relation avec sa femme.

> « Lorsque tu es jeune, fonde un foyer, aime ton épouse dans ta maison comme il se doit. Nourris son corps, habille son dos : c'est également un véritable remède pour son corps que les onguents. Rends-la heureuse ainsi tout le temps de sa vie. Elle est un champ fertile pour qui la possède. Ne la juge pas, mais tiens-la à distance du commandement car elle déchaînerait la tempête. Si tu épouses une femme, si chaque instant représente pour elle des attraits, ne la rejette pas, nourris-la bien, car la gaieté du cœur permet de mieux apprécier chaque moment sur la terre. »

La maxime 18 ressemble comme deux gouttes d'eau du Nil au « Tu ne convoiteras point la femme de ton voisin » des dix commandements :

> « Si tu pénètres dans une maison comme maître, comme frère ou comme ami, en quelque lieu où tu te rendes, évite surtout de t'approcher des femmes ; là où elles se trouvent, il ne fait pas bon (…). On peut perdre la raison pour un corps radieux, et l'on devient alors comme la pierre *herset*. Un court instant, bref, semblable à un rêve, et la mort vient, en fin, de les avoir connues. »

Autre enseignement, concernant la relation d'un homme avec son épouse :

> « Ne t'en sépare pas, je t'en prie,
> Mais écarte-la du pouvoir, tiens-la docile.
> Son œil est sa tempête quand elle jette un regard.
> Il s'agit de la maintenir dans ta maison.
> La brimeras-tu que ce sera de l'eau.
> Une vulve, qu'on la laisse livrée à elle-même
> On ne la conjure qu'après qu'on lui a fait un canal[121]. »

## Le Kama-sutra égyptien

Hormis le fameux Papyrus « pornographique » de Turin, qu'on étudiera dans le chapitre consacré à la littérature égyptienne, quelques ostracas qui présentent des

brouillons et caricatures de positions sexuelles, et quelques rares peintures explicites, on ne connaît rien qui pourrait s'apparenter à un art d'aimer de l'Égypte antique, un manuel de l'*ars erotica* décrivant en détail les divers moyens d'atteindre et de donner du plaisir. Le manuel résumé qui suit est donc purement théorique.

Sans dessin, cela va être un peu plus difficile, mais je vais tout de même tenter de vous décrire ce qu'on peut déduire de l'étude des documents exposés plus hauts.

### Le classique des classiques

L’homme est sur la femme dans la position qu’on appellerait du missionnaire. On en a quelques représentations, dont l’une, repérée dans une tombe, montrant un couple sur un lit. La femme a la nuque posée sur un repose-tête, ce qui est moins confortable qu’un bon vieux coussin. Cette représentation rituelle a le mérite de confirmer la pratique de cette position dont on se doutait bien qu’elle existait.

### La levrette du désert

Cette position est souvent représentée avec un homme debout derrière sa partenaire, elle-même debout accoudée à un meuble quelconque. On se souvient qu’un graffiti pornographique trouvé dans une grotte de Deir el-Bahari suggère les ébats de la reine Hatshepsout et de son ministre Senmout dans cette position. On la retrouve dans le papyrus de Turin.

### Le char coquin

Une variante de la levrette du désert. Debout sur un char, la femme tient les rênes tandis qu'elle est pénétrée par-derrière par l'homme, debout et agrippé à sa chevelure. Cette variante devait être extrêmement compliquée à pratiquer.

### Trop Shou (ou le gaufrier)

La femme agenouillée ou accroupie sur son partenaire masculin est un autre grand classique de l'art d'aimer à l'égyptienne. L'exemple vient d'en haut, avec les ébats nocturnes des dieux Gheb et Shou. On en voit une parodie délicieuse dans le papyrus de Turin.

### L'union suspendue

Plus sportive, cette position permet à l'homme debout de pénétrer sa partenaire, dont il pose les pieds sur ses épaules et les fesses sur l'une de ses cuisses.

### Ramsès V (ou le sexy V)

Calée sur un tabouret, la femme lève ses cuisses et ses jambes contre le ventre et les épaules de l'homme, qui peut ainsi la pénétrer debout par-devant.

### La montagne magique

Il s’agit d’un coït pratiqué par-devant, la femme allongée sur un divan ou un coussin incliné, les jambes relevées sur les épaules de son partenaire.

### La danse des canards du Nil

Autre position acrobatique, où la femme est pénétrée par-derrière par l’homme : elle se retourne et le regarde, tout en levant une jambe très haut pour faciliter la pénétration… Et probablement pour jouir du spectacle. On peut imaginer qu’elle continue d’avancer en cadence et en changeant de jambe.

### Le grand pont

Ventre tourné vers le haut, dos creusé en voûte arrondie, pagne noué dévoilant la poitrine, chevelure tombant sur les mains, pieds et mains posés à plat sur le sol : cette danseuse effectue cette position acrobatique très érotique dans le cadre de son métier. Il ne fait aucun doute qu'on pouvait y voir plus qu'une figure : une invitation à une pénétration, par exemple.

### Fellation ? Non ! Le cunni ? Nenni…

Inexistante, de même que le cunnilingus. Du moins on n'a retrouvé aucun document démontrant que ce type de caresse sexuelle existait à cette époque. Fellation et cunnilingus dateraient d'une époque plus moderne.

### La sodomie de Pépi

La sodomie est pratiquée avec un homme ou une femme, sans lien explicite avec l'homosexualité dans le premier cas. Elle est associée à la domination du vainqueur sur le vaincu. On la sait pratiquée entre homme et femme et entre hommes, notamment dans le fameux conte sur le pharaon Neferkarê (Pépi II) et son vieux général Siséné. Dans le papyrus de Turin, une des scènes montre ce type de pénétration d'une femme par un homme, mais il s'agit d'une des rares représentations. Elle est complétée par le geste de l'homme, qui saisit une des mèches de la perruque de sa partenaire.

### Masturbation : n'en parlons pas !

L'exemple venant là encore d'en haut, on peut supposer que cette pratique n'était pas réprouvée en soi. On voit bien que, sur certaines statues du dieu Min, il n'a besoin de personne pour parvenir à l'érection et y rester. Mais on n'en garde quasiment pas de trace. Hormis dans la religion, évoquée dans le chapitre idoine[122].

## Godemichet fantôme

Le plus ancien godemichet est un objet de pierre en forme de phallus de vingt centimètres de long, découvert près d'Ulm, en Allemagne, et datant de 28 000 ans avant notre ère. Il est donc probable que l'objet était normalement répandu en Égypte. Mais on n'a retrouvé que quelques phallus en pierre ou en bois, qui pourraient avoir servi à autre chose qu'à la décoration. En revanche, le rôle magique de la représentation du phallus pour stimuler la fertilité est très largement attesté. Au V$^{e}$ siècle avant J.-C., Hérodote raconte une cérémonie à laquelle il a assisté.

« Les Égyptiens célèbrent la fête de Bacchus à peu près de la même manière que les Grecs ; mais, au lieu de Phallus, ils ont inventé des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde. Les femmes portent, dans les bourgs et les villages, ces figures dont le membre viril n'est guère moins grand que le reste du corps, et qu'elles font remuer. Un joueur de flûte marche à la tête ; elles le suivent en chantant les louanges de Bacchus… »

Le nombre d'ex-voto de ce type, déposés au sanctuaire de Thoutmosis III consacré à Hathor, dépasse l'imagination.

## L'adultère sans peine

La morale de la société paraît stricte, mais dans la réalité, il n'y avait souvent pas de quoi en faire une clepsydre : les Égyptiens voyaient les relations sexuelles hors mariage comme inappropriées mais pas scandaleuses, elles étaient donc tolérées. Surtout pour ce qui est de l'adultère masculin, car la femme était, elle, plus astreinte à la fidélité que l'homme. Le mari pouvait, sans trop de difficultés, avoir des relations sexuelles avec ses domestiques féminins, le tout était de ne pas se faire prendre. Les sagesses de Ptahhotep indiquent bien qu'il faut se méfier de la femme de son ami.

« Si tu veux qu'une amitié dure
Dans la maison où tu entres
Que tu sois seigneur, frère ou ami
Où que tu entres
Évite d'approcher les femmes
Il n'y a rien de bon là où cela se fait. »

Pour en arriver au divorce, il fallait que les choses se soient bien dégradées. Ainsi, on avait plutôt tendance à morigéner le mari d'une femme coupable, considérant qu'il ne tenait pas bien sa maison. Et il existe beaucoup de cas montrant que l'adultère entre un homme marié et une femme célibataire ne suscitait que peu de réprobation[123]. En revanche, l'attitude d'une femme mariée en cas de liaison extraconjugale pouvait entraîner des réactions violentes de la part de l'entourage de l'épouse. À Deir el-Medineh, on recense le cas d'un groupe d'hommes donnant une leçon à une femme coupable d'adultère, dont son propre fils.

Autre affaire plus vaudevillesque : celle de Hesysounebef et de sa femme Hel. Hesysounebef est le cas typique de l'esclave sorti de sa condition à la force du poignet. Sa femme avait une relation avec un ouvrier, Pendoua. Mais manifestement, elle préférait plus les ébats sexuels avec le chef de chantier, Paneb, qu'avec son conjoint ou son mari. Cela se termine par un divorce, mais le mari trompé rouspète car s'il s'est bien acquitté des dédommagements auprès de son ex-femme (treize kilogrammes de blé par mois pendant trois ans), cette

dernière, quant à elle, lui a octroyé une ceinture qui se révèle être de la camelote…

L'adultère était donc bien connu. Sans tomber dans les excès de Paneb, qui est accusé, entre autres, d'avoir des relations sexuelles plus ou moins consenties avec rien moins que « Touy, Hounero et la fille d'Hounero », on remarque chez les ouvriers de Deir el-Medineh, que les occasions de tromper son époux ou sa femme ne manquent pas : absence durable de l'homme parti sur le chantier, présence sous le même toit de parentèle, de domestiques ou d'esclaves, *etc.*

En revanche, on connaît le cas d'un haut dignitaire qui se vante de ne pas avoir fait l'amour avec les concubines de son père.

## L'homosexualité masculine : du fort au faible

Parler d'homosexualité dans l'Égypte ancienne expose à d'énormes risques de contresens. Non pas que le sexe entre deux hommes ou deux femmes n'existât pas à cette époque. Mais sa place sociale et le rôle de marqueur d'identité que nous connaissons aujourd'hui ne sont pas pertinents pour définir ce qui se passait au temps des pharaons. Il existait des mots pour les pratiques sexuelles, mais il n'y en a pas pour les gens qui les pratiquaient. Le mot *nk* (qu'on retrouve encore aujourd'hui dans « niquer », issu de l'arabe) désignait la pénétration sexuelle, sans connotation particulière. En revanche, le dérivé de ce mot, nkk(w), désignait « un homme qui subissait un acte sexuel »[124]. Le terme était perçu comme plutôt péjoratif. Plusieurs documents de l'époque indiquent même que, d'une façon générale, les rapports homosexuels sont présentés comme l'expression de la soumission du vaincu et sa stérilité ou le triomphe du vainqueur et sa fertilité[125].

Les Sagesses de Ptahhotep font une vague référence à la prostitution homosexuelle quand il édicte le fameux précepte « Tu ne feras pas l'amour avec un enfant-femme. » Mais ce terme est très ambigu : on ne sait pas s'il s'agit d'un enfant qui aurait des attitudes de femme, ou si Ptahhotep réprouve les relations avec des enfants (voir Pédophilie) d'une part, et les femmes d'autre part.

La pratique homosexuelle n'est pas bien vue dans le code moral des Égyptiens, mais cela n'empêche que les relations homosexuelles entre hommes soient sinon courantes, du moins d'une fréquence suffisante pour les rendre visibles. Il faut dire que, comme pour la polygamie, l'exemple vient d'en haut.

Outre le fameux passage où Seth et Horus se réconfortent après un combat furieux en se sodomisant mutuellement, il y a aussi le fameux épisode où Seth essaie de féminiser Horus en abusant de lui sexuellement pendant qu'il dort. Et

cela précédé d'un passage non moins fameux où Seth dit à Horus « Que ton arrière-train est beau ! »

On a trouvé quelques rares traces de relations de ce type dans la documentation de l'époque. Comme ce graffiti injurieux sur Ptolémaios : un magistrat est poursuivi en justice par un plaignant qui estime qu'il ne fait pas bien son travail car il passe tout son temps avec son jeune amant, qu'il promène, caresse et dote généreusement en public.

On se souvient aussi de ce conte de la XIX^e^ dynastie, *Le Conte de Neferkarê et du général Siséné*, qui fait clairement allusion à une relation homosexuelle suivie et de longue durée entre le pharaon Pépi II et l'un des plus hauts gradés militaires de l'époque, qui plus est blanchi sous le harnois.

Enfin, à Saqqarah, on a cru tenir une preuve indiscutable, avec la découverte du mastaba de Niankhkhnoum et Khnoumhotep, datant de l'Ancien Empire. Il renferme les sarcophages de deux nobles, et on y voit des peintures où nos deux amis s'enlacent et se dédient des compliments bien ajustés, laissant planer le doute sur la nature de leur relation. Amitié ou amour ? Le fait que ce soit deux directeurs des manucures[126] a tout de suite permis les suppositions les plus scabreuses. Alors sont-ils des hommes qui ont vécu ensemble et se sont aimés, comme le suggère la légende ? Eh bien non ! D'abord les noms de leurs épouses et de leurs progénitures sont reportés dans le mastaba (il est vrai que cela ne prouve rien). Mais ensuite, on a fini par comprendre, et manque de chance pour les conteurs de légende : la gémellité explique seule cette fraternité sincère et extravertie.

## L'homosexualité féminine : discrétion assurée

Elle n'est nulle part attestée, mais il faut bien rappeler que les peintres et scribes de l'époque sont pratiquement tous des hommes, qui ne laissent s'extérioriser que leurs fantasmes masculins. En revanche, elle parsème discrètement les représentations. Ici, deux jeunes princesses amarniennes[127] nues, assises l'une contre l'autre, s'enlacent ou se caressent le menton. Là, des danseuses vêtues de leur seule ceinture autour des hanches s'effleurent en grattant ou soufflant dans leur instrument respectif. Là encore, deux jeunes paysannes s'aident mutuellement avec des gestes délicats, l'une retirant délicatement une épine du pied de l'autre, assise sur une pierre. Ailleurs, les femmes d'un banquet se touchent sans mot dire mais en se regardant intensément. Et deux femmes assises l'une contre l'autre se rapprochent en respirant un parfum enivrant[128].

Dans l'Égypte antique, il en va ainsi de l'homosexualité féminine : souvent suggérée, jamais montrée, tellement présente.

## Inceste nulle part

Si l'inceste est pratiqué assez couramment au niveau royal depuis les origines, entre frères et sœurs et entre pères et filles, le peuple sait mieux se tenir. Plusieurs études des mariages sur plusieurs générations, dont celle de Jaroslav Cerny[129], montrent seulement deux cas possibles de mariage entre un frère et une sœur, sur quatre cent quatre-vingt-dix mariages répertoriés entre la première période intermédiaire et la XVIII^e^ dynastie. Et encore : des études plus récentes ont démontré que ces deux exemples ne prouvaient pas qu'il s'agissait des mariages entre frère et sœur.

## Stérilité vaincue

Le mariage ayant pour but de concevoir ensemble des enfants, la stérilité était évidemment vécue comme un drame. Les jeunes femmes craignaient la stérilité et se paraient de signes pour favoriser la fertilité. Les adolescentes de familles aisées portaient avant le mariage des ceintures décorées de fils d'or représentant des cauris, sorte de coquillage symbolisant la vulve. Elles avaient aussi sur elles des amulettes représentant un enfant, une femme.

Avant d'en arriver à des solutions extrêmes, on pouvait avoir recours au savoir-faire (!) des magiciens et sorciers locaux, avec leurs habituelles potions infâmes et produits répugnants, qui leur aurait valu la corde au bon temps du Far West. Ainsi, dans le papyrus Kahoun n°28, un érudit recommande d'insérer, la nuit, dans le vagin de la femme en mal d'enfant une gousse d'ail. Si l'odeur remontait le matin à la bouche, la stérilité était vaincue. De quoi donner l'envie d'essayer…

À ce sujet, une anecdote amusante. Les connaissances gynécologiques étant succinctes, le moindre résultat obtenu par le dernier des rebouteux suscitait de l'intérêt. Impressionné par la renommée des médecins égyptiens, le roi hittite Hattousil avait demandé à Ramsès II un remède pour guérir la stérilité de sa sœur. Ramsès lui répondit en riant de bon cœur : « Moi, ton frère, je la connais bien ! Elle aurait seulement cinquante ans ? Jamais de la vie ! Elle en a soixante, c'est évident ! Personne ne peut fabriquer de médicaments lui permettant d'avoir des enfants à cet âge ! Mais naturellement, pour le cas où le dieu Soleil et le dieu de l'Orage le souhaiteraient, j'enverrai un bon magicien et un bon médecin

capables et ils lui prépareront quelques drogues en vue de la procréation ! »[130] Et Ramsès de se taper sur les cuisses en dictant son courrier au messager.

Les couples pouvaient prendre ce prétexte pour divorcer. On retrouve cette situation dans une des rares histoires drôles antiques dont on ait retrouvé la trace : « Tu connais l'histoire de la femme aveugle d'un œil qui partageait la vie d'un homme depuis vingt ans ? Il en trouve une autre et il l'annonce à la première : « Je divorce d'avec toi car tu es aveugle d'un œil, à ce qu'on dit ». Et la femme aveugle de lui répondre : « Est-ce là la découverte que tu as faite depuis vingt ans que j'ai passé dans ta maison ? »[131]

Pour résoudre le problème autrement que par le divorce, surtout quand les torts auraient été difficiles à prouver, on conseillait aux couples égyptiens stériles d'avoir recours à l'adoption. Voire à une adoption d'un genre un peu particulier. Ainsi, un certain Nebnefer, marié à une dame Rennefer, n'ayant pas d'enfant, a une idée de génie : lui et sa femme achètent une esclave qui donne naissance à trois enfants, dont le père est le maître de maison. Et c'est Rennefer qui les élève. L'une des filles épouse ensuite le frère de Rennefer. Et les trois enfants d'esclave sont affranchis.

## Test de grossesse bio

Les Égyptiens étaient très forts sur ce point ! On sait[132] que certaines femmes enceintes humectaient avec leur urine chaque jour un échantillon d'orge et de blé amidonnier. Si seul l'orge poussait, cela signifiait que l'enfant serait un garçon. Si c'était le blé, ce serait une fille. Si aucun des deux ne poussait, c'est que la femme ne devrait pas accoucher « de façon normale ».

On n'a pas vraiment d'explication sur l'origine de cette pratique étrange. Certains égyptologues expliquent que le mot « père » et « orge » se prononcent pareil (« jt »), induisant une concordance entre la céréale et le sexe masculin. D'autres pensent que c'est parce que l'orge est du genre masculin en égyptien, et le blé féminin.

Des études récentes ont montré que l'orge et le blé avaient chacun des croissances plus rapides selon qu'ils étaient arrosés par de l'urine de femmes enceintes d'un garçon ou d'une fille, respectivement. Chapeau !

## Des pilules bizarres

On ne trouve pas trace de coïtus interruptus, simple et pratique, pourtant. Pour les femmes, la méthode la plus efficace, attestée dans « Les sagesses d'Ani », consistait à prolonger l'allaitement, qui les faisait demeurer infertiles. Sinon, nos amis les sorciers et magiciens étaient encore mis à contribution. Ainsi, on sait qu'il existait des préservatifs artisanaux, fabriqués en lin coloré trempé dans l'huile d'olive, ou plus simplement à partir de membranes intestinales de mouton.

Le tampon contraceptif avait aussi ses adeptes. La recette la plus connue[133] se compose d'un mélange de sève d'acacia, coloquinte, dattes, le tout broyé dans un pot de miel. Puis une compresse de tissu était humidifiée avec la préparation et enfoncée dans le vagin. Reste à savoir si l'efficacité contraceptive venait de la mixture ou simplement de l'effet de bouchon arrêtant le sperme.

Il existait aussi plusieurs recettes de tampons enduits d'excréments de crocodile[134]. Là encore, on ne saurait faire la part des choses entre l'intention magique (le crocodile est associé au dieu maléfique Seth), la propriété chimique supposée de cet élément bizarre, l'effet bouchon (les selles bloquant le sperme). Ou tout bêtement le côté répulsif pour l'amant, si on l'informait de la présence de cette préparation dans le réceptacle de son désir ardent…

On connaît l'existence de stérilets fabriqués à partir de morceaux d'acacias. Quant à la pilule, « les remèdes de bonne femme » (si j'ose m'exprimer ainsi) étaient légion. Certaines réduisaient en poudre des graines de grenade, qui contiennent un œstrogène naturel, et fabriquaient avec de la cire des petits cônes contraceptifs.

D'autres étaient plus imaginatives, suivant les préceptes des Carabosse locales : ainsi, pour éviter de tomber enceinte, il suffisait :

> « …de soumettre son vagin à des fumigations de grains de blé pour l'empêcher de recevoir la semence. Puis [préparer] une prescription destinée à relâcher la semence : cinq doses d'huile, cinq doses de céleri, cinq doses de bière douce, chauffer et boire le matin pendant quatre jours. »[135]

## Panne de Thèbes

L'impuissance est une plaie qui ne date pas de nos jours. Dans l'Égypte antique, on a recours alors à des recettes différentes, dont celle-ci : « Écume de la bouche d'un étalon. Enduis-en ton phallus et couche avec la femme »[136]. La bonne idée ! Les sorciers égyptiens aiment aussi beaucoup les remèdes à base d'excréments d'animaux (belette, hyène…)[137]. À se demander s'ils les ont au préalable essayés personnellement. Il reste toujours le recours à des incantations

pour anticiper ou prévenir la défaillance, comme celle-ci : « Sois raide et non mou, sois fort et non faible ! »[138]. Une autre incantation suggère que si elle est récitée en buvant de la bière « Rê viendra à [toi] le phallus en érection ». Si cela peut aider…

## Fouette, cocher !

Importée de Syrie, la flagellation était pratiquée par les prêtres d'Ishtar. Sur une pièce de cuir retrouvée à Deir el-Bahari, un prêtre d'Hathor a l'air de prendre un certain plaisir à cette pratique stimulante, à l'image des coups de fouet de Min[139] sur la Lune.

## Clé des songes érotiques

On connaît l'existence de « clé des songes » chez les Égyptiens antiques, notamment à l'époque ramesside. Pour les Égyptiens, les rêves sont toujours prémonitoires. La « clé » n'est pas une explication détaillée du décryptage. Il s'agit d'un simple énoncé, direct, sans fioritures : « Vous rêvez de ça, il vous arrivera cela ».

La description des rêves étant fortement connotée culturellement, ils sont difficilement compréhensibles hors de leur contexte de l'époque. Ainsi, rêver d'un serpent n'a pas en soi de connotation sexuelle, comme pour nous, mais renvoie à l'idée d'abondance de biens que suggère le reptile, dont l'image est associée à la déesse des greniers. Certaines explications sont fondées sur des jeux de mots conduisant à des associations d'idées. D'autres encore découlent de correspondances symboliques par analogie.

D'autres enfin se fondent sur l'utilisation des contraires (ce qui va arriver est le contraire de ce que vous avez rêvé)[140]. Par exemple, si une femme rêve qu'elle embrasse son mari, elle aura du chagrin. Il est aussi émouvant de lire le texte que ce veuf écrit à l'intention du fantôme de sa défunte femme :

> « Je t'ai épousé étant jeune, tu m'as toujours accompagné durant mes voyages et mes différents séjours dans tous les postes que j'ai occupés. Je ne t'ai jamais laissée seule, je n'ai jamais blessé tes sentiments. Quand j'étais aux armées, je t'envoyais les chefs militaires, avec de beaux cadeaux, se prosterner à tes pieds. Je ne t'ai rien caché, tout le long de ta vie. Je ne t'ai jamais fait de tort en fréquentant une autre demeure. Lorsque j'ai été muté à mon nouveau poste actuel, que je n'avais pas la liberté de me déplacer pour venir te voir comme je voulais, j'ai patienté comme si j'étais à tes côtés et je t'envoyais habits et nourriture, à toi et non à une autre étrangère. Quand tu es tombée malade je t'ai apporté le plus grand médecin qui t'a soignée et a fait pour toi tout ce que je lui ai demandé. »

Et le veuf de conclure cette énumération de gages de sa bonne conduite en lui demandant pourquoi elle vient tout de même le hanter toutes les nuits dans ses rêves…

## Interprétation des rêves animaliers

Les relations sexuelles sont très souvent mentionnées dans les rêves : inceste, union avec un animal. On trouve parfois des classements comme celui-ci, établi par un scribe :

- Les unions sexuelles dont rêve une femme
- Les animaux qu'elle rêve de mettre au monde
- Les rêves de bière d'un homme.

Voici quelques clés des songes antiques :

- Si une femme rêve qu'un cheval s'unit à elle, elle aura du chagrin
- Si un âne s'unit à elle, elle sera punie d'une grande faute
- Si un bouc s'unit à elle, elle mourra promptement
- Si un bélier s'unit à elle, Pharaon sera plein de bontés pour elle
- Si un Syrien s'unit à elle, elle pleurera, car elle laissera un esclave s'unir à elle[1].

1. Sauneron (Serge), *Les Songes et leur interprétation*, Seuil.

## L’amour tarifé

La « khénémet » est le terme employé pour désigner la prostituée. On connaît leur existence, qui apparaît au détour de batailles juridiques ou sur des ostracas par exemple, mais on dispose de très peu d’éléments détaillés pour avoir une vision plus précise de leur activité : existait-il des maisons closes ? Recevaient-elles ailleurs ? Combien étaient-elles ? *etc.* On apprend cependant qu’au Nouvel Empire, certains marchands syriens étaient spécialisés dans le « recrutement » et la « mise à disposition » de filles de joie destinées aux tavernes de la rive gauche de Thèbes débitant la bière et faisant le bonheur des étudiants de l’époque[142].

Mais des prostituées égyptiennes exerçaient également. Comme semble le suggérer *Le Conte d’Ounamon* :

> « Il m’envoya son secrétaire qui m’apporta deux mesures de vin et un mouton. Il me fit aussi amener Tentamu, une chanteuse égyptienne qui était près de lui, avec cette mission : “Chante pour lui, empêche-le d’avoir des idées noires”. »

Reste à savoir où se trouvait la limite, où finissait le travail de la danseuse ou de la chanteuse et où commençait celui de la prostituée.[143]

De son côté, Hérodote raconte que le pharaon Kheops aurait prostitué sa fille, afin de payer en partie la construction de sa pyramide, car il avait du mal à joindre les deux bouts. Ainsi, voulant également laisser son nom à la postérité, elle aurait elle-même demandé à ses clients de lui acheter une pierre chacun, pierres avec lesquelles elle aurait fait construire une des trois petites pyramides qui se trouvent devant le monument célèbre dédié à son père, à Gizeh. Ce qui fait tout de même un grand nombre de clients.

Mais tout ceci est sujet à caution car l’historien grec raconte tout cela 2 000 ans après, et ne donne aucune preuve. Cela a néanmoins le mérite de confirmer la trace d’une pratique courante de l’époque. Au point que la morale la réprouve :

> « Te voici assis dans la taverne entourée de filles de joie
> Te voici face à une fille inondée de parfum
> Une guirlande de fleurs autour du cou tambourinant sur son ventre
> Tu vacilles et bascules à terre et tu es couvert d’immondices. »[144]

On raconte aussi l’anecdote, dans une lettre satirique des aventures d’un soldat égyptien, en manœuvre dans les contrées asiatiques. Il rencontre une jolie fille qui l’appâte. Elle (le) gratifie de la couleur de sa poitrine. Mais derrière les buissons, il y a les frères et sœurs, qui surgissent au bon moment et il doit donner sa tunique (!) pour dédommager la famille en fonction du « prix de la fille »[145].

## Viols et autres scandales sexuels

On sait par divers exemples que le viol était sévèrement sanctionné. L'acte lui-même était réprouvé depuis la nuit des temps. Une légende raconte que Mykérinos s'était épris de sa propre fille. Et qu'une nuit, il ne put s'empêcher de la violer. Désespérée, la malheureuse se serait suicidée. Le pharaon décida donc de l'inhumer dans une vache de bois creuse recouverte d'or, à l'effigie de la déesse Hathor. Mykérinos ne fit pas enterrer le cercueil mais le plaça dans une des plus belles salles du palais royal. Maigre consolation.

En pratique, le viol d'une femme, qu'elle soit vierge, mariée ou veuve, était puni par des châtiments corporels.

C'est l'égyptologue Pascal Vernus qui conte, dans son ouvrage[146], les méfaits d'un « forban », Paneb. Notre homme a accumulé un nombre incalculable de forfaits, sous les règnes de Séthi II et de Siptah, soit entre 1199 et 1187 avant J.-C. À commencer par sa nomination comme chef d'équipe de l'Institution de la tombe, soit la moitié des ouvriers travaillant à Deir el-Medineh. Nomination acquise en soudoyant le vizir. Ses défauts sont tous plus effarants les uns que les autres : corrompu jusqu'à la moelle, brutal, sans scrupules, profanateur de tombes de pharaons, voleur, *etc.* Ce saligaud va jusqu'à ouvrir les jarres de vin déposées dans le tombeau du pharaon Séthi II et multiplier les libations, assis sur le sarcophage du défunt !

À ce tableau de chasse effroyable, il faut ajouter adultère et viol en série. On connaît ses méfaits grâce à un papyrus de dénonciation rédigé par un ouvrier du chantier de la tombe royale, découvert à Deir el-Medineh[147]. La débauche auquel s'est livré Paneb est telle que son fils, qui s'y était associé, finit par participer à la dénonciation du père. On apprend ainsi que Paneb a séduit plusieurs femmes du village, mais il a aussi eu des relations avec Oubekhet, la fille de l'une d'elle, Hel. Relations auxquelles a été associé le fils, Âapehty, qui a beau jeu de dénoncer ensuite la dépravation de son paternel.

La difficulté pour établir la culpabilité posthume de Paneb vient du fait que le même mot est utilisé par les Égyptiens pour désigner l'adultère ou le viol : *n(i)k*, déjà évoqué plus haut. Le terme actuel français trouve donc, selon Pascal Vernus, son origine dans la nuit des temps et l'approximation sémantique des Égyptiens. Dans un cas au moins, Paneb est accusé d'avoir pris de force une femme nommée Yemenouaou, « qu'il dépouilla de son habit avant de la jeter sur le faîte d'un mur [pour la forcer] ». On a tout lieu de penser que cette crapule fut châtiée. Ce fut sous Ramsès III qu'il expia ses crimes.

Autre exemple de mauvais sujet : Merysekhmet, dont les exploits se déroulent sous le règne de Ramsès VI. Déjà compromis dans une affaire d'escroquerie immobilière, il repère une jeune femme mariée à un serviteur de très basse extraction. Ce dernier vient un jour rendre visite à sa femme, avec laquelle il ne vit pas encore. Horreur ! Il la trouve au lit avec Merysekhmet ! Il va porter plainte au tribunal. Mais la Cour de justice est composée de collègues du joli cœur. Pour tout jugement, c'est le cocu qui reçoit des coups de bâton !

## Pédophilie condamnable

Il semble qu'elle ne soit pas interdite sur le principe, mais qu'elle soit condamnée pour ses conséquences traumatiques. En clair, c'est le fait de forcer une jeune fille ou un jeune garçon non consentant qui est condamnable. Dans les *Sagesses de Ptahhotep*, par exemple, on déconseille ce genre de rapports au motif que c'est la coercition qui est condamnable[148]. Ce qui ne veut pas dire non plus que la pédophilie a été autorisée et pratiquée de façon plus ou moins visible. En fait, on n'en sait trop rien, par manque de sources fiables.

## Nécrophiles pas dégoûtés

(Avertissement : ceux qui le sont vraiment, rien qu'à l'idée de lire ce paragraphe, peuvent passer au chapitre suivant).

Pratique répugnante, la nécrophilie est le corollaire épouvantable de l'essor de la profession des travailleurs de la mort, dans l'Égypte antique. Conséquence des enseignements de la religion, la momification nécessitait beaucoup de travail et générait une industrie florissante, occupant des dizaines d'employés chargés de préparer les corps pour leur ultime voyage. Ces embaumeurs baignaient en permanence dans les odeurs de macchabées et ils empestaient donc le cadavre ! Dans ces conditions, difficile pour eux de se trouver une femme.

Alors si une belle défunte récemment réceptionnée arrivait dans leur boutique, il arrivait que les employés oublient les préceptes moraux et se soulagent avec la dépouille. Mais ces terribles profanations finissaient par se savoir. On se méfiait de certains embaumeurs peu scrupuleux et de leurs repoussantes pratiques. Alors les familles retardaient autant que possible la remise du corps[149] afin que l'odeur de décomposition repousse les velléités sexuelles de ces croque-morts dépravés. (Je vous avais prévenu…)

# LITTÉRATURE ET PLAISIR

Pour comprendre la sexualité égyptienne antique, il est intéressant de se reporter à la lecture des œuvres littéraires qui nous sont parvenues sous différentes formes : papyrus, stèles ou écrits des tombeaux, textes retranscrits dans d'autres langues dès l'époque antique, *etc.* Avec toujours ce même bémol, d'importance : seuls des hommes s'expriment. Les femmes ne donnent jamais leur point de vue. C'est tout même sacrément dommage.

## Poésie sensuelle

On a retrouvé un grand nombre de poèmes égyptiens : la symbolique nous échappe, hors du contexte, la métrique et le rythme typique des poésies sont difficiles à restituer. Il faut les traduire, comprendre leur sens et essayer de les retranscrire selon notre propre vision de la poésie, plusieurs millénaires après et dans un contexte culturel sans aucune commune mesure.

Tentons tout de même l'expérience avec les quelques poèmes qui suivent. Sachant qu'une fois encore, face à une représentation codifiée, il est difficile d'échapper au symbolisme.

### Chants d'amour : le garçon et la fille

C'est un émouvant poème à deux voix datant du Nouvel Empire, un moment dans l'histoire égyptienne où les chants d'amour se développent dans la littérature.

***Le garçon***

« La bouche de ma sœur est un bouton de lotus,
Son sein est une pomme d'amour.
Son front est le cerceau de l'acacia
Et moi, je suis l'oie sauvage,
Mes regards montent vers sa chevelure
Vers l'appât, sous le cerceau où je suis pris

(…) Le malheur me submerge,
Tous mes membres sont lourds,

Mon cœur me délaisse.
Si les médecins viennent me voir,
Mon cœur rejettera leurs remèdes.
Les magiciens sont impuissants,
Mon mal ne peut être décelé.
Mais si l'on me disait :
« Elle est ici », cela me rendrait la vie,
Son seul nom me ferait lever… »[150]

### *La fille*

« Quel délice, mon bien-aimé,
Que de se rendre avec toi jusqu'au fleuve
J'attends le moment
Où tu me demanderas de me baigner devant tes yeux
Je plongerai dans l'eau
Et ressortirai avec un poisson rouge dans ma bouche
Il sera content entre mes doigts
Je le poserai entre mes seins
Viens et regarde mon chéri. »[151]

## Mon bien-aimé

Ce poème raconte la rencontre entre deux jeunes gens et les tourments qui agitent Isis âgée de14 ans. Son regard est attiré par un garçon de son âge qui habite le village de Deir el-Medineh, près de la Vallée des Rois où reposent les pharaons. Elle se confie à sa nourrice, Ta-Mit.

« Mon bien-aimé de sa voix a troublé mon cœur
Il m'a laissé en proie à mon anxiété.
Il habite tout près de la maison de ma mère
Mais pourtant je ne sais comment aller chez lui
Pour lors, peut-être ma mère pourra-t-elle agir ?
Il me faut lui en parler
Il ne sait pas mon désir de le prendre dans mes bras
Il ne connaît pas ce qui m'a fait me confier à ma mère
Ô bien-aimé, puisse la Déesse des femmes,
La dorée, me destiner à toi… »
Mon cœur bat plus vite,
Lorsque je pense à mon amour,
Il ne me laisse pas agir comme il faut
Il tressaute à la place où il se trouve
J'en arrive à ne plus m'habiller
Je néglige mes éventails
Je ne mets plus de fard sur mes yeux
Je ne me parfume plus de suaves odeurs… »[152]

## Le chant des harpistes

Réunis sous ce nom, on trouve un certain nombre de textes profanes : contes, chants d'amour, chansons et poèmes de banquet… En voici un exemple, qui montre la distance que pouvaient avoir certains Égyptiens avec la morale et la religion de l'époque.

> « Sois joyeux… Suis tes désirs aussi longtemps que tu es en vie.
> Mets de la myrrhe sur ta tête
> Revêts-toi de linge fin
> Oins-toi des véritables merveilles d'essence divine
> Car personne ne revient de là pour nous dire ce qu'il advient d'eux. »[153]

## Les Mille et Une Nuits de Kheops

Après les poèmes, passons aux œuvres romanesques.

Quoi de mieux pour cela que cette sorte de Mille et Une Nuits au temps de Pharaon. Kheops, s'ennuyant dans son palais, décide de faire venir ses fils pour lui raconter des histoires autrement plus distrayantes que les chroniques de la crue du Nil. Les fils s'exécutent. Conservé au musée de Berlin, le Papyrus Westcar[154] (du nom de la dame qui l'avait rapporté d'Égypte, Miss Westcar) relate cette série d'histoires.

Comme Kheops avait neuf fils, on se doute qu'un certain nombre de contes ont été égarés ou détruits, ce qui est fort dommage. Notamment pour le premier, *Un prodige sous le roi Djoser*, dont on n'a retrouvé que la fin.

> « Alors Sa Majesté Kheops dit : "Qu'on offre mille pains, cent pots de bière et deux mesures d'encens au roi Djoser et qu'on donne un gâteau, une cruche de bière, une portion de viande et une mesure d'encens au chef lecteur, j'ai vu un exemple de son pouvoir". »

Je vous laisse imaginer ce qui a pu être raconté pour que Kheops soit aussi généreux en chopes de bière.

### Le mari trompé

Quand le chat n'est pas là, la souris danse. L'épouse de Ouebané[155], le chef lecteur du roi Nekba, s'ennuie en l'absence de son mari, qui travaille tard chez le pharaon. Elle repère un riche bourgeois bien fait de sa personne et lui fait porter une caisse de vêtements. L'homme comprend le message et vient lui rendre visite, histoire de saisir l'intérêt de cette femme pour le renouvellement de sa garde-robe. Avisant un pavillon de son jardin, il lui propose d'aller y passer un moment pour en parler plus à l'aise. La dame dit alors à son serviteur de préparer le pavillon pour recevoir l'homme et la femme en mal de discussion approfondie.

Pendant que la servante fait le guet, notre couple se met à boire puis à « passer un jour heureux », comme le dit si joliment la formule. Il va même se baigner, dans la pièce d'eau attenante, sous les yeux de sa maîtresse. Mais le lendemain, le jardinier, qui faisait semblant de ratisser pendant que les anges soupiraient, va tout raconter à son maître. Très fâché, le cocu Ouebané va chercher dans sa trousse à magie de quoi punir ces deux-là. Il fabrique un crocodile en cire et demande à son serviteur de le jeter discrètement dans la pièce d'eau quand celui qui lui fait porter des cornes sera en train de se baigner après le câlin.

Le lendemain, les deux amoureux recommencent leur manège, dans le pavillon. Puis l'homme sort se baigner dans la pièce d'eau. Plaf ! Le serviteur jette le crocodile en cire qui se transforme en un vrai monstre reptilien de sept coudées de long ! Le croco se jette sur l'homme et l'avale. Puis l'animal s'allonge au fond de l'eau et y reste sept jours. Lorsque le pharaon passe dans le coin avec son chef lecteur, celui-ci appelle le crocodile, qui recrache le malheureux amant encore vivant.

— Votre Majesté, voilà ce que cet homme a fait dans ma maison !

Et il lui conte son infortune. Nekba dit alors au crocodile :

— Emporte ce qui est à toi !

Le crocodile s'exécute et ramène le malheureux au fond de l'eau pour le dévorer. Quant à la femme infidèle, elle est brûlée vive. Ça ne rigolait pas, en ce temps-là.

***Moralité :*** tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse avec un riche bourgeois.

### Les rameuses sexy de Snéfrou

Un jour, il y a bien longtemps de cela, le roi Snéfrou156 à la voix juste, s'ennuyait lui aussi dans son palais. (Comme Kheops, quoi…) Il parcourait toutes les pièces de son immense demeure à la recherche de distraction. Mais il n'en trouvait point. Il ordonna alors :

— Amenez-moi le prêtre-lecteur et rédacteur des livres sacrés, Djadjaemankh ! On alla quérir ledit Djadjaemankh sur le champ. Sa Majesté lui dit alors :

— Djadjaemankh, mon frère ! J'ai parcouru toutes les pièces du palais royal à la recherche de quelque distraction. Et je n'en ai point trouvé.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Djadjaemankh en se retenant discrètement de rire, que Sa Majesté se rende donc à l'étang du palais royal. Là, qu'Elle commande qu'on équipe une barque avec toutes les jolies filles du harem royal. Alors le cœur de Sa Majesté se divertira à les regarder ramer de-ci, de-là. Elle en profitera pour regarder les beaux fourrés (!) qui bordent Son étang, Elle observera les champs riches et les belles rives alentour. Et Son cœur s'allégera à contempler un tel spectacle.

Réjouie, Sa Majesté Snéfrou à la voix juste ordonna :

— Je veux qu'on organise une promenade sur l'eau. Qu'on m'apporte vingt rames en ébène et recouvertes d'or, aux pales en bois de santal garnis de vermeil. Qu'on aille chercher parmi les femmes de mon royal harem vingt femmes jeunes, aux corps les plus beaux, à la poitrine ferme et aux cheveux bien nattés. Qu'on leur donne vingt résilles et qu'elles les enfilent quand auront été déposés leurs vêtements.

(Il est certain qu'avec des rameuses en résilles, cette histoire prend tout de suite une tournure intéressante…)

Chacun agit conformément aux ordres de Sa Majesté. Voilà donc les jeunes femmes qui rament de-ci, de-là, en chantant pour rythmer l'avancée du bateau. Le cœur de Sa Majesté était heureux de les voir ramer ainsi peu vêtues. Soudain, la rame de l'une d'elle heurta la boucle d'oreille en malachite que portait une autre des rameuses. Et voilà le bijou qui tombe à l'eau. Dépitée, la jeune fille s'arrêta de chanter. Perdant le rythme, ses compagnes de rang firent de même et le bateau s'immobilisa.

— Pourquoi ne ramez-vous plus ? demanda Sa Majesté.

— Notre amie qui rythme le chant s'est arrêtée ! répondirent en chœur les rameuses.

— Et pourquoi t'es-tu arrêtée ? demanda Sa Majesté ?

— Ma boucle d'oreille en malachite est tombée à l'eau ! répondit la rameuse.

— Je te la remplacerai ! répondit Sa Majesté.

— C'est un talisman magique qui me porte bonheur. C'est celle-ci que j'aime et je n'en veux pas d'autre.

Il aurait pu la mettre à l'eau. Mais non… Sa Majesté Snéfrou à la voix juste dit alors :

— Qu'on aille me quérir Djadjaemankh !

Il accourut bien vite. Sa Majesté lui demanda :

— Djadjaemankh, mon frère ! J'ai agi conformément à ce que tu m'avais dit. Je me suis bien diverti à contempler ces rameuses. Mais l'amulette de l'une d'elle est tombée à l'eau. Elle s'est arrêtée et ses compagnes ont fait de même. Je lui ai demandé : "Pourquoi ne veux-tu plus ramer ? " Elle m'a répondu : "C'est que mon amulette en malachite est tombée à l'eau." Je lui ai dit : "Rame, je te la remplacerai !". Mais elle m'a dit qu'elle préférait cette amulette-là à toute autre.

D'un geste magique connu de lui seul, Djadjaemankh vrilla discrètement son index droit sur sa tempe droite, pour indiquer en quelle estime il tenait un roi jouet des caprices d'une rameuse en résille. Mais il était grassement payé par ce monarque. il décida donc de trouver une idée plutôt que de l'envoyer balader. Il se souvint alors qu'il était magicien. Il ouvrit son grimoire et prononça une des formules magiques. Prodige ! La moitié de l'eau de l'étang se souleva et se plaça sur l'autre moitié. Il découvrit alors l'amulette, posée sur un coquillage. Il la prit et la rendit à sa propriétaire. Puis Djadjaemankh prononça une autre formule magique et l'eau reprit sa place. Ravie, Sa Majesté Snéfrou à la voix juste put reprendre sa promenade.

Et en profita, j'imagine, pour visiter tous les fourrés bordant l'étang…

***Moralité :*** Ils vécurent heureux et ils eurent beaucoup d'étangs.

### Les deux frères (conte épuisant)

Typique des contes moralistes du Nouvel Empire, ce conte[157] est une histoire à rebondissements abracadabrants, qui met en scène deux frères. C'est aussi un mythe vieux comme le monde. Inpou (Anubis) est un paysan marié qui vit sa petite vie en hébergeant son frère désargenté, Bata. En échange, Bata lui donne un coup de main aux travaux des champs et garde les troupeaux. Un jour qu'ils sont en train de semer tous les deux, et le grain venant à manquer, Inpou envoie son frère chercher des sacs de semences chez lui. La femme d'Inpou regarde Bata faire et, charmée par ses bras musculeux portant les sacs de grains, elle lui propose de passer une heure en galante compagnie : la sienne. Mais Bata ne s'en laisse pas compter et repart planter ses semences ailleurs.

Alors l'épouse bafouée décide de se venger. Au retour de son mari, elle se met de la graisse noire sur la peau pour imiter des coups et accuse Bata de lui avoir proposé la botte, à elle, une femme si fidèle. Puis de l'avoir rossée pour éviter qu'elle le dénonce. Ça, c'est trop fort ! Inpou attend le retour de son frère, caché dans l'étable, pour lui faire le coup du père François. Mais averti par les bêtes de son troupeau qui ont la faculté de parler (elles l'avertissent tous les jours des endroits où elles peuvent paître car l'herbe y est grasse), Bata réussit à se sauver, coursé par son frangin.

Heureusement, coup de théâtre divin, Rê intervient et met un lac plein de crocodiles entre les deux frères. Cela leur laisse le temps de s'expliquer : pour preuve de sa bonne foi, il se tranche le sexe et le jette dans l'eau. Un poisson-chat qui pataugeait entre les crocodiles avale le pénis. Convaincu, Inpou tue sa femme adultère et offre son cadavre à des chiens enragés. Curieusement, Bata réussit à se marier car les dieux ont pitié de lui et lui fabriquent une épouse modèle. Mais l'histoire ne s'arrête pas là !

Les fées – dont Hathor – prédisent à la promise une fin tragique au couteau. Et Bata révèle à sa femme que son cœur a été volé et déposé tout en haut d'un grand acacia (que de problèmes !). Il chasse, pour nourrir le ménage, et a défendu à sa femme de sortir de chez eux. Peine perdue : la ribaude va vers la mer et celle-ci lui arrache une mèche de cheveux qu'elle dépose aux pieds des lavandières lavant le linge de Pharaon. Lequel tombe amoureux de la propriétaire des cheveux qui dégagent un parfum enivrant. Cela se corse. On envoie des soldats chercher la belle et la mèche. Mais Bata extermine tout ce beau monde. On change de stratégie en envoyant un superbe trousseau. Et bien évidemment, la volage épouse accepte volontiers et trahit son époux par-dessus le marché en révélant où se trouve son cœur. On abat l'acacia et on récupère le palpitant. Heureusement, Inpou pressent à des signes ce qui se passe, récupère le cœur et le réanime par un massage cardiaque de sa composition. Bata ressuscite, se transforme en taureau et se rend à la cour pour dire à sa femme qu'il est bien vivant. Elle ne se laisse pas démonter et fait immoler le taureau par le pharaon. Mais deux arbres poussent de deux gouttes de sang versé par le taureau Bata. L'épouse les fait scier séance tenante pour en faire des coffres. Manque de chance, elle avale un copeau de bois, se retrouve enceinte puis accouche d'un garçon qui se révèle être Bata lui-même. Devenu pharaon, il traîne sa femme devant un tribunal.

***Moralité*** : ce n'est pas beau de tromper son mari. Mais je ne sais pas qui a eu l'idée d'écrire une histoire aussi longue et compliquée pour illustrer cette morale.

### Vérité et Mensonge (bis)

C’est à peu près aussi emberlificoté que l’histoire précédente. L’intérêt de ce conte[158] est qu’il met en scène le désir féminin. Pour une fois ! Enfin ! À la bonne heure ! C’est l’histoire de deux frères, Vérité et Mensonge. Les caractères respectifs de nos deux frangins parlent d’eux-mêmes. Mensonge accuse Vérité de lui avoir volé un couteau aux dimensions extraordinaires. Il demande au tribunal des dieux de crever les yeux de Vérité. Les dieux s’exécutent. Pris de remords, Mensonge ne supporte pas la vue son frère aveugle. Il demande à ses domestiques de le faire dévorer par des lions du désert pour s’en débarrasser. Mais les deux valets sont attendris par Vérité qui leur demande de prendre un autre à sa place. Ce qu’ils font.

Découvert plus tard par des servantes, Vérité est ramené à leur maîtresse, une femme magnifique, qui l’embauche comme portier. Mais à la vue du corps magnifique de l’aveugle, la maîtresse se sent saisie d’un désir violent (on ne sait pas si c’est réciproque car étant aveugle, il lui est difficile de se prononcer). La nuit même, elle l’entraîne dans sa chambre. Comme le dit le conte dans le texte : « Il la connut comme un homme viril peut connaître une femme ; et cette nuit même, elle conçut un petit garçon ».

Mais voilà, la belle estime qu’elle l’a assez vu et le remet devant la maison à garder la porte (un aveugle comme portier, c’est très étrange, soit dit en passant). En grandissant, l’enfant demande à sa mère qui est son père. Elle lui désigne le portier. Il entreprend alors de venger son père, d’une façon assez bizarre. Il confie un bœuf énorme au berger de Mensonge. Lequel s’empresse de le voler. Le garçon le traîne alors devant le tribunal des dieux. Les dieux lui demandent de décrire le bœuf. Il fait des grands gestes pour indiquer ses belles proportions. Les juges ne le croient pas. Alors le gamin s’exclame : « Il est aussi grand que le couteau qu’on a volé à mon père ! ». Coup de théâtre. Les dieux sont très ennuyés. Mensonge est confondu. Le jugement est terrible : cent coups de bâton, cinq blessures et les deux yeux crevés. Il ne lui reste plus qu’à prendre sa retraite comme portier devant la maison de Vérité.

***Moralité*** : Qui vole un couteau, vole un bœuf…

### Le pharaon et son général

Il s’agit là d’un des rares récits à connotation homosexuelle[159]. Ce conte met en scène un pharaon imaginaire Neferkarê. En fait, il s’agit du pharaon Pépi II, un des derniers souverains de l’Ancien Empire, monté sur le trône à l’âge de 6 ans et mort centenaire, selon la tradition. Ce qui ferait quatre-vingt-quatorze

ans de règne, mais plus probablement soixante-dix. Car les scribes ont une légère tendance à l'exagération.

Un certain Téti, fils de Hent, veut rencontrer le pharaon. On lui dit qu'il est très occupé le jour, et qu'il sort la nuit. Au troisième refus, notre homme se dit qu'on lui cache quelque chose. Tel un photographe de presse à scandale, il va se tenir caché pour épier plusieurs soirs de suite à la sortie du palais de Memphis. Un soir, il aperçoit le monarque quittant incognito sa résidence. Il le suit discrètement, tout en se disant en lui-même : « C'est donc bien vrai ce qu'on dit sur lui : il sort la nuit ! »[160].

Arrivé devant la maison du général Siséné, connu comme un célibataire endurci, Neferkarê lance un morceau de brique contre le volet et tape du pied. À ce signal, la fenêtre s'ouvre et une échelle descend de la fenêtre. Et voilà notre pharaon qui grimpe dans la chambre du militaire tel un vulgaire Roméo. Arrivé à 10 heures du soir, il y reste quatre heures, puis redescend, comme dit Téti « après que Sa Majesté eut fait ce qu'Elle désirait faire avec (le général) ». Neferkarê rentre au palais en pleine nuit. Le manège se répète plusieurs soirs de suite, sous les yeux d'un Téti qui ne s'offusque pas de sa propre conduite de voyeur.

***Moralité*** : « Monte là-dessus, tu verras Gizeh (le général) ! »

### La courtisane-Cendrillon

Vers -25 avant J.-C., l'historien grec Strabon[161] se promène du côté de Gizeh avec le préfet romain en charge du coin, Aetius Gallus. Il lui demande à qui est dédiée la troisième des pyramides. Le préfet se renseigne et lui rapporte cette histoire amusante.

Il était une fois une jeune esclave grecque du nom de Rhodopis, appartenant à un Égyptien habitant dans la ville de Naucratis. La jeune femme était belle et le teint éclatant de son visage la faisait surnommer « joues roses ». Bien que bon maître, cet homme passait son temps à dormir. Pendant son sommeil, les autres servantes harcelaient et battaient l'esclave étrangère. Un jour, le maître la fit danser devant lui et fut ravi du spectacle. Cet épisode fit redoubler les coups et les vexations des autres servantes sur la jeune femme.

Or un jour, il advint que le pharaon Amasis invita son peuple à une grande fête donnée à Memphis. Les servantes s'empressèrent de faire crouler Rhodopis sous les tâches ménagères, afin de l'empêcher d'assister à la fête.

Ravalant ses larmes, Rhodopis lava le linge et fit sécher ses sandales humides sur le bord de l'eau. L'aigle Horus, qui volait dans les airs à ce moment-là, fondit sur elle et lui déroba une des sandales. Puis l'aigle passa au-dessus du

pharaon affairé à rendre la justice en plein air, les chênes étant rares sous le cagnard égyptien. Il laissa tomber la sandale, qui chuta dans un pli du vêtement du souverain. Ému par la beauté de la sandale et par cet événement singulier, il envoya ses sbires ratisser le secteur pour trouver à qui appartenait ce soulier orphelin volant. Après avoir cogné à toutes les portes de la région, les hommes de main du pharaon dénichèrent la jeune femme à Naucratis. On la ramena à Memphis et on la présenta au roi, qui en tomba amoureux sur le champ et la prit immédiatement pour femme (je résume).

Selon Hérodote, Rhodopis aurait été originaire de Thrace et compagne d'esclavage du fabuliste Esope. Elle arriva en Égypte dans les bagages d'un certain Xanthès de Samos. Elle fit commerce de ses charmes et fut affranchie par le frère de la poétesse Sappho. Elle resta en Égypte et continua à gagner beaucoup d'argent. C'est à ce moment-là qu'elle aurait tapé dans l'œil du pharaon et de plusieurs personnes de l'entourage du roi. À la mort de Rhodopis, ses amants royaux auraient fait construire cette pyramide en signe de reconnaissance pour la courtisane-Cendrillon.

Un autre légende arabe[162] raconte que la courtisane hante, sous la forme d'une belle jeune femme, les alentours des pyramides de Gizeh :

> « … une femme nue, belle au reste, et dont les manières d'agir sont telles que, quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un et lui faire perdre l'esprit, elle lui rit et, incontinent, il s'approche d'elle et elle l'attire à elle et elle l'affole d'amour de sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vagabonder par le pays. Plusieurs personnes l'ont vue tourner autour de la pyramide sur le midi et environ soleil couchant. »[163]

***Moralité :*** il n'y en a pas car avec toutes ces digressions, j'ai perdu le fil de mon histoire.

Raiponce au concours

Je vous fais grâce du début de l'histoire[164], emberlificotée comme d'habitude. Bref, un jour, un beau prince, fils d'un roi d'Égypte, dont la mère est morte et le père remarié avec une marâtre qui déteste son beau-fils, part de chez lui pour chercher l'aventure. Il arrive au pays de Naharîn[165] où il aperçoit une jeune fille. Le père de celle-ci n'ayant aucun autre enfant a fait construire pour elle une maison de soixante-dix coudées de haut[166]. Et il a dit qu'il la donnerait en mariage (la fille, pas la maison) au prince bien né qui serait capable de grimper à la fenêtre de Juliette.

Le concours est déjà engagé : tous les autres fils de chef du pays de Syrie assemblés tentent leur chance chacun son tour. La jeune fille à sa fenêtre regarde ses soupirants échouer les uns après les autres. Le jeune prince se lance, d'autant que la promise lui a lancé un regard qui motiverait le plus timide. Il parvient miraculeusement à la fenêtre de la belle.

Elle « l'embrasse sur tout le corps » (c'est ce qui est littéralement écrit dans le papyrus). Il faut dire qu'elle a attendu longtemps ce moment. Évidemment, les jaloux vont se plaindre au roi. Quand on lui rapporte innocemment qu'un jeune prince fuyard de son royal foyer est en train de « faire un jour heureux » avec sa fille, il demande qu'on le renvoie chez lui.

Mais la fille se met à crier : « Par Rê-Harakhti, qu'on me l'enlève et je cesserai de manger, je cesserai de boire et je mourrai sur l'heure ! »

Devant cette réponse, et même s'il sait que sa fille exagère un peu avec son chantage à la grève de la faim et de la soif, le roi finit par céder.

***Moralité :*** En s'envoyant en l'air, on trouve parfois la femme de sa vie…

## Le papyrus pornographique

### Le document caché…

On a retrouvé un peu partout des scènes érotiques et pornographiques sur des bouts de papyrus, des tessons de poterie ou des éclats de calcaire (« ostracas »). Mais finalement très peu et de manière parcellaire. Le papyrus dit « de Turin » est un exemple unique de document montrant une œuvre pornographique dans son ensemble. Ce curieux document, découvert probablement à Deir el-Medineh[167], est apparu dans le radar des égyptologues au début du XIXe siècle. Il faisait partie des collections de Bernadino Drovetti, aventurier italien, consul français nommé au Caire par Napoléon et trafiquant d'antiquités sans scrupules.

L'expédition d'Égypte de Napoléon marque le début de l'égyptologie moderne. Les puissances occidentales (France, Angleterre, Italie, notamment) veulent toutes avoir leur collection d'objets égyptiens et se livrent alors à une concurrence effrénée. Elles envoient des émissaires rafler tout ce qu'ils trouvent. Drovetti, qui s'est enrichi grâce à ça et qui veut vendre ses collections car il est tombé en disgrâce, les propose à la France. En 1818, le roi Louis XVIII refuse tout net, jugeant le prix trop élevé. En 1824, sur les conseils de Jean-François Champollion, le prince Victor-Emmanuel Ier de Savoie achète la collection de sculptures et de papyrus égyptiens de Drovetti. La collection échappe ainsi au musée du Louvre et permet à Turin de créer son propre musée égyptologique, où ce papyrus pornographique fait figure de pièce unique.

Lorsqu'il a étudié ce fameux papyrus dit « 55001 »[168], Champollion est tombé de sa chaise. Il raconte sa surprise horrifiée, dans une lettre à son frère, le 6 novembre 1824 :

> « Dans ces restes si fragiles et si mutilés d'un monde qui n'est plus, j'ai vu, comme dans celui d'aujourd'hui, que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, que le temps réduit au même niveau et entraîne sans distinction ce qu'il y a de plus grand et de plus petit, de plus grave et de plus futile, de plus triste et de plus gai : à côté d'un fragment soit d'un acte du règne de Ramsès le Grand, soit d'un rituel contenant les louanges de Ramsès-Méïamoun, ou de tout autre grand Pasteur des peuples, j'ai trouvé un débris de caricature égyptienne, représentant un chat qui garde des canards, la houlette à la main, ou un cynocéphale qui joue de la double flûte, près des nom et prénom du belliqueux Mœris, un rat armé en guerre et décochant des flèches contre un combattant de sa force, ou bien un chat montant sur un char de bataille. Ici un morceau de rituel funéraire sur le dos duquel l'intérêt humain avait écrit un contrat de vente, et là des débris de peintures d'une obscénité monstrueuse et qui me donnent une bien singulière idée de la gravité et de la sagesse égyptienne. »

Pendant très longtemps, le papyrus sulfureux fut caché. « Ne pouvaient le consulter que des universitaires, sur demande et avec une bonne raison de le faire. Donc uniquement des hommes, surtout pas des femmes, qui n'étaient pas censées avoir de bonnes raisons de regarder ! », explique ainsi l'égyptologue

anglaise Charlotte Booth[169]. L'appellation « papyrus érotique » qui lui est donnée est en soi assez significative. « C'est par euphémisme », rappelle Pascal Vernus. « Cela convenait si mal à leur vision idéalisée de l'Égypte ancienne que les égyptologues l'ont appelé comme ça. En réalité, il s'agit bien d'un papyrus pornographique. »[170]

À ces préventions puritaines s'ajoute la fragilité du document. Même du temps de Champollion, le papyrus était dans un état lamentable. Et cela ne s'est pas arrangé depuis. Fort heureusement, on en possède deux copies. Une de ces copies a été réalisée par l'égyptologue italien Ippolito Rosellini (1800-1843), et qu'on a retrouvée récemment dans les greniers du Louvre. Et l'autre par l'égyptologue allemand Joseph Omlin, qui a publié en 1973 la première étude sérieuse sur ce document tellement sulfureux que ses prédécesseurs avaient préféré l'oublier. Mais qu'a-t-il donc de si effrayant pour que les doctes universitaires l'aient relégué aux enfers ?

Dans le détail…

Voyons d'un peu plus près. Dans son état actuel, le papyrus[171] fait 2,59 mètres de long. Il est conservé au musée égyptologique de Turin, entre deux plaques de verre. Bien que présenté en deux ensembles différents, c'est un document unique qui regroupe deux types de scènes séparés par un maigre filet noir :

– des scènes de parodie animalière (0,85 mètre),

– des scènes pornographiques (1,74 mètre),

L'unité d'ensemble du papyrus est marquée à la fois par la présence d'une frise à quatre bandes qui enserre les deux scènes dans un seul espace (des commentaires en hiératique[172] sont écrits dessus, comme sur une portée musicale), une mise en pages homogène et la présence d'un plan incliné à l'extrême gauche et à l'extrême droite du document. Comme l'explique très bien l'égyptologue Pascal Vernus, « ils jalonnent, pour l'enclore, l'espace de la composition, symétriquement, comme dans les représentations archétypales de l'Égypte ancienne : une vallée bordée de deux falaises ».

À droite du papyrus, les parodies animalières enchaînent les situations traitées avec ironie[173]. Un lion joue de la musique et chante. Un chat garde des oies, puis se fait attaquer par elles. Un hippopotame se repose dans un arbre tandis qu'un corbeau monte à l'échelle pour le rejoindre. Plus loin, un âne officie en tant que prêtre, rouleau de papyrus en patte, devant une divinité chat arborant le fouet *nekhekh* et la crosse *héka*, et une divinité taureau tenant un bâton de berger. On remarque aussi des scènes de guerre entre souris et chats, où les félins ne sont pas à leur avantage.

On remarque aussi une scène étonnante : un lion joue au *senet*[174] avec une gazelle. L'aspect triomphant du lion rapproche cette scène d'une autre scène similaire, décrite dans un papyrus conservé au British Museum, dans laquelle un lion joue au *senet* avec une gazelle. Comme elle a perdu, il la prend avec furie sur la table. Quand on sait que la gazelle dorcas était présente dans la coiffure des reines d'Égypte, sous la forme d'un protomé en orfèvrerie, l'allusion au couple royal est assez évidente.

À gauche du papyrus, douze scènes sexuelles se succèdent, dans une sorte de Kama-sutra antique. Ça commence très fort avec un homme, besace en main et doté d'un sexe démesuré, qui pénètre par-derrière une femme penchée en avant et comme repliée sur elle-même, la main posée à terre. Cela réclame une certaine souplesse de la part de la femme. Reste à savoir si le plaisir serait au rendez-vous dans cette position.

Puis voici un homme dans la même position et les mêmes dispositions, qui s'accouple a tergo (« par-derrière ») avec une femme juchée sur un char. Elle tient elle-même les rênes du char tiré par deux jeunes femmes. Sistre au bras, l'homme porte un flacon d'huile (ou un petit luth) dans la main droite et s'accroche à une des mèches de la perruque de sa partenaire de la main gauche. La femme tient les rênes, mais c'est un petit singe qui asticote les femmes attelées à la place des chevaux.

Courant à côté d'un char, un tout petit homme est représenté avec un sexe en érection, tenant un sac. Il figure la suite habituelle des souverains. Le rôle du flacon d'huile n'est pas clairement établi. Mais la parodie paillarde d'une sortie publique en char du couple royal est assez évidente. Le commentaire visible à côté dit quelque chose comme « … à cause des tremblements [du char], je fais le travail agréable ».

À côté, une femme assise sur un tabouret, les deux jambes levées et écartées, tire sur le sexe en érection d'un homme pour qu'il la pénètre. L'homme semble effrayé et met ses mains devant lui. Mais la femme maîtrise la situation et s'en amuse. Cette impression est renforcée par la légende inscrite à cet endroit, qui peut se traduire par « N'aie pas peur ! Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? ». On sent la professionnelle.

À la suite de cette scène, les choses se corsent. Un homme accroupi, et comme embarrassé par son sexe en érection, pousse une sorte d'énorme sex-toy (en l'occurrence un vase conique à fumigation) dans le sexe d'une femme, jambes écartées et en train de se maquiller sans prêter aucune attention à ce qui lui arrive. Au-dessus de sa tête, une fleur de lotus – symbole de la renaissance – qui indique qu'elle est sous l'empire d'une sorte d'ivresse qui ouvre la voie à un acte

sexuel. Ajouté à la main, le commentaire est assez ironique : « Continue ! Pour l'instant, je ne sens rien ».

Puis un autre homme debout soutient une femme dans ses bras et la pénètre. La position est assez sportive, car la femme passe en même temps ses jambes au-dessus des épaules de son partenaire. L'homme tient le corps de la femme posée sur sa cuisse. Deux éléments sont à noter. D'abord, cette posture sexuelle est courante dans le bassin méditerranéen, selon Ruth Schumann-Anthelme[175].

Ensuite, vient une scène assez pathétique. On y voit une femme à genoux dans un lit et penchée pour essayer de rattraper un homme tombé à terre. Difficile de savoir si l'homme est tombé tout seul ou si la femme l'a flanqué par-dessus bord. Juste à la gauche du lit, trois femmes transportent un homme épuisé, le sexe débandé. Visiblement, notre étalon a explosé en vol et on le porte au lit afin qu'il se remette.

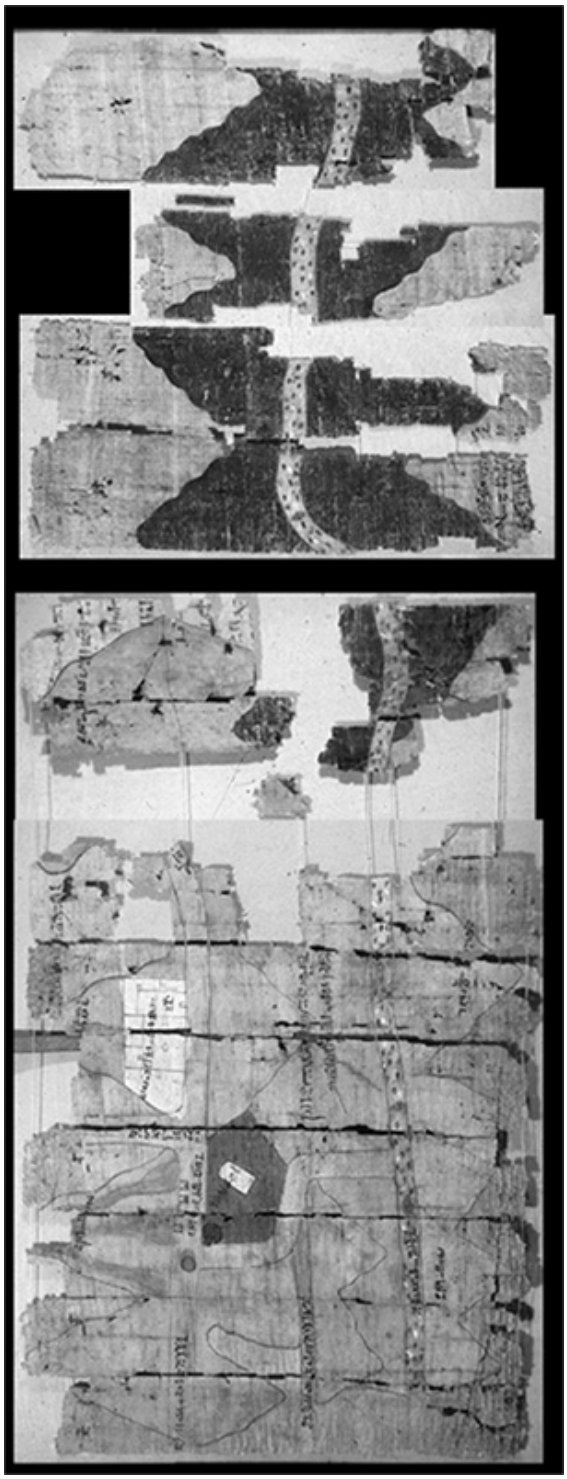
Autre scène, un homme allongé sur le dos avec toujours un sexe énorme en érection s'apprête à pénétrer une femme qui se présente sur lui. Et là encore, la femme semble à l'aise : si l'homme semble inquiet à la perspective de se faire manger tout cru, d'un geste sûr, la femme caresse avec ses doigts aux ongles pointus la bouche, le menton et les cheveux de son partenaire.

Puis vient une scène avec une femme, probablement une danseuse qui se penche en avant pour attraper ou déposer un luth ou un sac. Elle s'est retournée avec grâce en relevant sa jambe gauche bien haut, faisant virevolter sa perruque. Cette invitation d'un mouvement des cheveux, courante pour les femmes qui veulent attirer un homme à cette époque, atteint son but : l'homme la pénètre dans le mouvement (il a lui-même une attitude de danseur), agrippant une mèche de sa perruque.

À côté, un homme courtaud s'accouple avec une femme allongée sur une sorte de gros coussin incliné, les jambes calées sous les aisselles de son partenaire. On note que le visage de la femme est empourpré. À côté encore, une femme debout sur une jambe et levant l'autre jambe pour faciliter l'opération, observe un homme qui s'active en elle et qui lui tient une mèche de sa perruque pour garder son équilibre ou optimiser son excitation. Fin de la partouze avec une femme allongée sur un plan incliné (la falaise du bord gauche du dessin, voir plus haut), prise par un homme hirsute et mal rasé, sur l'épaule duquel elle passe sa jambe gauche. Un tabouret renversé figure la précipitation du désir : la femme tient un stylet dans la main droite.

Ce qui frappe en parcourant ce papyrus, c'est la différence de représentation entre les femmes et les hommes. Les femmes sont visiblement des spécialistes du sexe, probablement des prostituées. D'où l'une des hypothèses émises qui dit

que l’action représentée se situerait dans une maison close. Sans garantie, évidemment. En tout cas, leur aisance sexuelle est évidente. Ce sont des jeunes femmes, en pleine possession de leurs moyens et de leurs atours, suivant les canons de l’art égyptien : visages de jeunes filles, poses de danseuses, accessoires classiques (fleurs, perruques, bracelets…). On peut même déceler dans leurs attitudes une certaine « vulgarité désabusée ». Elles portent ou sont entourées de symboles de la sexualité : colliers menât, miroir, ceinture de hanche, maquillage, khôl, sistres et autres instruments de musique, feuilles de liseron, lotus, *etc.*



© edo

Restes du papyrus de Turin.

© edo

Une des 12 scènes du papyrus.

Transgression et critique de la société

Les hommes sont nettement moins bien traités : plus très jeunes, ridés, hirsutes, à moitié chauves, nez busqué, peau flasque. Des rustres doublés de malpolis, en quelque sorte. L'un d'eux ne s'est même pas débarrassé de sa besace de paysan pour s'accoupler avec sa partenaire. Celui qui utilise un sex-toy de fortune ne parvient pas à satisfaire celle qui attend que le plaisir vienne, tout en se maquillant. C'est tout juste si elle ne bâille pas. Un autre homme semble reculer devant le sexe d'une femme comme le cheval devant l'obstacle, quand son compère est carrément au bas du lit et un autre au bord de l'apoplexie.

Visiblement, l'artiste a voulu faire rire aux dépens de grossiers personnages, certes dotés d'attributs impressionnants, mais incapables de s'en servir correctement face à des femmes rompues à l'exercice. S'il est certain que ce papyrus était destiné à des gens aisés (le papyrus est coûteux à réaliser et à illustrer), son contenu marque une grande distanciation.

C'est un personnage aisé qui possédait ce papyrus. Au verso, il est inscrit la fonction du propriétaire, un scribe royal ou un porte-étendard à la droite du roi, sorte de commandant des soldats. Ce qui le rattache à l'aristocratie. Or dans le papyrus, la religion, l'état, la royauté (dans les scènes animalières) et les hommes (dans les scènes pornographiques) en prennent pour leur grade. « On est face à une sorte de carnaval, comme il en existe dans toutes les civilisations, au Moyen Âge en France, par exemple. C'est une soupape de sécurité, qui permet de se distraire, de montrer la sexualité dans une société qui en interdit la représentation, hors des temples et des rituels religieux. »[176]

Cette distraction satirique et égrillarde semble réservée à la classe dirigeante, qui se donne du plaisir et bonne conscience à la fois, en observant les mœurs du temps, mais en prenant soin de mettre en scène de grossiers personnages et des animaux, pour bien montrer que tout ce beau monde n'appartient pas à celui du commanditaire. La dérision est partout : dans le découpage puisque les douze scènes correspondant aux douze heures de la nuit. Dans le contenu, puisque même la religion est raillée, comme dans cette scène où une femme s'apprête à chevaucher un homme doté d'un sexe démesuré, allusion transparente à l'accouplement nocturne de Nout et Gheb.

Comme le note Pascal Vernus, « La société entrebâille la porte au désir par le biais d'une transgression codifiée. Avec cette mise en situation ludique, on desserre le carcan de la norme imposée sur le reste de la société. L'Égyptien aisé peut ainsi secouer les chaînes du surmoi pour « jeter un regard sur la jouissance ». Et sans se compromettre par une trop grand proximité avec le sujet traité.

## Correspondance amoureuse

### *La route de Memphis*

Un scribe écrit à un ami parti au loin et lui parle de sa bien-aimée qui se languit de son retour :

*« La chanteuse d'Amon Isert-Nefret dit " Comment vas-tu ? Combien je me languis de te revoir. Mes yeux sont aussi grands que Memphis, tant je suis affamée de te voir. Et je dis à Thot et à tous les dieux de la maison de Thot : Que tu sois en bonne santé ! Que tu vives ! Que tu sois loué pour ce que tu fais !" »*[1]

1. Papyrus Schott, 50, dans *La Femme dans l'ancienne Égypte, Op. cit.*

# BONUS

Voici deux histoires glanées au gré de la rédaction de ce livre à propos de deux grands personnages de l'histoire égyptienne : les aventures de Champollion d'abord, les mésaventures de Ramsès V ensuite.

## Champollion et ses Hathor

« Je tiens mon affaire ». On sait que c'est par ces mots que Champollion annonça qu'il venait de trouver enfin la clé de l'énigme des hiéroglyphes. Mais qu'en est-il de ses affaires de cœur ? C'est encore un sujet qui n'a pas été étudié de manière approfondie par ses biographes. Voilà quelques informations personnelles sur l'égyptologue qui permettent de lever un peu le voile sur la face cachée et l'intimité du savant.

Première surprise, c'est un enfant de vieux, comme on disait dans le temps. Quand Jean-François naît le 23 décembre 1790, il est le petit dernier d'une famille de sept. Sa mère lui a donné naissance alors qu'elle était âgée de 46 ans !

Sa passion pour le déchiffrage commence très tôt, selon son frère qui gérera sa communication posthume en triant ses papiers. À 5 ans, d'après lui, il s'était mis à lire un Missel devant lui. Il l'avait questionné et il avait appris que le jeune Jean-François s'amusait depuis des mois à recopier les dessins des lettres de passages de prière qu'il connaissait par cœur, qu'il les alignait, les comparait et apprenait la prononciation de chaque lettre et de chaque phonème ! Un peu trop beau pour être vrai.

Après ça, on ne l'arrête plus, mais il est mauvais en orthographe, à l'école primaire, à cause de maîtres obtus. Côté caractère, c'est un méridional à sang chaud, « bouillant et tracassier »[178]. Il se passionne pour certaines choses, en laisse tomber violemment d'autres. C'est cyclothymique : il est capable de passer du plus fort enthousiasme à l'abattement le plus complet[179]. À part ça, il est plutôt bel homme, avec un teint basané qui surprend.

En été 1807, alors que Jean-François quitte le lycée, son frère avec qui il a une forte relation se marie avec Zoé Berriat. Laquelle a une sœur Pauline, 22 ans, dont Jean-François, 16 ans, tombe assez vite amoureux. Elle a six ans de plus que lui. C'est la mort dans l'âme qu'il la quitte pour aller à Paris, avec son frère Jacques-Joseph, où un travail écrasant l'accapare : « Je suis seul (…). L'étude et le travail seuls absorbent mon esprit et mes pensées ». Sa situation n'est pas trop mauvaise : il loge au 8 rue de l'Échelle, prend ses repas en pension chez un couple de gens modestes puis aux Frères provençaux, un restaurant du Palais-Royal. Même s'il tire le diable par la queue et se fait régulièrement rabrouer par son frère pour ses dépenses inconsidérées.

C'est à cette époque qu'il implore le silence de son frère sur sa première aventure à Paris. La future belle-famille aura le cœur fendu quand, un an après son départ de Figeac, il fait annoncer qu'il n'a finalement pas l'intention de convoler avec Pauline. Il est vrai qu'au printemps 1808, il a entamé une relation

passionnée avec Louise Deschamps, une femme mariée à un vieux barbon, fonctionnaire au ministère de la Guerre et bien plus âgé qu'elle. Leur liaison est ardente, au point qu'il songe plusieurs fois à abandonner ses recherches pour vivre pleinement sa passion amoureuse. L'Histoire l'a échappé belle ! Mais trois ans après, à la mort de son époux, Louise décide finalement de se remarier avec un autre homme. Il aura du mal à s'en remettre.

À Figeac où il est devenu universitaire, on le verra plus tard créer un madrigal en vers à sa façon à une certaine Hébé Bru :

> « On ne vous connaît qu'un défaut
> C'est d'arriver trop tard et de partir trop tôt ! »

Et cet autre court poème :

> « Pour quelque temps encore vous nous êtes rendue,
> À votre aspect, Hébé, tout connaît le bonheur,
> Nos barbons rajeunis ont retrouvé leur cœur,
> Que tous nos étourdis perdent à votre vue ! »

On a aussi la première trace, à cette époque, d'une mystérieuse Adèle, amour de Figeac qui comptera beaucoup pour lui.

Le 31 décembre 1818, il prend une grande décision. Après cinq ans de cour et de fiançailles, il se marie à Grenoble avec Rose Blanc, cousine de sa belle-sœur Zoé, fille d'un gantier grenoblois, née le 11 février 1794. Un mariage qui ne plaît ni au père de la mariée, qui s'offusque que Jean-François, traîne-savates aux passions obscures, ne soit pas un parti assez avantageux. Ni à son propre frère Jacques Joseph qui s'inquiète de son manque de capacités intellectuelles de l'épousée pour épauler un époux appelé à de hautes destinées. Mais le père, enfin convaincu par la notoriété naissante de son gendre, finit par accepter l'union. Et accorde aux époux une rente annuelle de quatre mille francs. Rose, qu'on appelle aussi Rosine, sera une épouse attentive, dévouée, même si les travaux de son mari l'entraînent vers une exigence intellectuelle qu'elle n'a pas.

Ils attendront six ans pour avoir un enfant, une fille, Zoraïde[180], née le 1er mars 1824. Il mettra deux mois à passer la voir pour la première fois, à l'occasion de son voyage en Italie. Ce qui ne l'empêche pas de l'aimer : « Si je n'avais pas l'honneur d'être son père, je vous dirais que c'est le plus joli petit enfant du Dauphiné, et que pour l'honneur du sexe féminin, elle ne me ressemble presque plus »[181].

Et puis il y a l'Italienne… De passage à Livourne, en avril 1826, tout auréolé d'une gloire naissante lié au déchiffrement des hiéroglyphes, il entend l'une des membres chanter ses louanges. C'est une jolie jeune femme brune, Angelica Palli, qui déclame son admiration :

> « Tu déchiras le voile mystique

qui cacha au bord du Nil
la lumière vive du savoir
et semblait égal à ce voile
qui dissimule le lieu de sa source ».

Il en est tout retourné :

« J'ai fait mon entrée à l'Académie de Livourne, le 2 avril, jour d'une séance publique, laquelle se termina par mon apothéose faite par une jeune Grecque, la Signora Angelica Palli, fille d'un négociant de Livourne et célèbre improvisatrice qui débita avec le feu le plus poétique une ode en mon honneur et gloire. Je te laisse à penser si la jeune Sibylle, qui est fort jolie, ne gagna pas le cent pour cent aux yeux de son héros. »[182]

Pas très perspicace, il prend cela pour une déclaration d'amour. Sur l'un des rares portraits de la jeune femme, on peut noter ses beaux cheveux noirs, dont deux longues mèches bouclées lui descendant aux épaules, elle habillée d'une robe blanche décolletée à la Juliette Récamier.

Il essaie de résister à ses élans et confie à l'abbé Gazzera[183] :

« C'est la plus douce récompense que j'aie reçue pour m'être nourri de poussière égyptienne pendant quinze ans. Quant à moi, je remercie le grand Amon-Ra de me l'avoir fait connaître et de m'avoir fait trouver grâce à ses yeux. Mais, me souvenant que les momies ont aussi leurs droits, quoique muettes, je reste au milieu d'elles le plus longtemps possible et je ne vois l'aimable Sibylle que rarement, de peur qu'Athor ne se mêle un peu trop à ma reconnaissance. »

Mais au final, leur relation ne voit pas vraiment le jour. Le romantique Champollion s'y prend très mal et les trente lettres enflammées qu'il adresse à sa « Zelmire » et qu'il signe Zeid tombent de plus en plus à plat. La jeune Italienne est plus sensible à son génie qu'à ses qualités potentielles d'amant. Et elle répond à ses déclarations par des piques et des rebuffades qui laissent Champollion tout décontenancé : « Il était écrit de toute éternité sur le grand livre du sort que je ne recevrais jamais une lettre de vous qui ne commençât par un reproche… »[184]. L'une de ces dernières lettres est touchante, d'une franchise gauche : « Mes sentiments ont dû vous surprendre : ils ne sont d'accord ni avec ma situation ni avec la vôtre, que tout ordonne de respecter. Mais pour naître, les mouvements du cœur attendent-ils l'impulsion du raisonnement ? »[185]. De plus, peu délicat, il critique sa propre femme dans ses lettres à Angelica. Laquelle est de toutes suffisamment entourée d'affections diverses pour prendre de haut ce Français trop entreprenant. C'est en revenant chez lui, à Vif, qu'il en finira lui-même avec cette histoire en retrouvant avec joie sa petite famille.

De juillet 1828 à décembre 1829, c'est le couronnement de la carrière de Champollion : le voyage en Égypte. Pour la première fois depuis des millénaires, un homme lit à livre ouvert les hiéroglyphes ! Enthousiaste par tout ce qu'il découvre, il bondit d'une pierre à l'autre, visite les temples et les tombeaux au pas de charge, déchiffre les inscriptions à la volée, négocie l'achat de documents.

Mais à son retour en France, sa santé se dégrade fortement, à cause de son rythme de travail intensif. Ses visites dans les tombeaux humides, à l'air vicié, ne font qu'empirer la goutte, le diabète et une phtisie galopante qui le rongent. À bout de forces, il fait encore quelques voyages. Il prend le temps de faire un détour par Toulouse, pour revoir avec grand plaisir sa fameuse Adèle de Figeac : « J'attends ici à chaque instant l'arrivée d'une personne qui avait soif de me revoir depuis douze ans », confie-t-il dans une lettre à son frère[186]. Son autre frère Aimé confirmera plus tard qu'il avait bien une maîtresse, qui serait cette femme. Sentant sa fin approcher, il reviendra à Figeac la revoir une dernière fois avant de mourir.

Le 12 janvier 1832, il fait une attaque et ne peut plus travailler, pendant que la troisième expédition d'Égypte prépare l'envoi à Paris de l'obélisque de Louxor. Dans la soirée du 3 mars, il fait ses adieux à son frère, à sa femme, et à sa fille Zoraïde tout juste âgée de 8 ans qu'il appelait tendrement sa « fleur de printemps ». Il meurt le 4 mars 1832 après avoir demandé à voir les objets égyptiens de son cabinet de travail.

## Le pénis disparu de Ramsès V

Pharaon de la XX^e^ dynastie mort à 30 ans, Ramsès V n'a pas eu un règne très long. Trois ans, peut-être quatre, tout au plus. Voilà de quoi intriguer les égyptologues, quand ils découvrent sa momie en 1898, dans le tombeau d'Amenhotep II (Vallée des Rois). Les égyptologues se lancent alors dans l'étude de la dépouille. On démaillote avec précaution la momie. La figure du roi apparaît, et on peut se rendre compte qu'il souffrait d'une horrible variole, probablement mortelle. Une fois les bandelettes retirées, la surprise des scientifiques est immense : le roi Ramsès V n'a pas de sexe ! On vérifie bien que ce n'est pas une femme. Non, c'est bien un homme. Mais aucune de trace de son royal pénis.

Face à une énigme, un scientifique ne réagit pas comme le commun des mortels. Par exemple, il ne croit pas d'emblée à l'intervention d'aliens dévoreurs de membres virils pharaoniques. Non, le scientifique, secondé par un assistant du nom d'Applefish[187], se met à échafauder des théories plus solides, basées sur ce qu'il voit. En l'occurrence, ici : rien. L'un d'eux imagine par exemple qu'il a eu un ulcère syphilitique à un stade assez avancé, ce qui expliquerait l'absence de l'organe reproducteur masculin de Sa Majesté. Et puis d'un seul coup, l'assistant qui tourne et retourne depuis un bon moment le monceau de bandelettes fourrées dans la poubelle, découvre le zizi pharaonique accroché à l'une d'entre elles.

Force est de se rendre à l’évidence : le démaillotage trop rapide a entraîné l’arrachement de la verge de Ramsès V[188].

Ÿ

# CHRONOLOGIE DES NOMS CITÉS

Pour vous y retrouver dans l'histoire de l'Égypte antique, voici une chronologie sommaire (donc non exhaustive) des reines et rois d'Égypte.

♂ : homme

♀ : femme

## Période pré-dynastique (-3500 à -3150)

## Période thinite (-3150 à -2647)

- Horus Den ♂
- Horus Djer ♂

## Ancien Empire (-2647 à -2150)

- Djoser ♂
- Snéfrou ♂
- Khéops ♂
- Djédefrê ♂ - Hétephérès II ♀
- Khéphren ♂
- Mykérinos ♂ - Amasis ♀
- Djedkarê Isési ♂
- Ounas ♂ - Sesheshat 1ère ♀
- Téti 1er ♂
- Pépi 1er ♂ - Ouretimtès ♀
- Pépi II ♂
- Mérenrê II ♂

- Nitokris ♀

## 1e période intermédiaire (-2140 à -2022)

- Montouhotep II ♂

## Moyen Empire (-2022 à -1650)

- Amenemhat III ♂
- Sésostris Ier ♂
- Sésostris II ♂
- Sésostris III ♂
- Sobeknéférourê ♀

## 2e période intermédiaire (-1650 à -1550)

## Nouvel Empire (-1550 à -1080)

- Amenhotep I ♂
- Thoutmosis Ier ♂ - Ahmès-Méritamon ♀
- Thoutmosis II ♂
- Hatshepsout ♀
- Thoutmosis III ♂ - Mérytrê Hatshepsout ♀
- Amenhotep III ♂ - Tiyi ♀
- Amenhotep IV (Akhenaton) ♂ - Néfertiti ♀
- Mérytaton ♀
- Toutankhamon ♂ - Ânkhésenamon ♀
- Semenkharê ♂
- Aÿ ♂
- Horemheb ♂
- Séthi Ier ♂
- Ramsès II ♂ - Néfertari ♀ Isis-Nefret ♀ Maâthornéferourê ♀
- Mérenptah ♂
- Séthi II ♂
- Siptah ♂
- Taousert ♀
- Ramsès III ♂ - Tiyi ♀

- Ramsès V ♂
- Ramsès VI ♂

## 3e période intermédiaire (-1080 à -656)

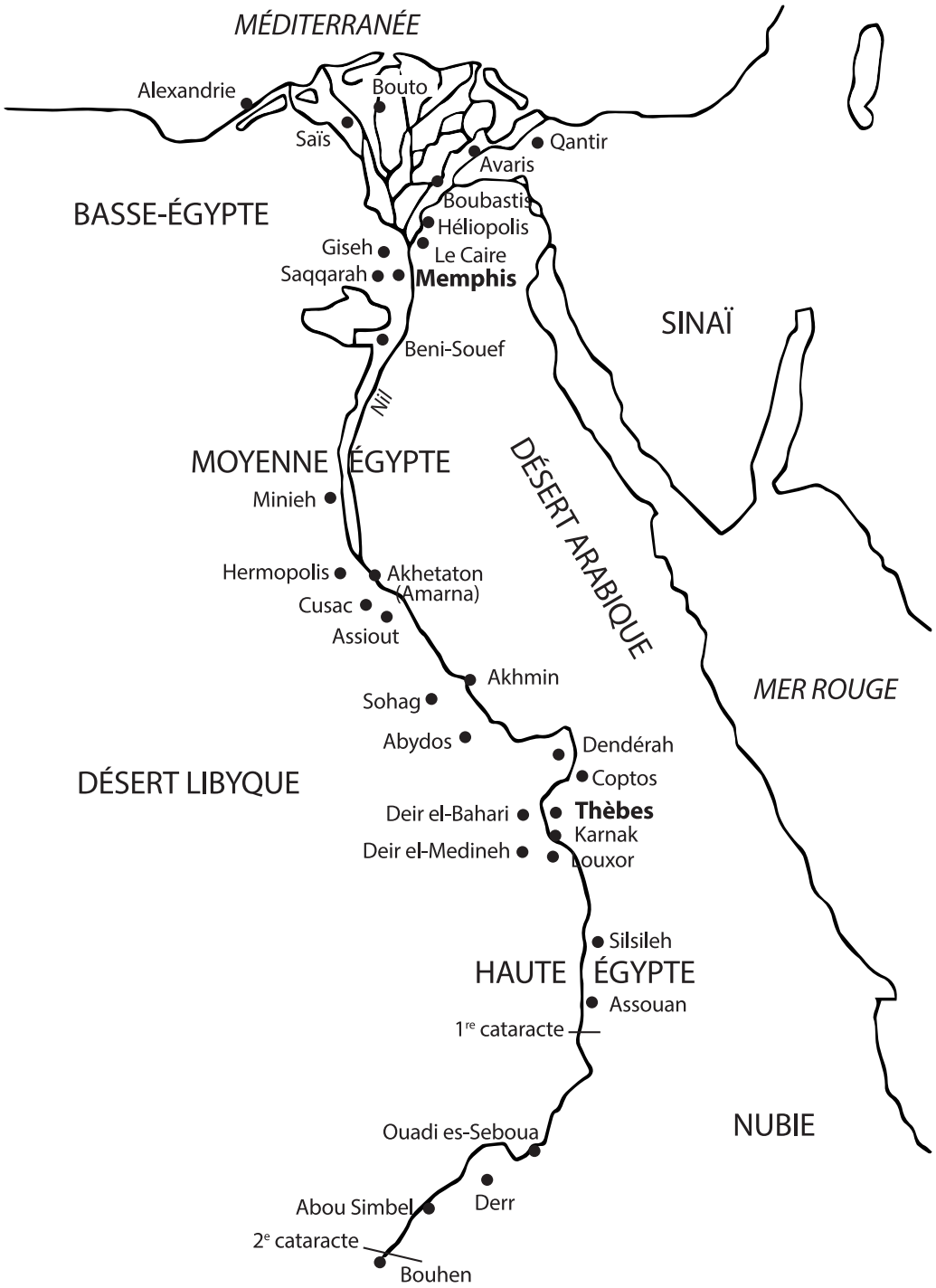
## Basse Epoque (-656 à -332)

- Nectabo II ♂

## Macédonien, Lagides et période romaine (-331 à 0)

- Ptolémée ♂
- Cléopâtre VII ♀

# CARTE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE



# BIBLIOGRAPHIE

## L'Égypte : dieux, histoire, contexte…

Andreu (Guillemette), Rigault (Patricia), Traunecker (Claude), *ABCédaire de l'Égypte ancienne*, Flammarion, 2004.

Cassius (Dion), *Histoire romaine.*

Collectif, *La Vie quotidienne de l'Égypte ancienne*, Hachette, 2006.

Dunand (Françoise), Zivie-Coche (Christiane), *Hommes et dieux en Égypte*, Cybèle.

Handoussa (Tohfa), *Mariage et divorce dans l'Égypte ancienne*, Gebo Geuthner.

Hérodote, *Histoires*, Livre II.

Leclant (Jean), *Dictionnaire de l'Antiquité*, PUF.

## Rois et reines d'Égypte

DesrochesNoblecourt (Christiane), *Ramsès II, la véritable histoire*, Pygmalion/Gérard Watelet.

DesrochesNoblecourt (Christiane), *Hatshepsout, la reine mystérieuse*, Pygmalion/Gérard Watelet.

Fiechter (Jean-Jacques), *Mykérinos, le dieu englouti*, Maisonneuve & Larose.

Obsomer (Claude), *Ramsès II*, Pygmalion.

Schmidt (Joël), *Cléopâtre*, Gallimard.

Tallet (Pierre), *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, Pygmalion.

Tyldeslay (Joyce), *Hatshepsout, la femme pharaon*, Éditions du Rocher.

Vergneux (Robert) et Gontran (Michel), *Aménophis IV et les pierres du soleil*, Arthaud.

Vernus (Pascal) et Yoyote (Jean), *Dictionnaire des pharaons*, Perrin.

## La femme dans l'ancienne Égypte

DesrochesNoblecourt (Christiane), *La Femme au temps des pharaons*, Stock/Laurence Pernoud.

Wenig (Steffen), *La Femme dans l'ancienne Égypte*, Grange Batelière.

## La sexualité de l'Égypte antique

Maruéjol (Florence), *L'Amour au temps des pharaons*, First.

Manniche (Lise), *Sexual Life in Ancient Egypt*, Kegan Paul International. London & New York.

Meskell (Lynn), *Vie privée des Égyptiens, Nouvel Empire*, Autrement.

Sauneron (Serge), *Les Songes et leur interprétation*, Seuil.

Schumann Antelme (Ruth) et Rossini (Stéphane), *Sacred Sexuality in Ancient Egypt :The Erotic Secrets of The Forbidden Papyrus*, Rochester, Inner Traditions.

Schumann Antelme (Ruth) et Rossini (Stéphane), *Les Secrets d'Hathor. Amour, érotisme et sexualité dans l'Égypte pharaonique*, Rocher.

Vernus (Pascal), *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Pygmalion/Gérard Watelet

Vernus (Pascal), *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, Plon.

## Sexualité et médecine

Bardinet (Thierry), *Les Papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Presse de la médecine, Fayard.

Henderson Gardiner (Alan), *The Ramesseum Papyri*, Oxford.

Leca (Ange-Pierre), *La Médecine égyptienne au temps des pharaons*, Roger Da Costa.

## Exposition

Catalogue de l’exposition, « L’art du contour », Le Louvre, 2013.

## Littérature égyptienne

Lalouette (Claire), *Littérature égyptienne*, PUF, Que sais-je ?

Lefebvre (Gustave), *Romans et contes égyptiens de l’époque pharaonique*, Librairie d’Amérique et d’Orient.

Maspéro (Gaston), *Les Contes populaires de l’Égypte*, 1889.

Mathieu (Bernard), *La Poésie amoureuse de l’Égypte*, IFAO

Schott (Siegfried), *Les Chants d’amour de l’Égypte ancienne*, Maisonneuve.

Vernus (Pascal), *Chants d’amour de l’Égypte antique*, L’Orient ancien Illustré, Traduction Krieger (Paule).

## Sur Champollion

Cayol-Gerin (Anne), *Champollion, du Dauphiné à l'Égypte*, Le Dauphiné.

Faure (Alain), *Champollion, le savant déchiffré*, Fayard.

Lacouture (Jean), *Champollion, une vie de lumières*, Grasset.

Leclant (Jean), *Champollion, Lettres à Zelmire*, L'Asiathèque.

Maumy (Jean), *Un génie perturbateur*, L'Harmattan.

## Vidéos

Documentaire, *Sex in the Ancient World, Egypt erotica*, Stuart Clarke/History Channel.

Conférence de Vernus (Pascal) « Le Papyrus érotique de Turin, la transgression codifiée », à l'IESEG de Lille, le 21 décembre 2012.

# Documentation

Site Antikforever.com

## Divers

Larcenet (Manu), *Soyons fous*, Editions Audie, collection Fluide Glacial.

Tardi (Jacques), « Le Démon de la tour Eiffel », in *Les Aventures d'Adèle Blanc-Sec*, Casterman.

ý

1. Documentaire *Sex in the Ancient World*, Egypt erotica, Stuart Clarke/History Channel.
2. Jean-François Champollion, *Lettre à son frère du 6 novembre 1824.*
3. La fleur de lotus se referme le soir et réapparaît le matin. C'est pour cette raison qu'elle est associée à la renaissance, donc à la sexualité. Sans parler de ses propriétés narcotiques qui peuvent en faire une drogue involontaire de l'amour.
4. Théologie des temples d'Esna et Saïs citée dans : Maruéjol (Florence), *L'Amour au temps des pharaons*, First.
5. Selon l'expression charmante notée dans : Andreu (Guillemette), Rigault (Patricia), Traunecker (Claude), *ABCédaire de l'Égypte ancienne*, Flammarion.
6. Entretien avec l'auteur.
7. Selon une autre version, venant de la ville d'Hermopolis, dans la matière en devenir s'ébrouent déjà huit génies. Quatre grenouilles mâles et quatre serpents femelles, qu'on nomme ensemble L'Ogdoade. Tout ce beau monde se met à copuler à qui mieux mieux. De leurs étreintes nait un œuf, qui s'ouvre au caquètement d'un ibis de passage, Thot.
8. Entre autres surnoms, elle est appelée « la main d'Atoum », celle qui stimule l'orgasme de Dieu, et donc la création. Meskell (Lynn), *Vie privée des Égyptiens, Nouvel Empire*, Autrement.
9. *Textes des pyramides*, 1248a.
10. *Textes des pyramides, Op. cit.*
11. Comme le montre l'un des papyrus du British Museum.
12. Jeu de table pratiqué par les Égyptiens du Nouvel Empire, dont le principe semble se situer entre le jeu de dames et le jeu de l'oie. Les règles de ce jeu sont inconnues. On trouve souvent ce genre de jeu dans les tombes. Sa portée est alors symbolique : le mort est sensé jouer son destin devant Osiris.
13. Selon Hérodote.
14. Cette légende n'existe à l'époque que sous forme de bribes. Plutarque (50-125 de notre ère) en a une transcription complète mais postérieure.
15. *L'Amour au temps des pharaons, Op. cit.*
16. Cet épisode a rendu tabou l'oxyrhynque dans le sanctuaire d'Osiris, Abydos. Quant au crocodile, Sobek, il en a perdu la langue, confisquée définitivement par Rê.
17. Autre hypothèse de l'égyptologue Pascal Vernus : « La rigidité cadavérique d'Osiris était opportunément localisée » (*Dictionnaire amoureux de l'Égypte antique*, Plon).
18. Selon l'expression charmante notée dans : *ABCédaire de l'Égypte ancienne*, Flammarion.
19. Vernus (Pascal), *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, Plon.
20. L'œil d'Horus guéri prend le nom d'Oujdat, symbole d'unité, d'abondant et de sacré.
21. *Textes de la pyramide* de Pépi I^er^ ; reconstitution de la paroi est de l'antichambre - Jean Leclant - Communication à l'Académie.
22. Plusieurs papyrus mentionnent des rapports plus intimes entre les deux frères ennemis. Ainsi, dans le papyrus Kahoun, datant de la fin de la XII^e^ dynastie, Seth s'extasie devant la croupe d'Horus : « Comme ton postérieur est joli ! Larges sont tes cuisses ! ». Un autre texte, trouvé à Saqqara sur les murs de l'antichambre de la pyramide de Pépi I^er^ (roi de -2 289 à -2 255), est encore plus explicite.
23. Cité dans : Lefebvre (Gustave), *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*.
24. *Vie privée des Égyptiens, Nouvel Empire, Op. cit.*
25. *L'Amour au temps des pharaons, Op. cit.*
26. La statuette date du Moyen Empire, XII^e^ dynastie, soit entre -1991 et -1785 avant J-C. Elle est visible au Musée national des antiquités de Leyde (Pays-Bas).
27. Entretien avec l'auteur.
28. Tardi (Jacques), *Le Démon de la tour Eiffel*, in Les Aventures d'Adèle Blanc-Sec, Casterman.

29. Aujourd'hui, compte tenu du décalage cosmique, l'apparition de Sirius aurait lieu début août, ne coïncidant pas avec la crue du Nil.
30. DesrochesNoblecourt (Christiane), *Hatshepsout, la reine mystérieuse*, Pygmalion/Gérard Watelet.
31. Ce temple est un monument dédié au culte du pharaon. Il ne fut complètement terminé qu'après le décès du souverain, c'est-à-dire vers –1 154.
32. Dieu faucon de Thèbes.
33. DesrochesNoblecourt (Christiane), *La Femme au temps des pharaons*, Stock.
34. La société égyptienne est matrilinéaire : chacun relève du lignage de sa mère. La transmission par héritage de la propriété, des noms de famille et des titres passe par le lignage féminin : la mère, le fils ou la fille de la mère, son frère ou son neveu.
35. Cité dans : Obsomer (Claude), *Ramsès II*, Pygmalion.
36. Royaume disparu, situé à l'époque au nord-est de l'actuelle Syrie.
37. Les négociations avant le mariage d'Amenhotep et de Tadukhepa sont interminables. Au final, on se met d'accord pour envoyer la promise avec une paire de chevaux, un char plaqué or et incrusté de pierres précieuses, une litière pour chameau parée d'or et de pierres précieuses, des tissus et des vêtements, des bijoux, une selle de cheval ornée d'aigles d'or, des robes violettes, vertes et rouges et un grand coffre. On demande aussi au père de Tadukhepa d'envoyer une statue guérisseuse et une sorcière, car Amenhotep est tombé malade (il a des hémorragies dentaires et des abcès purulents autour de la bouche). En retour, Amenhotep III doit envoyer une statue d'or. À la mort d'Amenhotep, le père de la mariée se plaint de n'avoir jamais rien reçu.
38. *Ramsès II, Op. cit.*
39. *Ramsès II, Ibid.*
40. Selon le site Antikforever.com, ce n'est pas son véritable nom, mais un titre (« Grande dame au sceptre ») utilisé pour préserver la dignité royale.
41. Plusieurs reines d'Égypte portent ce nom : ne pas la confondre avec Tiyi, épouse d'Amenhotep III et mère d'Akhenaton, ou encore Tiyi, l'épouse d'Aÿ.
42. Pascal Vernus, entretien avec l'auteur.
43. Vernus (Pascal) et Yoyote (Jean), *Dictionnaire des pharaons*, Perrin.
44. Manéthon de Sebennytos, historien du IIIe siècle avant notre ère. Même s'il a eu la chance de travailler sur les documents conservés à la bibliothèque d'Alexandrie (la chance…), ses écrits sont sujets à caution car truffés d'erreur.
45. Nom grec, traduction du nom égyptien Neit-Iqereti.
46. Les estimations sur la longueur de son règne sont variables, de 64 à 94 ans !
47. On l'identifiera plus tard à Rhodopis.
48. La présence de ces sauriens dans le Nil signifiait que la crue commençait. Il est donc logique que le dieu soit associé à l'eau et à la fertilité.
49. Au Metropolitan Museum of Arts de New York, référence 65.59.1.
50. Il était atteint d'une poliomyélite qui avait déformé son pied gauche. Mort à moins de 20 ans, le pharaon avait les cheveux bruns bouclés.
51. On a retrouvé à Deir-el-Medineh un tesson d'argile (ostracon) qui relate l'événement.
52. On ne sait pas très bien, en fait, si ce sont ses frères ou ses demi-frères. Il est possible qu'ils soient issus de l'épouse secondaire de son père, Moutnofret.
53. Princesse légitime : elle a le même père et la même mère qu'Hatshepsout.
54. *Hatshepsout, la reine mystérieuse, Op. cit.*
55. « Son pénis dressé devant elle » selon la traduction donnée par Tyldeslay (Joyce), *Hatshepsout, la femme pharaon*, Éditions du Rocher.
56. Personnification de la fonction royale dont la présence est indispensable pour confirmer la prédestination à la fonction de roi, reine. On retrouve le *ka* dans son nom de couronnement, Maät-Ka-Rê.
57. Principe permettant au dieu de prendre la place physique du pharaon, de pouvoir s'unir avec la reine et concevoir l'héritier du trône. Cela illustre la double nature du pharaon : dieu vivant sur Terre. Hatshepsout

renverse la théogamie habituelle en proclamant que c'est elle qui devient dieu sur Terre.
58. On retrouvera une barbe postiche en bois accrochée au masque de visage, sur son sarcophage.
59. Tallet (Pierre), *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, Pygmalion.
60. Le pharaon succédant à un pharaon mort présidait à ses funérailles, manière d'affirmer sa légitimité. Comme cela n'avait pas été le cas, Hatshepsout met en place ces nouvelles funérailles pour légitimer son pouvoir.
61. Monument funéraire qui ne contient pas de corps.
62. Deux essences qu'on utilisait pour composer l'encens. Très prisé des Égyptiens, l'encens entrait dans la composition des parfums et était utilisé pour la fumigation des maisons, la momification et pour certaines prescriptions médicales.
63. Une île près d'Assouan.
64. Celui situé dans la tombe 71, à Skeik Abd el-Gournah. La seconde tombe était située à Deir el-Bahari.
65. Selon Pierre Tallet, il se serait agi d'affirmer la légitimité successorale de son fils, Thoutmosis IV, contre les éventuels prétendants de la lignée de la reine Hatshepsout.
66. *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, *Op. cit.*
67. Dite K60.
68. Directeur du conseil des Antiquités égyptiennes.
69. L'examen de la momie révéla que la soi-disante Hatshepsout faisait 1,55 mètre, qu'elle était un peu chauve par devant et qu'elle portait le reste de ses cheveux d'un blond vénitien peignés en arrière. Au moment de sa mort, âgée de 55 ans environ, elle était obèse, diabétique et atteinte d'un cancer des os métastasé. Elle serait décédée dans d'atroces souffrances, des suites d'un abcès dentaire mal soigné.
70. *Ramsès II*, *Op. cit.*
71. Cela n'empêche pas les murs des temples dédiés à sa gloire, comme à Abou Simbel, de regorger de dessins montrant qu'il a vaincu des ennemis d'une main en étouffant un bâillement de l'autre.
72. Frontière de la présence hittite, situé en Syrie méridionale.
73. Selon la description donnée dans : DesrochesNoblecourt (Christiane), *Ramsès II, la véritable histoire*, Pygmalion/Gérard Watelet.
74. Ville située à deux cents kilomètres à l'est de l'actuel Ankara. Aujourd'hui situé dans le district de Boğazköy.
75. Ramsès II lui-même a été retrouvé dans le sarcophage de Ramsès I^er^.
76. Enfin, ce qu'il en reste, car certains antiquaires ont jeté le matériel, ne comprenant pas ce que venaient faire des tablettes cunéiformes en pleine Égypte.
77. Connus depuis sous le nom de « correspondance d'Amarna ».
78. Il règnera à un âge avancé, après avoir enterré ses prédécesseurs, dont Toutankhamon.
79. Il s'agit d'un cobra femelle, symbole de protection pour les pharaons.
80. Mérytaton, Mâkhétaton, Ânkhésenpaaton, Néfernéferouaton Tasherit, Néfernéferourê, Sétepenrê.
81. *L'Amour au temps des pharaons*, *Op. cit.*
82. Vergneux (Robert) et Gontran (Michel), *Aménophis IV et les pierres du soleil*, Arthaud. Cité dans : *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, *Op. cit.*
83. Selon les affirmations de Zahi Hawass, responsable des antiquités égyptiennes au musée du Caire, dont les travaux ont été publiés en février 2010 dans le *Journal of the American Medical Association* (JAMA).
84. *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, *Op. cit.*
85. On sait que la mère de Toutankhamon est la momie dite « Younger lady », qui est identifiée comme une sœur et épouse secondaire d'Akhenaton. Ce serait soit Nebetâh, soit Baketaton. La première tient la corde pour le moment.
86. Née Ânkhésenpaaton, elle a changé de nom quand elle s'est reconvertie au culte d'Amon, une fois que les dérives monothéistes de son père ont été abandonnées.
87. *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, *Op. cit.*
88. Salle la plus importante car contenant la divinité.
89. Entretien avec l'auteur.

90. Selon l'historien romain d'expression grecque, Cassius (Dion), *Histoire romaine*, cité dans Schmidt (Joël), *Cléopâtre*, Gallimard.
91. Incantation d'un papyrus magique datant du Moyen Empire, Gardiner (A.H.), *The Ramesseum Papyri*, Oxford, 1955.
92. John Baines, cité dans : *Vie privée des Égyptiens*, *Op. cit*.
93. *L'Amour au temps des pharaons*, *Op. cit*.
94. Bardinet (Thierry), *Les Papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Presse de la médecine, Fayard.
95. Ebers 716 et 717, cités dans Bardinet (Thierry), *Les Papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, *Op. cit*.
96. Conte des deux frères, relaté par Gaston Maspéro.
97. Papyrus Harris 500 cité dans : Mathieu (Bernard), *La Poésie amoureuse de l'Égypte*, IFAO.
98. Papyrus 3024 de Berlin de la XIIe dynastie, cité dans : *La Poésie amoureuse de l'Égypte*, *Op. cit*.
99. *L'Amour au temps des pharaons*, *Op. cit*.
100. *Ibid.*
101. Sechséchet Ire a vécu vers -2300, sous la VIe dynastie. On a retrouvé en 2008 sa tombe à Saqqarah.
102. Papyrus Ebers (66, 16).
103. Papyrus Ebers 474.
104. Papyrus Ebers 476.
105. *L'Amour au temps des pharaons*, *Op. cit*.
106. *Ibid*.
107. Fiche du Louvre - Stèle découverte à Gizeh : la princesse Néfertiabet devant son repas. Département des antiquités égyptiennes.
108. *12 reines d'Égypte qui ont fait l'Histoire*, *Op. cit*.
109. *La Femme au temps des pharaons*, *Op. cit.*
110. *Vies privées des Égyptiens*, *Op. cit.*
111. *La Vie quotidienne de l'Égypte ancienne*, Hachette.
112. *Vie privée des Égyptiens*, *Nouvel Empire*, *Op. cit*.
113. Schumann Antelme (Ruth) et Rossini (Stéphane), *Les Secrets d'Hathor*, Rocher.
114. *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, *Op. cit*.
115. Comme celle de Montouemhat, quatrième prophète d'Amon, XXVe dynastie.
116. Texte Peti Esit, dans Handoussa (Tohfa), *Mariage et divorce dans l'Égypte ancienne*, Gebo Geuthner.
117. *Vie privée des Égyptiens*, *Nouvel Empire*, *Op. cit*.
118. *Mariage et divorce dans l'Égypte ancienne*, *Op. cit*.
119. *L'Amour au temps des pharaons*, *Op. cit.*
120. Papyrus Prisse, du nom de l'égyptologue qui l'a découvert, Émile Prisse d'Avesnes. Le papyrus date de -1900 avant notre ère et il est conservé à la Bibliothèque nationale de France.
121. Sagesses de Ptahhotep, cité dans *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, *Op. cit.*
122. Voir le chapitre « Des dieux bêtes de sexe ».
123. *Vies privées des Égyptiens*, *Nouvel empire*, *Op. cit.*
124. *Ibid*.
125. *L'Amour au temps des pharaons*, *Op. cit.*
126. *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, *Op. cit.*
127. D'Amarna, la capitale construite par Akhenaton.
128. *Les Secrets d'Hathor. Amour, érotisme et sexualité dans l'Égypte pharaonique*, *Op. cit.*
129. *Vie privée des Égyptiens*, *Op. cit.*
130. Cité dans : *La Femme au temps des pharaons*, *Op. cit.*
131. Anecdote rapportée dans : *La Femme au temps des pharaons*, *Op. cit.*
132. Grâce au papyrus dit de Berlin 199 (verso, 2, 2-5).
133. Papyrus médical Ebers (783 ter) datant d'environ 1500 avant J.-C.
134. Trois recettes sont mentionnées dans le Papyrus Kahoun 21, considéré comme le plus vieux papyrus

médical (-2000 avant J.-C.), et une autre dans le Papyrus Ramesseum IV.
135. Papyrus médical de Berlin, *Op. cit.*
136. Papyrus de Leyde, cité dans : *L'Amour au temps des pharaons, Op. cit.*
137. Papyrus de Leyde, cité dans : *Ibid*.
138. Papyrus Chester Betty X recto I, 9, dans *Vies privées des Égyptiens - Nouvel empire, Op. cit.*
139. Leca (Ange-Pierre), *La Médecine égyptienne au temps des pharaons*, Roger Da Costa.
140. Dunand (Françoise), Zivie-Coche (Christiane), *Hommes et dieux en Égypte*, Cybèle.
141. Sauneron (Serge), *Les Songes et leur interprétation*, Seuil.
142. *La Femme au temps des pharaons, Op. cit.*
143. *Conte d'Ounamon* 2 68-12, cité dans : *Ibid.*
144. *Maximes d'Ani*, dans *Ibid.*
145. Entretien avec l'auteur. *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique, Op. cit.*
146. Vernus (Pascal), *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Pygmalion - Gérard Watelet.
147. Papyrus Salt 124, découvert au XIXe siècle par l'égyptologue Henry Salt et conservé au British Museum.
148. *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique, Op. cit.*
149. Raconté dans *Les Secrets d'Hathor. Op. cit.*
150. Papyrus de Turin, cité par Claire Lalouette, op. cit.
151. Extrait du papyrus Harris 500, cité dans : Lalouette (Claire), *Littérature égyptienne*, PUF, « Que sais-je ? »
152. Extrait du papyrus Chester Beatty I, cité dans *La Femme au temps des pharaons, Op. cit.*
153. Erman, 19 dans : Wenig (Steffen), *La Femme dans l'ancienne Égypte*, Grange Batelière.
154. Lefebvre (Gustave), *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Librairie d'Amérique et d'Orient.
155. *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique, Op. cit.*
156. Cette version est inspirée de la traduction faite par Gaston Maspéro, égyptologue français (1846-1916), dans son livre *Les Contes populaires de l'Égypte*, paru en 1889.
157. *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique, Op. cit.*
158. *Ibid.*
159. Cette histoire a été documentée par l'égyptologue français Georges Posener, en 1954, au congrès de Cambridge. Trois exemplaires en sont connus :
- Tablette n°13539 de l'Institut oriental de l'université de Chicago, - Papyrus E 25351 du Louvre, - Tablette IFAO n°1214).
Les tablettes datent du Nouvel Empire. Le papyrus a été écrit entre la XXIIe et la XXVe dynastie.
160. C'est à ce genre de remarque qu'on se rend compte que le conte a une dimension morale, peut-être destinée à montrer que les temps ont changé et que l'homosexualité, pourtant tolérée et courante dans l'Ancien Empire, a fini par indisposer les dieux et la société de cette époque.
161. Cette anecdote est racontée par Jean-Jacques Fiechter, dans son livre « *Mykérinos, le dieu englouti* », Éditions Maisonneuve & Larose. Il est possible que Strabon, le préfet ou les scribes égyptien, se soient mélangé les pinceaux en confondant une courtisane, célèbre sous la XXVIe dynastie comme « la belle aux joues de rose », pour ses qualités sentimentales, avec la reine Nitokris, épouse et sœur d'un pharaon inconnu de la VIe dynastie et connue pour sa beauté, sa blondeur et aux belles « joues de rose », elle aussi.
162. *Mykérinos, le dieu englouti, Op. cit*.
163. *L'Égypte de Murtadi, fils de Graphiphe*, Trad. Watier (Pierre), cité dans *Ibid.*
164. *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique, Op. cit.*
165. Région située au nord de la Syrie actuelle, entre le haut Euphrate et l'Oronte.
166. À peu près trente et un mètres de haut.
167. À Deir el-Medineh vivaient les ouvriers qui ont construit et décoré la majeure partie des tombes de la Vallée des Rois (celles d'Amenhotep, de Thoutmosis, de Ramsès et de Toutankhamon, entre autres) et des temples funéraires sur la rive ouest du Nil, sans oublier le temple d'Hatshepsout à Deir el-Bahari. Très

qualifiés, logés correctement, nourris, soignés, le personnel qui a réalisé ces travaux monumentaux n'était pas, contrairement à la légende, une population d'esclaves.
168. Il date du Nouvel Empire, approximativement de 1150 avant J.-C. Le Nouvel Empire est la période la plus prospère de toute l'histoire égyptienne et dure un peu plus de cinq siècles. C'est également une époque où les mœurs se relâchent un peu.
169. Documentaire, *Sex in the Ancient World, Egypt erotica*, Stuart Clarke/History Channel.
170. Entretien avec l'auteur.
171. Les éléments qui suivent sont essentiellement tirés de la conférence donnée par l'égyptologue Pascal Vernus, « Le Papyrus érotique de Turin, la transgression codifiée », à l'IESEG de Lille, le 21 décembre 2012.
172. Transcription cursive des hiéroglyphes égyptiens, comme l'écriture manuelle est la transcription des caractères imprimés.
173. Ces représentations du monde renversé, avec des animaux à la place des hommes, ne sont pas propres au papyrus : on les retrouve dans des ostracas ou des papyrus d'autres périodes qui mettent en scène des scènes proches : duel des souris et des chats, chat berger d'oie, lion jouant aux échecs avec une gazelle.
174. Jeu de société antique, qui s'apparente au jeu de dames ou au tric-trac. (*Cf.* début de l'ouvrage, p. 20).
175. *Les Secrets d'Hathor. Amour, érotisme et sexualité dans l'Égypte pharaonique, Op. cit.*
176. Entretien avec l'auteur Pascal Vernus.
177. Papyrus Schott, 50, dans *La Femme dans l'ancienne Égypte, Op. cit.*
178. Selon son frère, cité dans *Champollion, Une vie de lumières*, Lacouture (Jean), Grasset.
179. *Champollion, Une vie de lumières, Op. cit.*
180. Ce prénom désuet tire son origine de la sœur d'un martyr chrétien, saint Bernard Alzire. Né Ahmed d'Alcira, fils d'émir de Valence, alors sous occupation arabe. Ayant embrassé la foi chrétienne, il est condamné à mort et décapité à Alcire, avec ses sœurs Zaïde (elle aussi convertie et ayant pris le nom de Grâce) et Zoraïde (convertie également et ayant changé son prénom en Marie). Zoraïde apparait dans Don Quichotte.
181. Lettre à l'abbé Gazzera, cité dans *Champollion, Une vie de lumières, Op. cit.*
182. Lettre à son frère du 7 avril 1826, *Ibid.*
183. Lettre à l'abbé Gazzera, *Ibid.*
184. Leclant (Jean), *Champollion, Lettres à Zelmire*, dans « Lettre du 10 novembre 1826 », L'Asiathèque.
185. *Champollion, Lettres à Zelmire, Op. cit.*
186. *Champollion, Une vie de lumières, Op. cit.*
187. Nom emprunté à Larcenet (Manu), *Soyons fous*, Editions Audie, collection Fluide Glacial.
188. Anecdote rapportée dans *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique, Op. cit.*